



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

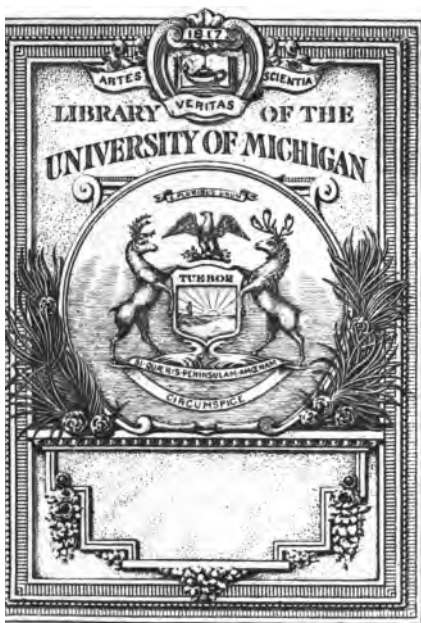
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

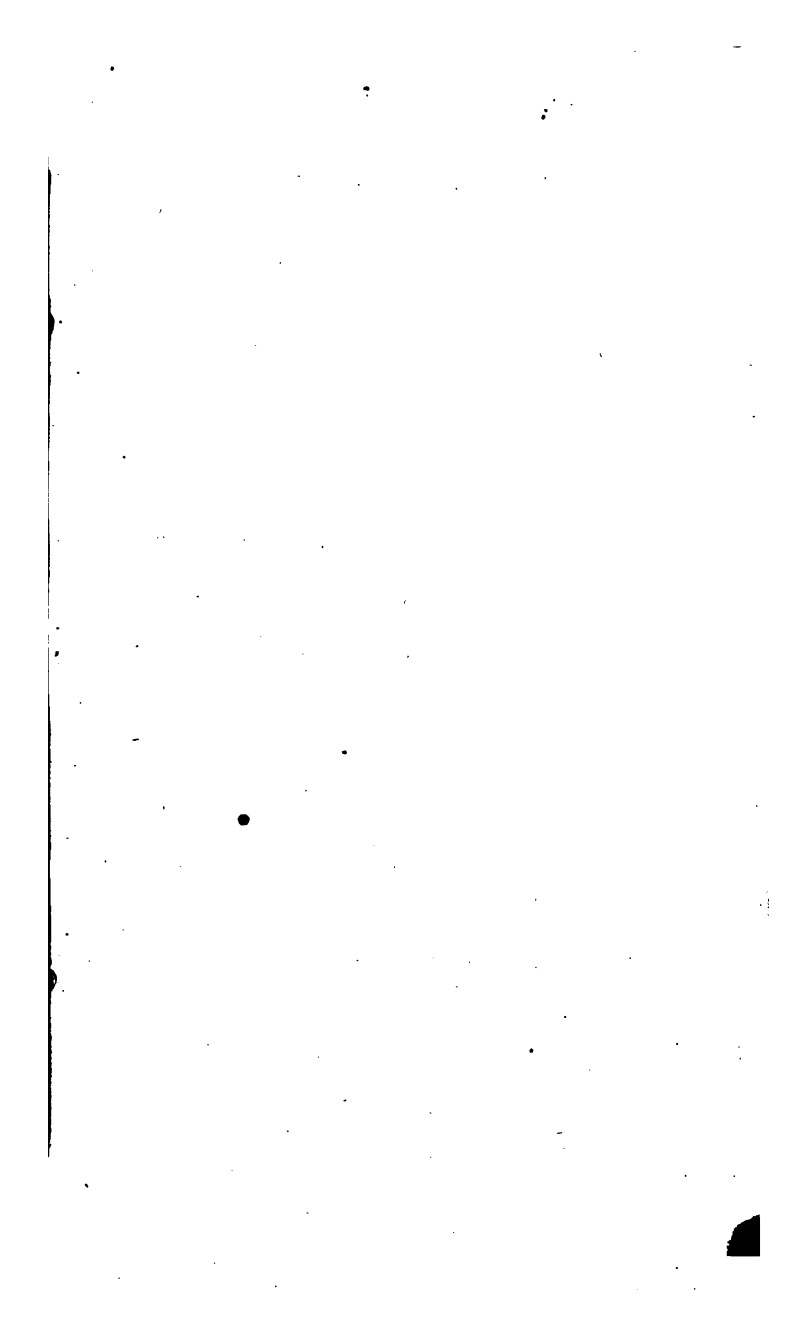
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







HISTOIRE
DE
CATHERINE II.



HISTOIRE

DE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

*Nihil compositum miraculi causâ, verum
audita scriptaque senioribus tradam.*

TACIT. Ann. Lib. XI.

PAR J. CASTÉRA.

AVEC 14 PORTRAITS, LA CARTE GÉNÉRALE DE LA RUSSIE,
ET CELLE DE LA POLOGNE ET DE SES PARTAGES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez ARTHUS - BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille,
n. 23, acquéreur du fonds de M. Buisson.

~~~~~  
1809.

DK  
170  
C35  
1809  
V.3

Ref-stacks  
Touzot  
7-13-51  
75463

---

# HISTOIRE

## D E

### CATHERINE II,

#### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

---

### LIVRE NEUVIÈME.

#### A R G U M E N T.

*Relations entre la Russie et le Danemarck. — Conduite impérieuse des Ministres Russes à Copenhague. — Struensée. — Bernstorff. — Cession du Schleswig. — Etat politique de la Suède. — Gustave III à Pétersbourg. — Traité de Constantinople. — Renvoi du favori Zoritz. — Rims y Korzakoff lui succède. — Armement de la Russie. — Guerre entre la Prusse et l'Autriche. — Paix de Teschen. — Neutralité armée. — Voyage de Catherine II à Mohiloff. — Lant ou succède à Korzakoff. — Joseph II à Pétersbourg. — Frédéric-Guillaume à Pétersbourg. — Renvoi de Korzakoff. — Voyage du Grand-Duc en Europe.*

DEPUIS l'élevation de Catherine II 1776,  
au trône de Russie, la cour de Péters-  
Tome III. A

1776. bourg n'avoit pas cessé d'entretenir des relations avec celle de Copenhague, ou plutôt d'exercer son influence sur elle. Cette influence, ouvrage de Pierre Premier, éprouva quelque interruption sous ses successeurs<sup>1</sup>. Catherine II lui rendit toute sa force. Cette princesse n'héritait point de la haine et des projets de Pierre III contre le Danemarck ; elle ne le fit attaquer ni par ses escadres ni par ses armées : mais elle sut le tenir longtemps flottant entre l'espérance d'obtenir l'entière cession du Schleswig, et la crainte de se voir privé de cette importante possession.

Un autre intérêt encore tenoit la cour de Copenhague attachée à celle de Pétersbourg : elle ne se flattoit de pouvoir être parfaitement rassurée

<sup>1</sup> Par exemple, sous Catherine I<sup>re</sup>, lorsque la princesse Anne Pétrowna eut épousé l'héritier de la maison de Holstein-Gottorp, dès long-temps en querelle avec la maison d'Oldenbourg.

contre l'ambition des rois de Prusse ———  
 et de Suède , que par l'alliance de la <sup>1776.</sup>  
 Russie ; aussi faisoit-elle des efforts  
 continuels pour resserrer les nœuds  
 de cette alliance. On la vit souvent,  
 sous le règne de l'impératrice Elisa-  
 beth, acheter par des présens, la bien-  
 veillance des ministres et des favo-  
 ris de cette princesse, et quelquefois  
 même les pensionner<sup>1</sup>. Pouvoit-elle  
 donc être moins généreuse envers  
 ceux de Catherine, ou étoient-ils eux-  
 mêmes plus difficiles que les premiers?  
 Quoi qu'il en soit, dès que Catherine  
 se crut affermie sur son trône, elle  
 voulut dominer le Danemarck comme  
 le reste du Nord, et ne prit plus soin  
 de le ménager.

Elle commença par payer d'ingra-  
 titude le comte de Ranzau-Aschberg,  
 qui étoit ministre de Danemarck à

<sup>1</sup> La cour de Danemarck faisoit des présens  
 considérables aux Schouwaloff, aux Narischkin  
 et à quelques autres courtisans. Elle pension-  
 noit les conseillers d'état Wolkoff et Olssoufi f.



1776.

Pétersbourg, en 1762. Ranzau, témoin des préparatifs que faisoit Pierre III pour conquérir le Holstein, s'attacha au parti de l'impératrice, et se lia même étroitement avec Grégoire Orloff. L'impératrice se servit de lui pour travailler à rendre odieux les projets de guerre de son époux ; et Orloff le mit dans le secret de la conspiration qu'on tramoit contre ce prince. Flatté de cette confiance, Ranzau donna à Orloff des conseils utiles, et le seconda de tout son pouvoir. La conspiration réussit. Ranzau fut d'abord bien accueilli de Catherine ; mais bientôt la froideur, même le dédain, succédèrent à ces premiers mouvemens de satisfaction, et Ranzau, très-mécontent de l'impératrice et du favori, reprit la route du Danemarck.

Catherine qui se plaisoit sans doute à humilier la cour de Copenhague, choisit Saldern pour son envoyé extraordinaire auprès de cette cour. Saldern, né dans le Holstein de parens

très-obscur, avoit d'abord occupé un petit emploi à Tritau, d'où il s'étoit fait éconduire pour quelque malversation; ensuite il alla chercher fortune en Russie. Intrigant et audacieux, il s'introduisit à la cour et y réussit. Lorsque l'impératrice l'envoya à Copenhague, il s'y conduisit avec une insolence qui rappeloit encore mieux son extraction et la honte qu'il avoit eue d'être chassé de son premier emploi. Il osoit parler au monarque danois et à ses ministres avec une hauteur révoltante. Il vouloit être instruit de toutes les affaires, et dictoit d'un ton menaçant la manière dont on devoit les décider. Ce fut Saldern qui, contre l'opinion du conseil et le vœu du peuple, déterminâ le roi de Danemarck à faire un voyage en France et en Angleterre, voyage dont les suites ont été si funestes à ce foible prince et à son imprudente épouse !

Saldern ne se contentoit pas de se

— 1776. faire instruire des affaires d'état ; il s'immisçoit dans les détails de la maison du monarque , et dirigeoit ses moindres actions. Il plaçoit auprès de lui les personnes sur le dévouement desquelles il comptoit , et en écartoit toutes celles qui lui sembloient contraires. Il exerçoit enfin un despotisme à la fois arrogant et minutieux <sup>1</sup>.

Lorsque l'impératrice rappela Saldern de Copenhague , elle le remplaça par Philosophoff , non moins orgueilleux , et non moins jaloux de maintenir l'ascendant de sa cour. Philoso-

<sup>1</sup> La jeune reine Caroline - Mathilde avoit pour grande-maitresse de sa maison et pour favorite , madame de Pless , femme aimable et remplie d'esprit. Cette dame , indignée de la manière dont Saldern avoit subjugué le roi , crut devoir faire quelques représentations à ce prince. Le roi eut la foiblesse d'en parler à Saldern ; celui-ci demanda aussitôt l'éloignement de madame de Pless , et malgré les sollicitations de la reine , madame de Pless fut renvoyée.

phoff acquit bientôt en Danemarck le même crédit que son prédécesseur. Ce n'étoit pas , à la vérité , fort difficile : le monarque étoit foible , son conseil timide. Le ministre russe n'avoit qu'à prononcer le nom du Holstein , pour voir tout plier devant ses volontés. Nous citerons ici un exemple de l'autorité inquisitoriale que s'étoit arrogée Philosophoff.

Le comte de Saint-Germain <sup>1</sup> étoit chargé en Danemarck du ministère de la guerre. Etroitement lié avec le comte de Gortz , officier allemand très-distingué , il lui offrit de l'emploi dans l'armée danoise , après en avoir obtenu l'agrément du monarque. Philosophoff en fut instruit ; et soit qu'il eût quelque raison particulière de haïr le comte de Gortz , soit qu'il ne voulût pas qu'un officier de mérite entrât au service du Danemarck , il

<sup>1</sup> Le même qui avoit quitté la France pour aller servir en Danemarck , et qui ensuite revint en France, où il fut ministre de la guerre.

— écrivait aussitôt au roi : — « Je viens  
 \* 1776: » d'apprendre que vous aviez offert  
 » du service au comte de Gortz. J'ai  
 » ordre de ma cour de rompre toute  
 » communication avec la vôtre et de  
 » quitter Copenhague ; plutôt que de  
 » permettre que cet homme intrigant  
 » et dangereux demeure auprès de  
 » vous ». — Il n'en fallut pas davan-  
 tage pour empêcher le comte de Gortz  
 de voir effectuer les offres qu'on lui  
 avoit faites.

Cependant le crédit de Philosophoff  
 diminua, à mesure que s'accrut celui  
 de Struensee, et ce ne fut qu'au mo-  
 ment de la sanglante catastrophe de  
 ce dernier, que le ministre russe re-  
 prit son influence. Philosophoff fit d'a-  
 bord de vains efforts pour éloigner  
 Struensee de la cour. Il avoit contre  
 lui un double motif de haine : il savoit  
 que Struensee étoit opposé au parti  
 russe, et il ne pouvoit oublier qu'il  
 lui avoit fait perdre les faveurs d'une  
 des plus jolies femmes de Copenhague.

En outre, Philosophoff soufenoit le vieux comte de Bernstorff<sup>1</sup>, <sup>1776.</sup> à la Russie, et écarté du ministère par Struensée.

Je n'essayerai point de retracer ici ces intrigues : on sait quel fut le sort de Struensée, qui, de médecin, devint amant de la jeune reine Caroline-Mathilde, et premier ministre, et à qui son orgueil et ses imprudences suscitèrent des ennemis qui le traînèrent bientôt à l'échafaud<sup>2</sup>. On sait

<sup>1</sup> Oncle du ministre actuel. — Philosophoff, qui avoit besoin d'aller prendre les eaux de Pyrmont, ne voulut point partir sans avoir obtenu du roi de Danemarck la promesse de ne faire aucun changement dans le ministère des affaires étrangères pendant son absence. Il partit. Bernstorff fut aussitôt renvoyé, et Ranzau Aschberg mis à sa place, Ranzau Aschberg que l'ingratitude de Catherine avoit rendu l'irréconciliable ennemi de la Russie.

<sup>2</sup> Frédéric II dit, en apprenant la révolution du Danemarck : — « Struensée est un sot. Il ne faut coucher avec les reines que lors-

1776. que la reine fut elle-même emprisonnée, exclue du trône et exilée à Zell, où elle mourut de l'excès de sa douleur<sup>1</sup>. Le ministre russe vit avec joie les succès de la conspiration tramée contre Struensée et la jeune reine, et il en recueillit les fruits. La reine douairière, Julie-Marie<sup>2</sup>, qui avoit fait la révolution, tenoit dans ses

» qu'elles règnent et qu'on est généralissime de leurs troupes. »

<sup>1</sup> Elle mourut au commencement de l'année 1776. Elle s'étoit fait beaucoup aimer du peuple de Zell, parce qu'elle employoit, en actes de bienfaisance, la plus grande partie de la modique pension que lui faisoit la cour de Danemarck. Le jour qu'on apprit à Copenhague la mort de cette princesse, il devoit y avoir bal à la cour. On voulut cacher que Caroline - Mathildé n'étoit plus : mais cette nouvelle se répandit bientôt ; ce qui n'empêcha pas que le bal n'eût lieu.

<sup>2</sup> Sœur du prince Ferdinand de Brunswick et du malheureux duc Antoine-Ulric, que Catherine retenoit en prison à Kolmogor, près d'Archangel.

mais les rênes de l'état. Cette princesse étoit loin d'avoir, pour la Russie, autant de dévouement que le malheureux roi sous le nom duquel elle gouvernoit. Mais elle étoit trop habile pour ne pas sentir la nécessité de ménager Catherine et son intrigant ministre. 1776.

Ranzau fut renvoyé. Son esprit remuant inquiétoit la reine, qu'il avoit si bien servie. Mais quoiqu'elle voulût l'écarter parce qu'elle le redoutoit, elle feignit de ne prendre ce parti que par égard pour la Russie.

Le vieux comte de Bernstorff étoit déjà mort. Philosophoff désira que le neveu de ce ministre prît la place qu'on lui avoit enlevée. Il l'en croyoit digne, sans doute, par son attachement à la Russie; les Danois ont dû juger qu'il l'étoit davantage par l'habileté avec laquelle il a travaillé au bonheur de son pays.

Bernstorff étoit d'une belle stature, et avoit une figure noble. Il se dis-



1776.

tingua dès sa jeunesse par sa politesse, sa modestie, la justesse de son esprit et l'éloquence la plus persuasive. A mesure qu'il avança en âge, ses heureuses qualités se fortifièrent, et lui valurent l'estime générale de ses compatriotes. Vivant à la cour, et livré à l'étude de la politique, il n'en étoit ni moins simple dans ses manières, ni moins franc dans ses discours. Homme d'état, il étoit très-sensible; ministre, il tenoit fidèlement sa parole. Diligent et infatigable dans le travail, il avoit une conception facile, et une manière heureuse d'expliquer ses idées. En-

Très-accessible, très-communicatif, il tenoit fréquemment audience, et il n'étoit guère de particulier un peu aisé en Danemark, qu'il ne connût, et dont il ne fût connu personnellement. Aussi n'ai-je jamais vu dans aucun pays un homme aussi généralement aimé et estimé. — On sait que c'est à lui qu'est dû l'affranchissement des paysans danois, et la cessation de la traite des nègres. Une colonne élevée près de Copenhague atteste à la postérité la reconnaissance des paysans.

nemi de la flatterie, indifférent pour les plaisirs, montrant une présence d'esprit rare, et une humeur toujours égale, il ne se laissoit point détourner du but qu'il s'étoit proposé. On ne le vit jamais enorgueilli par le succès, ni abattu par les revers. S'il triomphoit, il savoit qu'il auroit bientôt de nouveaux obstacles à surmonter; s'il échouoit, il voyoit toutes les ressources que la fortune pouvoit encore lui offrir. Son seul défaut, peut-être, étoit un peu trop d'attachement à ses opinions, qu'il défendoit toujours avec chaleur; mais ce défaut même avoit l'avantage de prouver que Bernstorff ne trompoit, ni ne vouloit jamais tromper. Issu d'une famille de l'électorat d'Hanovre, Bernstorff avoit une grande prédilection pour la nation an-

\* Comme je ne déguise ni le bien ni le mal, j'attribuerai que l'homme privé avoit mis, quelquefois, à l'homme public, en laissant prendre trop d'ascendant à sa femme, née Stolberg, et accusée d'avarice et d'hypocrisie.

1776, glaise. Il savoit aussi tout ce qu'il devoit d'égards à la cour de Russie. Malgré cela, il n'en étoit pas moins juste envers les autres puissances, et n'en recherchoit pas avec moins de zèle les avantages du Danemarck, auquel il consacroit tous les momens de sa vie<sup>1</sup>.

A peine entré dans le ministère, Bernstorff, fidelle aux principes de son oncle, s'occupa d'obtenir de la Russie la cession de la partie<sup>2</sup> du Holstein sur laquelle elle avoit conservé des droits. Il n'ignoroit pas combien la corruption des ministres russes étoit intéressée à tenir le Danemarck dans leur dépendance; mais ce fut dans l'excès même de cette corruption qu'il entrevit un des moyens de s'en affranchir. Il savoit aussi que l'orgueil de Catherine se résoudroit difficilement

<sup>1</sup> Le comte de Bernstorff est mort à Copenhague le 21 juin 1797. S'il vivoit encore, je n'aurois point imprimé son éloge.

<sup>2</sup> Le Schleswig.

à abandonner la moindre partie de ses états , et il entreprit de se servir de cet orgueil même pour la faire consentir à cet abandon. Philosophoff fut gagné le premier. Plusieurs chefs du gouvernement , des favoris , des commis vendirent leurs discours ou leur silence. L'avide Saldern , séduit par des présens considérables , n'hésita point à faire entendre un langage tout différent de celui qu'il avoit tenu jusqu'alors , et se chargea lui-même de la négociation. Il représenta à l'impératrice qu'il étoit au-dessous de sa dignité de conserver une foible principauté qui la rendoit dépendante de l'empire d'Allemagne. La fière Catherine qui se sentoit en effet blessée de cette espèce de sujétion , crut que des discours , dictés par la cupidité , n'étoient dûs qu'à l'intérêt qu'on prenoit à sa gloire. Elle céda , au nom de son fils , tous ses droits sur le Holstein , pour les comtés d'Oldembourg et de Delmenhorst , que Paul Pétrowitz

**1776.** abandonna en même temps au prince évêque de Lubeck, Frédéric-Auguste de Holstein-Gottorp<sup>1</sup>. Le traité d'échange fut signé à Kiel, le 16 novembre 1773<sup>2</sup>.

Cet événement occasionna la plus grande joie à Copenhague. On y célébra avec pompe le jour où le traité avoit été signé<sup>3</sup>. Il n'en fut pas de même à Pétersbourg. Catherine ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle avoit été dupe de l'habileté de Bernstorff. Saldern, dont les torts furent aisément prouvés, tomba dans la disgrâce. Mais l'impératrice se consola

<sup>1</sup> Son fils, Pierre-Frédéric-Guillaume, possède aujourd'hui ces comtés, qui ont été érigés en duché par l'empereur d'Allemagne en 1776.

<sup>2</sup> Le territoire d'Oldenbourg et de Delmenhorst, situé dans le cercle de Westphalie, contient 45 milles d'Allemagne carrés; il y a 85,000 habitans, et son revenu s'élève à 230,000 thalers, qui valent à peu près 5 francs 50 centimes chacun.

<sup>3</sup> Bernstorff reçut les témoignages les plus flatteurs de la reconnaissance de ses compa-

de la perte du Holstein par l'assurance de conserver dans le Danemarck 1776  
un allié soumis et toujours prêt à la servir contre la Suède.

Plus rapprochée de la Russie, la Suède a excité tour à tour les craintes et l'ambition de la cour de Pétersbourg. Pierre I<sup>er</sup> avoit résolu d'anéantir cette puissance, et les victoires de Charles XII ne l'empêchèrent pas de lui enlever quatre de ses plus belles provinces<sup>1</sup>. Les successeurs de ce prince ont hérité de ses projets, et la nation russe conserve une haine implacable contre un peuple qu'elle a fini par vaincre, mais qui lui a fait acheter ses conquêtes par des torrens de sang. Toute guerre contre la Suède

triotes. Les bienfaits de la cour s'étendirent sur toute sa famille. La veuve, du vieux Bernstorff, son oncle, fut gratifiée d'une lettre du roi et du portrait de ce prince sur un médaillon, autour duquel étoit écrit : — « *A l'honneur du 16 novembre 1723.* »

<sup>1</sup> La Livonie, l'Esthonie, la Carélie, l'Ingrie.

— ne peut que plaire à cette nation fé-  
 1776. roce et vindicative. Tout moyen d'é-  
 craser ses rivaux ne peut qu'être cher  
 à la cour de Russie.

La noblesse suédoise , divisée en  
 deux factions , qu'on désigne sous les  
 nom de *Bonnets* et de *Chapeaux*<sup>1</sup>,  
 n'a que trop favorisé par ses dissen-  
 sions , l'ambition de la Russie. Lors-  
 que , sous le règne de l'impératrice  
 Elisabeth , le comte Panin fut minis-  
 tre de cette princesse à Stockholm ,  
 l'argent qu'il sema avec profusion , et  
 les liaisons qu'il forma<sup>2</sup>, lui donnèrent  
 un ascendant dont il se servit habile-  
 ment pour opposer le sénat à la cour.  
 Il dirigeoit l'un par ses intrigues ; il  
 contenoit l'autre par la crainte. Le  
 comte Ostermann l'imita depuis , et

On sait que le parti des Chapeaux a tou-  
 jours été dévoué à la France , comme celui des  
 Bonnets l'est à la Russie.

<sup>1</sup> Il étoit amant déclaré de la comtesse de Loe-  
 venhielm , qui avoit un grand crédit dans le parti  
 des Bonnets.

le surpassa. Plus ardent, plus actif —  
 que Panin, il tint la Suède dans une 1776  
 sorte d'asservissement; et l'on peut  
 dire que tant que vécut Frédéric  
 Adolphe <sup>1</sup>, le ministre de Russie et  
 l'ambassadeur de France <sup>2</sup> régnèrent  
 tour à tour dans Stockholm. Le but  
 du ministre de Russie n'étoit sans  
 doute que de disposer la Suède à de-  
 venir une province russe; mais il flat-  
 toit les nobles de l'espoir d'en faire  
 une république, sous la protection de  
 sa souveraine, projet conçu depuis  
 long-temps et par eux et par milord  
 Carteret, ambassadeur d'Angleterre <sup>3</sup>.

A son avènement au trône, Gus-  
 tave III, humilié de l'influence de la  
 Russie et de l'autorité du sénat de  
 Stockholm, tenta de s'affranchir de  
 ce double joug.

<sup>1</sup> Il mourut en 1771. Gustave III lui succéda.

<sup>2</sup> L'on a vu plus haut quel ascendant l'am-  
 bassadeur de France, d'Havrincourt, avoit pris  
 en Suède.

<sup>3</sup> Il y a une cinquantaine d'années.



1776. Le parti des Bonnets , qui dominoit dans le sénat , eut aussi la prépondérance dans la diète de 1772. Fier du pouvoir dont il avoit si souvent abusé sous Frédéric-Adolphe <sup>1</sup>, il voulut en étendre les bornes sous son successeur , et prescrivit à ce monarque une formule de serment différente de celle qu'exigeoient les loix fondamentales de l'état. Gustave III signa cette formule sans la lire , se réservant , sans doute , par-là un prétexte pour rompre l'engagement qu'on lui faisoit contracter.

Ce prince , qui avoit déjà mis toute sa confiance dans les comtes de Scheffer <sup>2</sup> et de Salza , se concerta avec eux

<sup>1</sup> Ce parti , soutenu par la Russie , s'étoit emparé de tous les emplois lucratifs ; de toutes les places d'honneur ; il usurpoit sans cesse les droits du roi et s'immisçoit jusques dans les détails de sa maison. Croiroit-on qu'il ne rougit pas de fixer la quantité de vin qu'on devoit boire à sa table , et qu'il lui ôta le droit de se choisir un confesseur ?

<sup>2</sup> Charles Scheffer.

et l'ambassadeur de France , Ver-  
gennes , et ils tracèrent ensemble le <sup>1776,</sup>  
plan de la révolution, tel qu'il fut peu  
après exécuté.

La Diète ne tarda pas à concevoir  
des soupçons sur les desseins du jeune  
roi. Elle prit de l'ombrage de ce que  
quelques officiers se rendoient une ou  
deux fois la semaine chez le général  
Ramsai , qu'on savoit dévoué à la  
cour, et elle fit défendre au régiment  
des gardes de s'assembler pour l'exer-  
cice et même pour la parade.

Peu satisfaite encore de ces pré-  
cautions , la Diète exclut du sénat  
tous les membres opposés à la faction  
dominante. Cet acte de vengeance ne  
fit que ranimer le zèle des anciens  
partisans du roi , et lui en donner de  
nouveaux , car plusieurs des nobles  
qui n'aimoient pas l'autorité royale ,  
la redoutoient pourtant moins qu'ils  
ne haïssoient la tyrannie de leurs ri-  
vaux. Le comte Axel Fersen étoit de  
ce nombre, Fameux par son éloquence

1776. et par son attachement à l'ancienne constitution , il désapprouvoit hautement les innovations de la Diète ; mais peu ménagé par Gustave , il s'éloigna de Stockholm. Le sénateur Hermanson fut moins susceptible , ou mieux accueilli. Ses talens et son crédit étoient nécessaires aux projets du monarque. Il les lui consacra <sup>1</sup>.

Cependant Gustave ne communiqua aux personnes qui devoient exécuter le plan de ses opérations , que ce qu'il falloit qu'elles en sussent pour le bien secondar. Il voulut d'abord s'assurer de la fidélité des chefs de l'armée. Mais la plupart lui parurent trop attachés à l'ancienne forme de gouvernement , pour qu'il ôsât s'ouvrir à eux sur le changement qu'il projetoit. Le colonel Sprengporten et le capitaine Hellechius furent les seuls sur

<sup>1</sup> Le sénateur Hermanson rédigea une nouvelle forme de constitution ; le comte Scheffer en prépara une autre ; le roi en fit lui-même une troisième.

lesquels il crut pouvoir compter. Alors il résolut de faire éclater une fausse révolte , dans deux provinces éloignées , afin que la Diète ne s'aperçût pas de ce qui se préparoit dans la capitale. 1776.

Hellechius , à qui le roi donna , depuis , le grade de général et le nom de Gustafskield<sup>r</sup> , commandoit à Christianstadt , ville de la Scanie. Il vivoit amicalement avec les officiers de la garnison , leur donnoit souvent des fêtes , et n'eut pas de peine à leur faire promettre d'agir de concert avec lui. Ils blâmèrent hautement les décrets de la Diète , et se déclarèrent en faveur de l'autorité royale. Les habitans de Christianstadt pensoient et s'exprimoient comme eux. Le bruit en parvint bientôt à Stockholm. La Diète fut alarmée , et chargea le baron de Rudbeck , gouverneur de la capitale , d'aller faire cesser les murmures des Scaniens.

\* Ce nom signifie en suédois , *Bouclier de Gustave.*

— En l'absence du baron de Rudbeck, 1776. le commandement de Stockholm fut confié au général Peschlin<sup>1</sup>. Celui-ci s'acquitta de son emploi avec une vigilance qui déconcerta quelque temps les amis de Gustave. On tenta vainement de le séduire : son parti étoit déjà pris.

Heureusement pour le roi que le baron de Rudbeck vint reprendre son

<sup>1</sup> Le général Peschlin a été surnommé le Wilkes suédois. Mais il ressembloit plus à Wilkes par sa vénalité que par ses talens. M. de Vergennes disoit que ce général n'avoit d'autre défaut que de préférer les impériales aux louis d'or. — Quant à l'anglais Wilkes, on sait qu'après s'être fait une grande réputation dans le parti de l'opposition, il se vendit secrètement à celui de la cour. Aussi un homme d'esprit à qui on montrait l'épithaphe que Wilkes s'étoit composée lui-même et qui ne contenoit que ces mots : — « Ci gît un ami de la liberté », — dit qu'il étoit bien aise de voir Wilkes si reconnoissant, car la liberté avoit été très-généreuse envers lui.

\* L'impériale d'or est une monnaie rare de la valeur de six francs.

commandement.

commandement. Il rapporta à ses amis qu'on avoit refusé de lui ouvrir les portes de Christianstadt , et que le capitaine Hellechins venoit de publier un manifeste contre le pouvoir que s'arrogeoit la Diète. La faction dominante résolut alors de découvrir si Hellechius agissoit par l'ordre du roi , se promettant bien , dans ce cas , de s'emparer de la personne de ce prince. 1776.

Gustave étoit trop dissimulé pour se laisser aisément pénétrer. Il répondit tantôt avec une présence d'esprit , tantôt avec un air d'indifférence qui trompèrent tous les émissaires de la Diète ; et le baron de Rudbeck qui croyoit l'avoir bien jugé , dit publiquement : — « Que le personnage n'étoit » nullement dangereux ». — Cependant la Diète ordonna que la garnison de Stockholm seroit augmentée de deux régimens d'Uplande et de Sudermanie.

Il est certain que si ces régimens avoient eu le temps d'entrer dans Stockholm , la révolution ne se seroit

1776. pas faite, en l'on auroit répandu des flots de sang. Les gardes étoient déjà mécontents qu'on appelât d'autres troupes, et les habitans, qui tous avoient pris les armes et étoient dévoués au roi, se seroient réunis aux gardes.

Les momens devenoient précieux. Le colonel Sprengporten, chargé d'amener des troupes de Finlande, et dont l'arrivée devoit servir de signal au roi, avoit été contrarié par les vents. Il n'arrivoit pas, et le temps se perdoit dans une attente dange-reuse. Le général Salza, Scheffer, Vergennes, tinrent conseil et décidèrent Gustave à accélérer son entreprise.

L'exécution en fut fixée au lendemain. Le jour même où fut prise cette résolution, le roi parut à l'Opéra au milieu de toute la noblesse. Il donna un grand souper à la cour, et fut d'une gaieté extraordinaire. En-

On y représentoit Thetis et Pelée, le premier opéra qui ait été joué en langue suédoise.

suite il se retira dans son appartement ;  
 et passa une partie de la nuit à écrire 1776.  
 à ses frères et à quelques-uns de ses  
 partisans.

Après avoir achevé ces lettres , il  
 alla visiter divers corps de-garde ;  
 ainsi qu'il avoit déjà fait pendant plu-  
 sieurs nuits , pour accoutumer les sol-  
 dats à ne pas s'étonner de le voir à une  
 heure indue. Rentré au palais , il se  
 coucha tranquillement , et se leva à  
 son ordinaire. Le comte de Leven-  
 haupt , son premier écuyer , étant  
 venu prendre ses ordres , il lui dit  
 secrètement de lui faire tenir prêt un  
 plus grand nombre de chevaux qu'à  
 de coutume.

Le sénat s'assembla suivant l'usage  
 à dix heures du matin. Une demi-

Quand il fut entré dans le corps de-garde  
 de l'amirauté , un officier ferma la porte avec  
 tant de violence , que la serrure se détacha  
 et ne put plus s'ouvrir. Le roi fut inquiet ,  
 mais le capitaine Hanson , qui commandoit le  
 poste , donna à la porte une secousse qui la  
 mit en pièces.



1776, — heure après les soldats , qui venoient relever la garde , s'avancèrent dans la cour du château. A peine y furent-ils entrés que le roi descendit , fit fermer les portes , et adressa à ses gardes un discours très-éloquent pour les inviter à délivrer leur patrie de la tyrannie de quelques nobles factieux. Il protesta qu'il n'ambitionnoit pas un pouvoir absolu , et qu'il ne demandoit qu'une autorité suffisante pour rétablir l'ordre et faire exécuter les loix. Cette assurance et la promesse de récompenser dignement ceux qui seconderoient son entreprise , eurent tout l'effet qu'il en attendoit. Les gardes répondirent par des cris d'approbation. Gustave leur fit aussitôt prêter serment. Les officiers furent con-

Une des choses qui rendoient Gustave III cher aux soldats et aux paysans , c'est que depuis Charles XII , il étoit le seul roi de Suède , qui eût parlé le suédois. Il s'exprimoit en outre très-élegamment dans cette langue , et il a composé différentes pièces de théâtre , estimées de sa nation ,

traints de suivre l'exemple des sol-  
dats. 1776

Comptant sur la fidélité de ces troupes , Gustave fit placer des sentinelles auprès de la salle du sénat , et défendit qu'on laissât sortir personne. Il se rendit lui-même au grand corps-de-garde , et après avoir rassemblé les officiers , il leur raconta , en présence des soldats , ce qui venoit de se passer au château , et leur dit qu'il ne doutoit pas de trouver en eux le même zèle que dans leurs braves camarades. Tous , à l'exception d'un seul , lui jurèrent de servir sa cause.

Gustave voulut aussitôt aller s'emparer de l'arsenal. Il demanda ses chevaux. Levenhaupt , qui les tenoit tout prêts , se mit en devoir de les lui faire conduire ; quand le baron de Rudbeck parut à la porte des écuries ,

C'étoit le baron de Cederstrohm. Pour toute réponse , il présenta son épée au roi ; alors il fut mis en prison.

— et donna ordre à l'écuyer de rester. —  
1776.

« Je n'ai point d'ordre à recevoir de  
» vous , répondit Levenhaupt ; re-  
» tirez-vous , sans quoi je vous fais  
» passer les chevaux sur le corps ».

— Le gouverneur se rendit sur le  
champ au comité secret de la Diète ,  
pour se plaindre de Levenhaupt , et  
ordonna au secrétaire Ellers de com-  
signer dans son registre ce qu'il vou-  
loit lui dicter. Ellers , qui se douta  
dès-lors de ce qui alloit se passer ,  
regarda gravement le gouverneur , et  
au lieu d'obéir , il ferma le registre ,  
en disant qu'il croyoit n'avoir plus  
rien à écrire.

Gustave se rendit au corps de garde  
d'artillerie , où l'on s'empressa de lui  
prêter serment. Il fit inviter les prin-  
cipaux membres de la diète à venir  
l'y joindre , et en même temps il en-  
voya des détachemens de soldats avec  
des canons à chaque porte de la ville ,  
afin qu'aucun des chefs dont il avoit à  
craindre l'opposition , ne pût s'éva-

der. Cependant le général Peschlin trouva le moyen de s'enfuir.

1776

Le reste de la garnison de Stockholm se joignit bientôt aux troupes que Gustave avoit autour de lui. Plusieurs membres de la diète vinrent aussi trouver ce prince. Le baron de Rudbeck et quelques autres des plus fougueux, furent arrêtés. Le duc d'Hessenstein, à qui son parti avoit promis le titre de régent, refusa de prêter serment. Mais comme il étoit peu dangereux, on le laissa libre sur sa parole.

Ceux qui prirent le parti de Gustave, nouèrent un mouchoir blanc autour de leur bras gauche. Bientôt tous les habitans de Stockholm vou-

Un jeune homme, nommé Hierta, courut après lui et voulut l'arrêter. Mais le général le prit par le bras et lui dit en se moquant de lui : — « Mon pauvre Hierta, il faut un autre Hierta que toi pour m'obliger à rendre les armes » ! — Pour entendre ce jeu de mots, on doit savoir qu'en suédois *Hierta* signifie cœur.

— 4776. — lurent se parer de ce signe de dévouement à leur roi, et les officiers de l'armée suédoise le portent encore aujourd'hui. Il le portoit aussi l'assassin<sup>1</sup> qui, depuis, lui donna la mort, en lui tirant un coup de pistolet par derrière.

Le peuple accouroit en foule sur le passage du roi. Plusieurs fois ce prince s'arrêta pour le haranguer et lui recommander l'ordre et la modération. Ses exhortations ne furent point vaines.

Dès que Gustave fut maître de tous les postes de la ville, et sûr du dévouement des habitans et des soldats, il rassembla dans son palais les membres de la diète, et, après leur avoir reproché leurs dissensions et leur ambitieuse vanité, il dit : — « Il » est enfin temps d'arracher le peuple » suédois à la servitude, et le trône » à l'oppression. Il est temps de faire » cesser la corruption qui déshonore » Ankarstrohm.

» la plupart de ceux qui siègent dans  
 » la diète et dans le sénat. On sait <sup>1776</sup>  
 » qu'ils sont toujours prêts à sacrifier  
 » à l'or des étrangers l'intérêt de leur  
 » patrie. Si quelqu'un de vous peut  
 » nier ce que j'avance, ajouta-t-il, en  
 » se levant, qu'il prenne la parole,  
 » et me contredise ». — Personne  
 n'osa répondre.

Gustave lut alors le projet de cons-  
 titution qu'il avoit rédigé lui-même.  
 On l'écouta avec le plus grand silence.  
 Quand sa lecture fut achevée, il de-  
 manda l'opinion des états, et les in-  
 vita à faire librement leurs observa-  
 tions, afin de corriger ce qui pour-  
 roit être défectueux dans son plan.  
 Mais il n'y eut point de contradicteurs.  
 Ceux qui, au fond de leur cœur,  
 désapprouvoient le plus le monarque,  
 étoient bien éloignés d'oser faire con-  
 noître leur sentiment.

La constitution nouvelle ne fut  
 adoptée que le surlendemain de la  
 évolution. Alors Gustave fit relâcher

— 1776. les sénateurs , qui , depuis trois jours , n'avoient pas pu sortir de la salle où on les avoit retenus prisonniers. La plupart d'entr'eux obtinrent des places dans le nouveau sénat.

Tous les officiers qui avoient suivi le parti du roi furent avancés d'un grade , et décorés de l'ordre militaire. Les principaux habitans de Stockholm eurent des médailles d'or ou d'argent , et le droit de les porter avec un ruban blanc à leur boutonnière. Les sous-officiers reçurent aussi des médailles suspendues à un ruban bleu. Les soldats ne furent point oubliés : Gustave , qui étoit très-mal pourvu d'argent , leur donna tout celui dont il put disposer.

Lorsque les membres de la faction opposée au roi furent revenus de leur première terreur , ils virent , avec non

Les Banquiers de Stockholm ne vouloient point prêter au roi. Un seul , nommé Peil , lui avança tout l'argent qu'il avoit. Gustave n'a jamais oublié ce service.

moins de dépit que de surprise, que ce monarque ne s'étoit servi pour les vaincre que de très-foibles moyens. Ne devoit-il pas en effet leur sembler étrange, qu'au moment où la diète étoit maîtresse de toutes les forces du royaume, et remplie d'hommes éclairés, elle se fût laissé enlever sa puissance par un jeune prince qui n'avoit que trois ou quatre cents soldats, et qu'on ne croyoit que frivole? 1776.

L'un des hommes que la révolution affligeoit le plus, étoit le comte Ostermann, ministre de Russie. Elle avoit échappé à sa pénétration<sup>1</sup>, et elle lui ôtoit une grande partie de son influence. Pour la reprendre, cette influence, il encourageoit sans cesse les mécontents à se soustraire encore à l'autorité du roi, à faire marcher les

<sup>1</sup> La veille même de la révolution, le comte Ostermann avoit envoyé un courrier à Pétersbourg, pour assurer que malgré les troubles de la Scanie, le sénat de Stockholm conserveroit toute son autorité.



1776. régimens qui leur étoient restés fidèles , et à convoquer une nouvelle diète dans quelque province éloignée.

Les chefs turbulens des Bonnets n'étoient que trop disposés à prendre ces dangereuses mesures. Gustave l'appréhendoit; aussi employa-t-il la ruse pour contenir les factieux. Il fit répandre le bruit qu'un corps de troupes très-considérable, aux ordres du général Sprengporten, venoit d'arriver à quelques milles de Stockholm; et, pendant plusieurs jours de suite, il fit partir des chaloupes chargées de provisions pour ces troupes supposées. Enfin, les vents permirent à Sprengporten de quitter les côtes de Finlande. Il mena à Gustave un détachement de la garnison de Sweaborg; mais quand il arriva, tout étoit déjà tranquille à Stockholm.

Les provinces suivirent bientôt l'exemple de la capitale. Le régiment d'Uplande, appelé par la diète, étoit prêt à entrer dans Stockholm. Le

général Ramsay alla seul à sa rencontre, et, malgré la résolution de quelques officiers ; il parvint à lui faire prêter serment de fidélité au roi<sup>1</sup>. Le duc de Sudermanie et le duc d'Ostrogothie, frères de ce monarque, avoient été envoyés en différentes parties du royaume, et obtinrent aisément l'adhésion des troupes. Le seul général Peschlin fit quelques difficultés : il fut arrêté par le major de son propre régiment, et le duc d'Ostrogothie reçut ordre de l'envoyer prisonnier au château de Gripsholm<sup>2</sup>.

L'argent que Gustave reçut de la France<sup>3</sup> servit à fortifier son parti,

<sup>1</sup> On voulut d'abord arrêter le général Ramsay ; mais un vieux et brave enseigne, nommé Normelin, très-aimé des soldats, les décida à prêter serment, et les officiers furent entraînés.

<sup>2</sup> On le renferma dans la même chambre qui avoit servi de prison au féroce Erick XIV, et sur le plancher de laquelle on voit la trace des pas que faisoit ce malheureux roi, en allant sans cesse d'un coin à l'autre.

<sup>3</sup> Jusqu'alors, les ministres de France en

1776. et à diminuer l'influence de la Russie, qui ne manquoit pourtant pas de semer des roubles parmi ses créatures. Catherine apprit avec peine le changement qui venoit de s'opérer dans un pays qu'elle vouloit continuer à diviser pour l'asservir tôt ou tard. Elle donna ordre au comte Ostermann de s'occuper à rétablir le gouvernement que Gustave avoit détruit. Ce ministre y travailla avec audace; mais ses efforts furent infructueux. Quelques explications qu'il eut avec Gustave se terminèrent par de l'aigreur, et, au commencement de 1776, la Russie ayant fait un armement de galères à Cronstadt, l'alarme se répandit aussitôt à Stockholm.

Gustave demanda quelle pouvoit être la cause de cet armement. On lui répondit d'une manière peu satis-

Suède avoient dépensé beaucoup d'argent, en ce qu'ils appeloient dépenses secrètes. Depuis on donna cet argent directement au roi.

faisante. Les galères n'agirent pas contre la Suède , mais les inquiétudes du roi ne diminuèrent point. Enfin , voulant savoir quels étoient les véritables projets de la cour de Russie , il résolut d'aller conférer lui-même avec l'impératrice. Il se rendit à Pétersbourg , sous le nom de comte de Gothland , accompagné du comte Ulric Scheffer , du comte de Pösse , de Munck et de quelques autres de ses courtisans. Le seul baron de Nolken , son ambassadeur auprès de la cour de Russie , avoit été prévenu de ce voyage. Gustave descendit chez ce ministre , et alla presqu'aussitôt faire visite au comte Panin. 1776.

L'impératrice étoit à Tzarsko-Zélo. Gustave s'y rendit l'après-midi. Il eut avec cette princesse une entrevue dans laquelle ils montrèrent l'un et l'autre une cordialité également feinte. 1777.

Les fêtes furent prodiguées au monarque suédois. Il y en eut aussi de

• Il y arriva le 26 juin.

— supprimées par rapport à lui. Catherine eut la délicatesse d'empêcher qu'on célébrât celle qui étoit instituée à l'occasion de la bataille de Pultava<sup>1</sup>, pendant l'anniversaire de laquelle Gustave se trouvoit à Pétersbourg, et qui auroit pu lui rappeler, d'une manière trop sensible, la défaite de Charles XII et les malheurs de sa nation. L'impératrice voulut donner à Gustave une haute idée de la magnificence et des plaisirs de sa cour. Elle s'entretint souvent avec lui, étudia avec soin son caractère, et s'aperçut avant peu que la présomption étoit son principal défaut.

Fièrre de cette découverte, Catherine se proposa aussitôt d'en tirer parti, en excitant Gustave à entreprendre quelque démarche dangereuse. Ses qualités, plus brillantes que solides, son affabilité, les plaisirs qu'il multiplioit à sa cour, l'avoient fait jusqu'alors chérir de sa nation; mais un

<sup>1</sup> Gagnée par Pierre I<sup>er</sup> le 8 juillet 1709.

moment d'imprudence pouvoit le lui rendre odieux. Voici comment l'impératrice essaya de hâter ce moment. 1777.

En s'entretenant avec Gustave , cette princesse parla des obstacles qu'éprouvent souvent les souverains , lorsqu'ils veulent perfectionner la civilisation dans leurs états , et faire quelques changemens dans le costume , l'usage et les mœurs des peuples. Elle observa qu'il étoit non-seulement difficile d'opérer ces changemens , mais très-dangereux de vouloir y parvenir d'une manière trop brusque. Elle disoit , avec raison , que les hommes étant en général esclaves de l'habitude , ils ne voyoient qu'avec répugnance les institutions nouvelles , et elle cita , en faveur de son opinion , l'exemple de Pierre premier , et la résistance qu'éprouva ce prince lorsqu'il voulut seulement engager les Russes à se raser.

Gustave répondit que si les souverains ne réussissoient pas dans les changemens qu'ils vouloient faire ,

— c'étoit sans doute plutôt leur faute que  
 1777. celle des peuples ; et que bien que  
 ceux-ci fussent attachés à leurs ha-  
 bitudes , ils en faisoient volontiers le  
 sacrifice au monarque qui savoit se  
 faire aimer. Il remarqua que les  
 hommes tenoient bien moins à leurs  
 usages qu'à leur fortune , à leur vie,  
 et que cependant ils exposoient sou-  
 vent l'une et l'autre , par amour pour  
 leur souverain. — « Mais , ajouta-t-il  
 » en toute chose il est un à-propos  
 » qu'il faut savoir saisir. Quand nous  
 » le manquons, c'est faute d'attention ;  
 » et alors le succès ne répond point  
 » à nos efforts. Il y a aussi une cer-  
 » taine manière d'exécuter les choses,  
 » et c'est parce que Pierre-le-Grand  
 » n'eut ni cette manière , ni l'attention  
 » nécessaire pour saisir l'à-propos,  
 » qu'il éprouva les difficultés dont  
 » l'impératrice vient de me parler. »

Catherine ajouta de nouvelles rai-  
 sons à celles qu'elle avoit données.  
 Elle prolongea la discussion jusqu'à

es que Gustave crût son amour-propre intéressé à prouver ses assertions par des faits : alors elle le défia de faire agréer à la nation suédoise un costume nouveau.

Le monarque accepta le défi ; et quelque temps après son retour en Suède ; il introduisit l'habillement théâtral, qui est encore en usage à la cour de Stockholm. Il ne fit pas , à la vérité , une loi pour obliger à le porter : il se contenta d'adresser aux gouverneurs des provinces , une lettre dans laquelle il leur recommanda de n'employer que la douceur et la persuasion. Il prétendit que le costume bizarre qu'il inventoit , ressembloit à celui des anciens Suédois. En même temps , il eut soin de ne le proposer que pour les courtisans , les fonctionnaires publics , les militaires et les bourgeois ; la classe inférieure du peuple ne fut pas même invitée à le prendre<sup>1</sup>.

Le séjour que Gustave fit à Péters-

<sup>1</sup> Ce costume n'est guère plus porté qu'à



— bourg n'augmenta pas son estime pour  
 1777. l'impératrice, et fortifia en elle le désir  
 d'humilier ce jeune et turbulent rival.

Il sembloit que depuis quelques années les voyages à Pétersbourg devenoient à la mode. Peu de temps après que le roi de Suède en fut parti, on y vit paroître la duchesse de Kingston, célèbre par sa beauté, son luxe et le scandale de ses aventures. Cette femme se crut digne de vivre à la cour de Catherine<sup>1</sup> : mais l'impératrice craignit de trouver en elle ou une rivale que des prétentions indiscrètes lui rendroient importune, ou une confidente qui divulgueroit bientôt ses secrets. Elle l'accueillit froidement, la cour. Pendant mon séjour à Stockholm, je ne l'ai presque pas vu dans les sociétés particulières.

<sup>1</sup> La duchesse de Kingston acheta, près de Narwa, une terre dont elle confia la régie à Garnoffsky, son favori. Ce Garnoffsky est devenu, depuis, intendant du prince Potemkin, et a fait une grande fortune.

et la duchesse mécontente , prit le chemin de l'Italie , où elle étoit sûre de ne pas manquer de compagnes peu hautaines et de faméliques adorateurs. 1777.

Depuis l'élection du khan Sahim-Gherai , les troubles de la Krimée ne discontinuoient pas. Les Turcs indignés de la fuite de Dewlet , l'abandonnèrent et firent nommer à sa place Selim-Gherai. Il y eut donc dès-lors deux nouveaux khans. L'un étoit soutenu par les Turcs , l'autre par les Russes. Ceux-ci qui vouloient donner la Krimée entière à leur protégé , afin d'avoir plus de facilité à le dépouiller , lui fournirent une garde composée de leurs propres soldats : les Tartares furent jaloux de cette garde , et en massacrèrent une partie.

C'en étoit assez sans doute pour rallumer la guerre. L'impératrice fit aussitôt entrer de nouvelles troupes en Krimée. Le prince Prozorofsky , qui commandoit ces troupes , attaqua les Tartares opposés à Sahim - Gherai 1778.

— et les mit en déroute. Son concurrent <sup>1778.</sup> Selim fut obligé de s'enfuir du côté des montagnes.

Pendant ce temps-là , Staschieff, ministre de Russie à Constantinople , sollicitoit la Porte de reconnoître Sahim-Gherai : mais la Porte , fidelle à ses engagements , fidelle sur-tout à son orgueil , ne vouloit que maintenir Selim.

Le maréchal Romanzoff fit alors annoncer au Divan, que la Krimée s'étoit mise sous la protection de la Russie, et que l'impératrice recommenceroit la guerre plutôt que d'abandonner Sahim-Gherai. Tant de hauteur étoit peu propre à gagner les Tures. Ils paroissoient indignés et décidés à combattre. Mais une influence étrangère les arrêtoit. Un ambassadeur de France les avoit engagés à commencer la dernière guerre. Son successeur les empêchoit d'en entre-

• M. de Vergennes.

• M. de Saint-Priest.

prendre une nouvelle. Quand le ministre russe voulut quitter Constanti- 1778  
nople, la plupart des Ulemahs et des Ragialis, qui composoient le Divan, s'y opposèrent.

Les ministres des autres puissances négocioient en même temps avec chaleur auprès du Divan, et ce conseil restoit flottant entre les impulsions diverses qu'on lui donnoit. Témoins de sa lenteur et de son incertitude, les Russes n'en devenoient que plus actifs et plus fermes dans leurs projets. A force de dons et de promesses ils se firent de nouveaux partisans en Krimée, et finirent par maîtriser ce pays, tandis qu'on ne parloit que de son indépendance. En se préparant à la guerre, ils cherchoient pourtant à la prévenir. Le maréchal Romanzoff eut une entrevue avec le fameux capitain pacha, Gazi-Hassan: mais il ne put parvenir à le satisfaire. Ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre.

L'impératrice comptoit sur un sa-

<sup>1778,</sup> cours qu'elle seule sembloit pouvoir se ménager. Elle avoit obtenu , du régent de Perse , Kerim - Khan , la promesse d'attaquer les Turcs en Asie , tandis qu'elle les accableroit en Europe ; mais la mort de ce prince , qui fut assassiné par un de ses officiers , sauva les Ottomans d'une double agression.

Catherine fut plus heureuse dans les mesures qu'elle prit pour s'assurer la paix. Les divisions qui troubloient l'Allemagne au sujet de la succession de la Bavière , et la guerre qui venoit d'éclater entre la France et l'Angleterre , ne permettoient pas à ces puissances , de continuer à attacher un grand intérêt aux démêlés des Turcs et des Russes. Celles même qui avoient engagé les premiers à prendre les armes , leur conseillèrent de les poser , et souhaitèrent que la Russie fût libre de faire cause commune avec elles.

Cependant le Divan restoit encore dans l'indécision. Le peuple de Constantinople

Constantinople désiroit la guerre. On l'entendit même éclater en murmures <sup>1778.</sup> contre le capitán pacha , parce qu'il rentroit dans la mer de Marmora , sans avoir combattu les Russes.

Le ministre russe , Staschiew , fut attaqué auprès de Constantinople par deux galiottes <sup>1</sup> qui vouloient le massacrer. Le capitán pacha les fit arrêter et étrangler sur le champ ; mais leur attentat n'en prouvoit pas moins les dispositions de la multitude.

Les Turcs pardonnaient d'autant plus difficilement à la Russie ses succès et ses invasions , qu'ils leur rappeloient sans cesse leurs défaites multipliées et la paix humiliante qu'ils avoient été forcés de signer. Ils ne pouvoient s'accoutumer à voir les Russes presque entièrement maîtres de la mer Noire , promener leur pavillon jusques sous les murs de Constantinople , et étendre chaque jour leur florissant commerce. L'indépendance de la Crimée suffisoit

<sup>1</sup> Matelots turcs.

pour les affliger : son asservissement  
 1778. aux Russes les révoltoit.

Il s'étoit aussi élevé quelques autres différens, entre la cour de Pétersbourg et la Porte ottomane. Par le dernier traité de paix, les Russes avoient fait accorder plusieurs privilèges aux chrétiens grecs, répandus en grand nombre dans la Moldavie et la Walachie. Dès lors plusieurs habitans de l'autre rive du Danube, qui professoient la religion grecque, abandonnèrent leur pays pour passer dans les provinces où régnoit la tolérance. Tous ces chrétiens étoient bien plus attachés à la puissance à laquelle ils devoient les nouveaux avantages dont ils jouissoient, qu'à celle qui les avoit long-temps opprimés. La Russie vouloit encore plus : elle travailloit secrètement à les rendre tout à fait indépendans de la Porte, et pour y parvenir, elle commença par demander que les princes ou gouverneurs de la Moldavie et de la Wa-

Il ont le titre de Despotes.

lachie , ne pussent être déposés sous 1778.  
aucun prétexte.

Cet affranchissement parut aussi injuste aux yeux des Turcs , que la cession de la Krimée. Cependant les premières démarches de l'ambassadeur de France n'avoient pas été sans effet. Celles qui les suivirent eurent encore plus de succès. Il engagea le Divan à faire relâcher plusieurs navires russes qui , depuis plus d'un an , étoient retenus dans les ports de la Turquie. Peu de temps après , un nouveau traité fut signé par sa médiation.

Par ce traité , les Russes se désistèrent de quelques-unes de leurs prétentions exagérées à l'égard des provinces <sup>1779.</sup> de Moldavie et de Walachie , ainsi que de la Krimée , qu'ils promirent d'évacuer. La Porte accorda à ceux de ses sujets qui professoient la religion grecque , les droits qu'ils réclamoient. Elle reconnut l'indépendance de la Krimée et la souveraineté du khan.

... Le 21 mars 1779.



1779. Sahim-Gherai , et étendit encore le privilège qu'avoient déjà les Russes , de naviguer dans les mers ottomanes.

Le zèle que montra l'ambassadeur de France pour accélérer la signature de ce traité , étoit fondé sur le désir qu'avoit sa cour d'enlever à l'Angleterre l'appui de la Russie. Elle y parvint. L'étroite alliance qui avoit si longtemps subsisté entre Londres et Pétersbourg fut , sinon rompue , du moins très-affoiblie ; et les Français restèrent assurés de ne pas voir s'armer contre eux une puissance qui leur devoit la paix.

Catherine fut si satisfaite de cette paix , qu'elle envoya à son ministre à Constantinople et à l'ambassadeur de France , de très-riches présens <sup>1</sup>. Elle

Le ministre russe Staschiew fut la propriété d'une terre de mille paysans. M. de Saint-Priest fut décoré de l'ordre de Saint-André , et en reçut la plaque en diamans. L'impératrice lui envoya aussi son portrait sur une boîte enrichie de diamans , ainsi que de très-belles fourrures , et un superbe sofaire

fit aussi présenter au Grand-Seigneur et à la favorite, pour plus de trois cents mille roubles de bijoux. Le grand-visir et les principaux membres du Divan reçurent également des preuves de sa magnificence et de celle de Potemkin <sup>1779</sup>.

Que de raisons avoit alors l'impératrice de se féliciter d'un traité qui la laissoit libre de se livrer, sans compter madame de Saint-Priest. Le tout étoit évalué 50,000 roubles. — M. de Saint-Priest reçut en outre trois lettres de change de 5,000 roubles au moins chacune, et il a eu depuis une pension de 6 000 roubles. — Se trouvant à Stockholm au commencement de 1793, il fit mettre dans la gazette qu'il avoit à vendre pour 14,000 rixdalers de diamans. Aussitôt il parut dans divers quartiers de la ville, une affiche portant : — « FORFAITS POLITIQUES » A VENDRE, 14,000 rixdalers, *S'adresser chez le comte de Saint-Priest.* »

Potemkin qui, depuis quelques temps, avoit été créé prince de l'empire, écrivit une lettre de remerciement à M. de Saint-Priest, ainsi qu'au grand-visir à qui il envoya une montre garnie de diamans.

1779. battre, à ses vues d'invasion, toujours croissantes, et au soin d'étendre le commerce de ses vastes états ! L'inégalité du climat, le défaut de population et l'infertilité d'une partie du sol, n'empêchent pas ces états d'offrir au commerce d'immenses ressources. Placés sur l'Europe et sur l'Asie, les Russes peuvent aisément trafiquer avec le monde entier. La mer Caspienne leur sert à communiquer avec la Perse et avec l'Inde. La mer Zabache et la mer Noire les rendent maîtres d'aller vendre les productions du Nord dans la Méditerranée, et de rapporter dans le Nord celles du Levant. Le Kamtschatka leur ouvre, d'un côté, le chemin de l'Amérique, et de l'autre, celui de la Chine et du Japon ; enfin, la mer Blanche et la Baltique les mettent en relation avec la plupart des nations de l'Europe, auxquelles leur commerce est devenu indispensable<sup>1</sup>.

1. C'est en Russie que les nations maritimes de l'Europe se pourvoient de grandes mâtures,

Libre de naviguer sur tant de mers, et dominatrice de quelques-unes, 1779.  
 Catherine ne pouvoit souffrir qu'aucune autre puissance en affectât l'empire; et une des causes qui contribuèrent à la détacher des Anglais, ce fut la jalousie qu'ils lui inspirèrent, en voulant faire reconnoître par-tout la supériorité de leur pavillon.

Cependant le commerce des Anglais étoit trop avantageux à l'impératrice pour qu'elle y renoncât. En leur refusant des secours, elle leur prodiguoit des caresses. Tandis qu'elle les voyoit perdre une partie de leurs colonies, elle les invitoit à venir chercher dans ses ports les productions qu'ils ne pouvoient plus tirer du continent de l'Amérique, et elle se réjouissoit de ce que leurs navires abordoient en plus grand nombre à Archangel.

Elle accueilloit en même temps les Américains, et malgré les sollicitations de chanvre, de fer, ainsi qu'on le verra dans l'Appendice de cet Ouvrage.

— du ministre d'Angleterre , elle leur  
 1779. assura la libre navigation de la Bal-  
 tique, sans vouloir, il est vrai, recon-  
 noître leur indépendance<sup>1</sup>.

Quelques années auparavant<sup>2</sup>, elle  
 avoit conclu, avec la cour de Ver-  
 sailles, un traité d'après lequel une  
 factorerie française devoit s'établir à  
 Archangel. Mais les Français, dont  
 les vues commerciales se portoient  
 presque entièrement vers les Antilles,  
 ne tirèrent aucun avantage de ce traité.  
 Le temps leur apprendra peut-être que  
 le commerce du Nord, moins destruc-  
 teur que celui des climats chauds, offre  
 un lucre, sinon aussi brillant, au  
 moins plus égal et plus sûr.

Je n'ai parlé ni des fêtes que donna  
 l'impératrice au commencement de  
 cette année et dans le cours de la

<sup>1</sup> Par une contradiction singulière, elle re-  
 fusa toujours d'admettre un consul de cette  
 nation.

<sup>2</sup> En 1766. Le marquis de Beausset étoit  
 alors ministre de France à Pétersbourg.

précédente, ni de quelques autres événemens moins importans que ceux <sup>1779</sup> que j'ai décrits. Il est encore temps d'y revenir.

L'anniversaire de l'avènement de l'impératrice au trône, et celui de la naissance du Grand-Duc, furent célébrés à la fois avec une magnificence extraordinaire, et signalés par une nombreuse promotion d'officiers-généraux.

Catherine célébra aussi avec pompe les fêtes de ses divers ordres de chevalerie; et elle consentit à remplir les fonctions de grand-maître de l'ordre du Bain, pour conférer les marques de cet ordre au chevalier James Harris<sup>2</sup>, à qui le monarque anglais les avoit envoyées.

Après lui avoir frappé sur l'épaule avec une épée enrichie de diamans,

Le 9 juillet,

Celui qui vint négocier en France, en l'an 5 de la république, sous le nom de lord Malmesbury.

— et lui avoir dit, conformément aux  
 1779. statuts de l'ordre : — « Au nom de  
 » Dieu, soyez bon et loyal chevalier »,  
 — elle lui présenta l'épée en ajoutant :  
 — « Pour vous témoigner combien je  
 » suis contente de vous, je vous fais  
 » présent de l'épée avec laquelle je  
 » vous ai imprimé le caractère de che-  
 » valier<sup>1</sup>. »

Quelques jours auparavant<sup>2</sup>, l'im-  
 pératrice avoit donné une grande fête  
 en mémoire de la bataille navale de  
 Tchesmé et de l'incendie de la flotte  
 turque.

Cette princesse, qui se croyoit alors  
 à la veille de soutenir une nouvelle  
 guerre contre les Turcs, voulut rani-  
 mer par sa présence le zèle de ses  
 marins. Elle s'embarqua dans un yacht  
 à Pétershoff, et se rendit à bord de  
 l'escadre qui croisoit entre Cronstadt

<sup>1</sup> En 1795 elle a reçu chevalier du même  
 ordre; un autre ministre d'Angleterre, Charles  
 Whitworth.

<sup>2</sup> Le jour de la fête de Saint-Jean.

et Krasna-Gorca. L'amiral Barsch<sup>1</sup>, ———  
 qui commandoit cette escadre, ~~mourut~~, <sup>1779</sup>  
 ainsi que ses officiers, diverses mar-  
 ques de la satisfaction de la souve-  
 raine.

Un incendie consuma une grande  
 partie de la ville de Twer. L'impé-  
 ratrice accorda aussitôt aux habitans  
 dont les maisons avoient été brûlées,  
 un secours de cent mille roubles.

Pétersbourg éprouva un désastre  
 auquel les bienfaits de l'impératrice  
 ne pouvoient remédier. Un des in-  
 tendans de la ferme des eaux-de-vie<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> L'amiral Barsch a été nommé depuis com-  
 mandant d'Archangel. Lorsque la flotte russe  
 fut renvoyée dans l'Archipel, en 1770, Barsch  
 étoit capitaine de vaisseau sous le contre-  
 amiral Elphingston, qui le destitua pour cause  
 de lâcheté.

<sup>2</sup> Voici les renseignemens qu'un auteur alle-  
 mand nous donne sur l'immense consommation  
 des eaux de-vie dans le nord. C'est une partie  
 considérable du commerce intérieur et des re-  
 venus de la Russie. — On distingue trois sortes  
 d'eau-de-vie, celle de grain, fabriquée dans



— nommé Loguinoff, qui s'étoit prodigieusement enrichi, et n'avoit rendu que des comptes très-peu satisfaisans, fut forcé par Potemkin de donner une fête aux habitans de la capitale. Non-seulement le traitant se crut trop heureux d'échapper, par ce moyen, aux poursuites du gouvernement, mais il espéra qu'il lui vaudroit quelque dignité. Les viandes, la bière, l'eau-de-vie, qu'il fit servir, lui coûtèrent vingt mille roubles. Le peuple se porta

le pays ; celle de Dantzick, qui est aussi de grain, et celles de France et d'Espagne. Le peuple russe ne fait usage que de la première. Tous les Russes ont le droit de la distiller ; mais ils ne peuvent la vendre. L'impératrice s'en est réservé le privilège. La consommation de cette eau-de-vie monte à 12 millions de vedres, ou cent cinquante-six millions de pintes, mesure de Paris. Le gouvernement devoit gagner sur cette vente, 24 millions de roubles. Il n'en gagne que 5 ; savoir, 3 provenant des départemens de Pétersbourg et de Moskow, 2 de la Sibérie et des autres provinces. Les frauduleux fermiers gagnent le

en foule vers le lieu où se donnoit cet  
 énorme repas ; et, malgré les pré-  
 cautions qu'on avoit prises, le désordre <sup>1779</sup>  
 se mit bientôt parmi tant de convives.  
 On se disputa les mets et les boissons ;  
 on se battit. Plusieurs personnes furent  
 tuées ; d'autres étoient si ivres , qu'elles  
 s'endormirent dans la rue , et mouru-  
 rent de froid. Il en périt au moins  
 huit cents.

Malgré ses embarras guerriers et po-  
 litiques, Catherine s'occupoit toujours

surplus. — Les étrangers et la noblesse con-  
 somment seuls , à cause du haut prix , l'eau-de-  
 vie de Dantzick , et celles de France et d'Es-  
 pagne , qui sont préférées. Le prix du bail  
 de cette dernière, expiré en 1774, montoit  
 à 116,000 roubles. Les fermiers en gagnaient  
 760,000. Leur privilège ne leur permettoit  
 d'en faire venir que 10,000 ancras ; mais au  
 lieu d'eau-de-vie , ils faisoient venir de l'esprit  
 de vin, et le mêloient avec de l'eau. Ils enga-  
 geoient, d'ailleurs, des négocians à en faire  
 venir, et les droits d'entrée qu'ils percevoient  
 sur ces importations, ont souvent monté à  
 200,000 roubles.

1779. d'institutions paisibles et de plaisirs. Elle avoit, dès l'année 1764, fondé une maison d'éducation, sous le titre de couvent des demoiselles nobles ; et elle lui avoit assigné un revenu annuel de quatre-vingts mille roubles. Bientôt le nombre des élèves fut de près de cinq cents. L'impératrice voulut que celles de ces élèves qui étoient nobles, apprissent les langues étrangères, et jouassent des tragédies et des co-

\* Ce couvent est situé sur la Newa, à l'extrémité du faubourg de Saint - Alexandre-Newsky. L'impératrice Elisabeth l'avoit fait bâtir dans le dessein de s'y retirer à la majorité du Grand-Duc Pierre III, et d'y passer le reste de ses jours ; mais quand elle connut les douceurs du trône, elle ne songea plus à la retraite.

\* Deux cent cinquante-deux de ces demoiselles sont nobles ; les autres sont des filles de bourgeois. Les nobles sont vêtues d'une étoffe fine ; les bourgeoises d'une étoffe grossière. Les premières reçoivent des leçons d'histoire, de géographie, de grammaire, de musique, de danse. Les autres apprennent à coudre, à blanchir, à faire la cuisine.

médies françaises ; et ce spectacle fut pendant quelque temps un de ses 1779 amusemens.

Mais il étoit d'autres plaisirs auxquels Catherine restoit constamment attachée. Quoiqu'elle changeât souvent d'amant, son penchant à l'amour étoit toujours le même. Le Servien Zoritz l'avoit fixée pendant un an, et en avoit reçu des présens considérables, et le grade de général-major. Potemkin n'étoit jaloux ni de la fortune, ni des faveurs dont jouissoit Zoritz. Il le soutenoit, au contraire, dans la crainte de le voir remplacé par quelque rival plus dangereux, Catherine paroissoit elle-même tous les jours plus satisfaite de son favori. Mais tout à coup elle lui fit donner l'ordre de quitter la cour.

Zoritz courut aussitôt se plaindre à Potemkin, qui osa demander à l'impératrice quelle pouvoit être la cause de la disgrâce de son protégé. — « Hier, je l'aimois ; aujourd'hui je ne

« l'aime plus , répondit l'impératrice.

1779. » Peut-être s'il étoit plus instruit ,

• » l'aimerais-je encore. Mais son igno-

» rance me fait rougir. Il ne sait parler

» que le russe. Il faut qu'il voyage

» en France et en Angleterre pour

» apprendre les langues étrangères. »

Potemkin respecta le caprice de la souveraine. Zoritz partit pour la France<sup>1</sup>.

Le même jour , Potemkin , s'occupant de chercher un successeur à Zoritz et allant passer la soirée à l'Hermitage , aperçut avec étonnement derrière le fauteuil de Catherine tin chambellan qu'il ne connoissoit pas. C'étoit Rimsky Korzakoff. Du rang obscur de sergent des gardes , Kor-

<sup>1</sup> Zoritz passa quelque temps à Paris chez le ministre russe , Simolin. Aujourd'hui il vit à Schkloff , petite ville de la Russie Blanche , sur le Dnieper. Il a chez lui un théâtre ; il fait une dépense énorme , et avec deux cents mille roubles de revenu , il est accablé de dettes.

zakoff avoit été subitement élevé à celui d'aide-de-camp de l'impératrice, et honoré de tous les bienfaits dont la générosité de cette princesse avoit coutume de combler ses favoris. 1779.

Korzakoff étoit doué d'une jolie figure et d'une taille très-élégante ; mais n'ayant ni de l'esprit, ni des connoissances, il ne pouvoit, pas plus que Zornitz, porter atteinte au crédit de Potemkin. D'ailleurs, il désarma sa jalousie en sacrifiant à sa cupidité. Un seul fait suffira pour faire connoître Korzakoff. Dès qu'il eut obtenu la place de favori, il crut qu'un homme comme lui devoit nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le plus fameux libraire de Pétersbourg, et lui dit qu'il vouloit avoir des livres, pour les placer dans

\* Rimsky Korzakoff, devenu général sans avoir fait la guerre, a été nommé au commandement d'un des corps d'armée que Paul premier fit marcher contre la France.

\* Il lui fit présent de cent mille roubles.

— le palais de Wassiltschikoff, dont l'impératrice venoit de lui faire présent<sup>1</sup>.

Le libraire lui demanda quels livres il lui falloit. — « Vous savez cela » mieux que moi, répondit le favori ; « c'est votre affaire. De gros livres » en bas, de petits en haut : voilà » comment ils sont chez l'impératrice. »

Ce n'étoit pas assez que d'avoir renouvelé la paix avec les Ottomans. L'impératrice étoit irritée contre l'Autriche, dont le ministre à Constantinople avoit fait de vains efforts pour engager la Porte à déclarer la guerre à la Russie. Le moment de la vengeance sembla prêt à s'offrir.

La mort<sup>2</sup> de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, avoit fourni à la cour de Vienne l'occasion de rappeler d'anciennes prétentions sur cet électorat. L'électeur palatin, Charles-

<sup>1</sup> J'ai déjà prévenu que je mettrois plus bas la liste des présens qu'ont reçu les divers favoris de Catherine.

<sup>2</sup> Le 30 décembre 1777.

**Théodore**, qui succéda à **Maximilien-Joseph**, et qui voulut éviter la guerre, <sup>1779</sup> reconnut les droits plus qu'incertains de la maison d'Autriche, et consentit à laisser **Joseph II**, et **Marie-Thérèse** prendre possession de la Bavière, l'un, comme empereur d'Allemagne, l'autre, comme reine de Hongrie.

Le duc de Deux-Ponts, qui se trouvoit le plus proche agnat de l'électeur **Charles-Théodore**, protesta aussitôt contre un traité qui lésait les droits de sa maison. L'électeur de Saxe prétendit aussi avoir part <sup>3</sup> à la succes-

La maison d'Autriche prétendoit que la Bavière lui revenoit et comme fief dévolu et comme succession d'**Albert d'Autriche**. Mais d'après une sentence impériale de l'an 1429, **Albert** avoit renoncé solennellement à ses droits sur la Bavière; et ce qui est bien plus, c'est que la maison d'Autriche actuelle ne descend point de cet **Albert**.

<sup>2</sup> Par une convention signée à Vienne, le 3 janvier 1778.

<sup>3</sup> L'électeur de Saxe étoit fils de la sœur



— sion de Maximilien-Joseph ; et enfin  
 1779. le duc de Mecklenbourg réclama une  
 expectative donnée à sa famille de-  
 puis près de trois siècles , et toujours  
 éludée.

Ces trois princes se réunirent pour  
 solliciter le roi de Prusse de défendre  
 leurs droits , ou plutôt il les fit lui-  
 même secrètement engager à remettre  
 leur cause entre ses mains. Irrité de  
 l'agrandissement de la maison d'Au-  
 triche , et habile à saisir toutes les  
 occasions d'assurer l'élévation de la  
 sienne , il voulut se montrer aux yeux  
 de l'Europe le soutien de la liberté et  
 de la constitution de l'Allemagne. Ce  
 monarque , qui s'étoit autrefois mo-  
 qué d'être mis au ban de l'empire ,  
 comme électeur de Brandebourg , pré-  
 tendit qu'on n'auroit pas dû disposer  
 de l'électeur de Bavière Maximilien-Joseph.  
 Il demandoit 47 millions de florins pour ses  
 droits à la succession allodiale de l'empereur  
 Louis.

En 1502.

de la Bavière sans prendre l'avis de tous les électeurs, et déclara qu'il étoit résolu à maintenir la constitution germanique, 1779.

Il y eût d'abord une assez longue guerre de plume entre Frédéric et Joseph II ; ensuite on en vint à des combats plus sérieux. Quatre cents mille hommes tirèrent l'épée, et le sang commença à couler dans l'été de l'année 1778.

Dès-lors, Catherine fit sommer Marie - Thérèse et Joseph II de renoncer à l'invasion de la Bavière, et de conclure la paix. Elle déclara en même temps : — « Qu'elle étoit inté-  
 » ressée à la tranquillité de l'Allema-  
 » gne, et comme souveraine d'un état  
 » qui avoit des rapports naturels avec  
 » cette partie de l'Europe, et comme  
 » ayant des liaisons d'amitié avec la  
 » plupart de ses princes, sur-tout  
 » avec celui qui s'étoit vu forcé de

Le 14 juillet, le général Wurmsen attaqua les avant-postes prussiens à Naschod.

» prendre les armes pour arrêter les  
1779. » démarches de la cour de Vienne.

» Que , sans s'arrêter au droit po-  
» litique de l'Allemagne , elle ne pre-  
» noit pour règle que l'équité natu-  
» relle , et les principes sur lesquels  
» toute société est fondée ; que , d'a-  
» près ces principes , elle trouvoit  
» que tout l'empire étoit injustement  
» en mouvement , parce que la mai-  
» son d'Autriche vouloit faire revivre  
» des droits éteints depuis plusieurs  
» siècles , et oubliés dans le traité de  
» paix de Westphalie , traité qui est  
» la base et le rempart de la constitu-  
» tion germanique ; que les infractions  
» de la cour de Vienne exposoient  
» tout l'empire à un péril évident ;  
» que la chute de cet empire causeroit  
» nécessairement une commotion vio-  
» lente dans tous les états voisins de  
» l'Allemagne , un dérangement de  
» l'ordre et de l'équilibre de toute  
» l'Europe , et peut - être même ,  
» dans la suite des temps , un grand

» danger pour la Russie; que tout —  
 » souverain sage et prudent devoit 1779.  
 » prévoir et détourner ces malheurs;  
 » et que la cour de Russie ne pouvoit  
 » adopter à cet égard d'autres prin-  
 » cipes que ceux que la cour de  
 » Vienne avoit adoptés dans des oc-  
 » casions semblables.

» Qu'en conséquence, la cour de  
 » Russie invitoit l'impératrice-reine  
 » et l'empereur à s'arranger à l'a-  
 » miable, selon les loix et la consti-  
 » tution de l'empire, avec le roi de  
 » Prusse et les autres princes inté-  
 » ressés à la succession de Bavière,  
 » parce que, dans le cas contraire,  
 » l'impératrice de Russie seroit obli-  
 » gée d'avoir sérieusement égard à  
 » ce qu'elle devoit à son empire, aux  
 » intérêts des princes qui avoient de-  
 » mandé son amitié et ses secours,  
 » sur-tout à ses obligations envers ses  
 » alliés, et qu'enfin les troupes russes  
 » se joindroient aux troupes prus-  
 » siennes. »

— Catherine pouvoit aisément effectuer cette menace. Elle avoit alors 1779. en Pologne trois armées, dont l'une, forte de 40 mille hommes, et commandée par le prince Nicolas Repnin, avoit déjà reçu l'ordre de se tenir prête à marcher.

La cour de Vienne pressentit les desseins de Catherine. Avant de recevoir sa déclaration, elle avoit expédié un courrier pour l'inviter à se rendre, de concert avec la cour de France, médiatrice des différens élevés entre l'Autriche et la Prusse.

Aussitôt un congrès s'assembla à Teschen. Le général destiné à exercer les vengeances de Catherine et de Frédéric, Repnin, y parut en ministre pacificateur. Breteuil y vint au nom de la France<sup>1</sup>. La maison d'Autriche obtint la partie de la Bavière, située

• • Les comtes de Zinzindorff et de Cobenzel y assistèrent pour l'empereur et l'impératrice-reine. — Le baron de Hertzberg y fut envoyé par le roi de Prusse.

entre

entre le Danube , l'Inn et la Saltz ,  
et la paix fut rendue à l'Allemagne<sup>1</sup>. 1780

Mais , tandis que le nord de l'Europe reprenoit sa tranquillité , le midi éprouvoit encore les effets de la commotion violente partie , trois ans auparavant , des contrées septentrionales de l'Amérique. L'Angleterre , la France , l'Espagne , la Hollande , armoient sans cesse de nouvelles escadres , et ensanglantoient les mers des deux mondes , pour décider si les habitans de Boston et de Philadelphie seroient libres.

La guerre , et sur - tout la guerre maritime en Europe , donne toujours plus de ressort au commerce du Nord. C'est du Nord qu'il faut tirer la plus grande partie des objets nécessaires à la construction et aux approvisionnemens des armées navales , ainsi que des secours de grains dont la consommation devient alors plus considérable. Les Hollandais , dès long-temps en possession du commerce de la Baltique ,

<sup>1</sup> Le 13 mai.

— 1780. voulant éviter que les vaisseaux qu'ils y employoient tombassent au pouvoir des Anglais, les firent naviguer sous le pavillon neutre des Danois<sup>1</sup>. Mais ce pavillon fut peu respecté des corsaires, et les navires qui le portoient, étoient souvent conduits à Londres ou à Plymouth. Ceux d'Hambourg, de Brême, de Lubeck eurent le même sort. Les négocians de ces villes implorèrent alors la protection de Catherine; et, pour mieux réussir auprès de cette princesse, ils surent, en donnant de l'argent à ses ministres, l'engager à leur être favorable.

Son propre intérêt l'y avoit déjà disposée. Elle ne perdoit jamais de vue les moyens d'étendre le commerce de la Russie; et, pour lui donner plus d'activité, elle venoit d'abolir les droits extraordinaires sur les grains, et d'en permettre l'exportation, depuis Ar-

<sup>1</sup> Un seul négociant de Copenhague, nommé Coninck, paroissoit être propriétaire de six ou sept cents navires.

changel jusqu'à Riga. D'ailleurs, sa fierté étoit blessée de ce que les Anglais ne respectoient pas les navires qui se chargeoient dans ses ports, et de ce qu'ils osoient même quelquefois arrêter ceux qui naviguoient sous son pavillon. 1780.

Un autre motif acheva de la décider à protéger la navigation du Nord. Vergennes, dont les intrigues à Constantinople avoient autrefois irrité Catherine, venoit d'acquérir beaucoup de considération auprès d'elle, en pressant Saint-Priest de déterminer les Turcs aux sacrifices qu'exigeoit la Russie. Vergennes avoit par ce moyen réussi à enlever aux Anglais le secours des flottes russes. Ce n'étoit point assez. Il conçut une idée plus vaste et plus digne d'un véritable homme d'état. Il forma le projet de la neutralité armée, à laquelle accédèrent successivement presque toutes les puissances de l'Europe.

Connoissant bien l'orgueil de l'im-



1780. pératrice, Vergennes sut l'intéresser à l'exécution de son projet. Il le lui fit suggérer par les ministres de Danemarck et de Suède. On le lui présenta avec tant d'art, qu'elle n'hésita pas à l'adopter; et elle se persuada presque l'avoir créé elle-même, ou du moins elle parût vouloir le persuader aux autres,

Dès-lors elle résolut d'employer la force pour protéger ses navires; elle proposa à la cour de Copenhague et à celle de Stockholm d'armer chacune une escadre qui se réuniroit à la sienne pour défendre leur neutralité.

Les vœux du Danemarck avoient devancé cette invitation. Le prudent ministre qui gouvernoit cet état, connoissoit le prix d'une alliance, sans laquelle les Anglais se seroient joués de tous les armemens du Nord. Il promit de souscrire au traité proposé par l'impératrice.

La cour de Suède fut moins prompte

Bernstorff,

à y accéder. Elle étoit retenue par la France même, qui l'engagea habilement à opposer quelques difficultés, afin d'exciter la Russie à les applanir. Avant d'armer une flotte combinée, Gustave demanda une explication sur la manière dont cet armement protégeroit le commerce. Il voulut savoir si chaque puissance neutre défendroît les vaisseaux de ses alliés, ou seulement ceux de sa nation. Il demanda, enfin, dans quels cas les puissances neutres devoient user de représailles avec celles qui étoient en guerre, et si les agressions de l'une de ces puissances seroient nécessairement secondées par les autres.

L'impératrice répondit qu'on feroit une convention préliminaire, entre toutes les puissances neutres, pour établir comment on assureroit une libre navigation aux navires marchands de ces puissances, pourvu que ces navires ne fussent point chargés de marchandises prohibées. Elle ajouta qu'il

1780. — falloit que chaque puissance protégéât les navires des autres, et que, quant aux représailles ou agressions, elles seroient secondées lorsqu'on en useroit d'après les conditions établies par la neutralité confédérée; mais que surtout cette alliance seroit maritime, et uniquement destinée à protéger le commerce. D'après ces idées, elle chargea le célèbre mathématicien Epinus<sup>1</sup> d'en rédiger le plan.

Satisfait de ces explications, Gustave donna ordre à son ministre à Pétersbourg de signer le traité de neutralité armée. La cour de Danemarck l'avoit précédé de deux jours<sup>2</sup>.

Vergennes avoit trouvé le moyen de faire prendre un navire russe par un corsaire espagnol. Dès-lors, Catherine n'attendit pas l'accession de la

<sup>1</sup> Epinus étoit l'un des instituteurs de Paul Pétrowitz.

<sup>2</sup> Le plénipotentiaire de Danemarck signa, le 19 juillet. — Le plénipotentiaire de Suède, le 21 juillet.

Suède et du Danemarck , pour faire connoître ses volontés aux cours de Londres , de Versailles et de Madrid. Ses ambassadeurs leur remirent une déclaration , dans laquelle elle se plaignoit que les droits des nations avoient été violés envers ses sujets ; que leur commerce avoit été gêné , leur navigation interrompue ; et que , pour prévenir désormais de pareils abus , elle se préparoit à soutenir par la force , les droits qui appartenoient à tous les peuples neutres<sup>1</sup>. Le cabinet

1780.

<sup>1</sup> Voici comment étoient spécifiées ses principales réclamations :

1°. Que tous les vaisseaux neutres pourront naviguer librement d'un port à l'autre sur les côtes des nations en guerre ;

2°. Que les effets des puissances belligérantes seront en sureté dans tous les vaisseaux neutres , à l'exception des marchandises prohibées ;

3°. Que l'impératrice entend par marchandises prohibées , celles qui sont spécifiées dans les articles X et XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne , étendant son obligation à cet égard aux autres puissances qui sont en guerre ;

2780. de Saint-James s'empressa de répondre que , depuis le commencement de la guerre , il avoit ordonné , de la manière la plus précise , aux commandans de ses vaisseaux , de respecter le pavillon de Russie. Malgré cette assurance , les Anglais continuèrent quelque temps à arrêter des navires russes , et à faire juger par les tribunaux de l'amirauté britannique , de

4°. Que par un port bloqué , on doit entendre seulement un port si bien gardé par les vaisseaux des puissances qui l'attaquent , qu'il est dangereux d'y entrer ;

5°. Que ces principes seuls doivent servir de règle pour juger de la légalité des prises.

L'impératrice ajoutoit , qu'en publiant ces articles , elle déclaroit que pour les faire exécuter et pour protéger l'honneur de son pavillon , la sureté de son commerce et la navigation de ses sujets , elle alloit armer la plus grande partie de ses forces navales. Que cette mesure ne nuiroit pourtant en rien à la neutralité , qu'elle étoit disposée à observer aussi long-temps qu'elle ne seroit point provoquée et forcée de sortir des bornes d'une juste modération et de la plus parfaite impartialité.

la validité de leur prise. L'impératrice <sup>1786.</sup> ~~ré-~~ré-  
 cusa ces tribunaux. La contestation  
 fut prête à devenir sérieuse. Les An-  
 glais y mirent fin , en relâchant les  
 navires.

La Prusse , l'Autriche , même le  
 Portugal , se réunirent aux autres  
 puissances neutres , et cette confédé-  
 ration navale mit un frein puissant au  
 despotisme de la nation qui prétend  
 s'arroger la souveraineté des mers.

Le ministre d'Angleterre à Péters-  
 bourg travailla avec chaleur à rom-  
 pre la ligue des neutres , ou du moins  
 à empêcher que la Russie protégât  
 les navires des autres nations. Il n'est  
 point de ressort qu'il ne sût employer  
 auprès de Potemkin. Il prodigua des  
 présens à ses nièces<sup>2</sup> , et lui donna à

<sup>1</sup> Sir James Harris , appelé depuis lord  
 Malinesbury.

<sup>2</sup> Potemkin avoit cinq nièces , dont le nom  
 de famille étoit Engelhard. L'ainée épousa le  
 comte Branitzky , grand général de la cou-  
 ronne de Pologne; la seconde, épousa le prince

— 1780. lui-même cinquante mille livres sterling<sup>1</sup>, pour qu'il déterminât l'impératrice à changer de résolution. Mais l'ascendant de Potemkin avoit encore moins de pouvoir sur elle que les conseils de l'orgueil. D'ailleurs l'habileté du chevalier Harris fut mise en défaut par une ruse assez singulière. Dès que ce ministre eut découvert

Serge Fedorevitz - Gallitzin ; la troisième , le lieutenant-général Pierre Schepeloff ; la quatrième , le comte Paul Skawronsky ; la cinquième épousa , en premières noces , Mikhaël Potemkin , son cousin , et après la mort de celui-ci , elle se maria au prince Nicolai Borissitz - Youssoupoff. Les quatre premières de ces dames avoient beaucoup de crédit sur leur oncle , et passaient pour ses maîtresses. — Le ministre anglais leur donnoit beaucoup de présents de toute espèce. Il faisoit aussi assidument sa cour à Potemkin , qui le recevoit en robe-de-chambre , les jambes nues , et se tenoit assis pendant qu'Harris restoit debout , afin de bien humilier l'orgueil britannique.

Le ministre de France , Vérac , instruit que Potemkin avoit reçu de l'argent du mi-

qu'on vouloit engager l'impératrice à \_\_\_\_\_  
 proposer la neutralité armée, il fit un 1780.  
 long mémoire pour combattre ce projet, et il le remit à Potemkin, qui lui promit de le recommander à la souveraine. Soit que le ministre anglais crût pouvoir se vanter de ce qu'il venoit de faire, soit que Potemkin en parlât, les partisans de la neutralité en furent bientôt informés. Aussitôt le ministre de France, Vérac, d'accord avec Panin, eut recours à une certaine demoiselle Guibald, fille très-hardie et très-adroite, qui demeurait auprès des nièces de Potemkin, et vivoit très-familièrement avec le

nistre anglais, et croyant que la somme ne s'élevait qu'à cinquante mille roubles, le dit au comte Panin. Mais celui-ci qui connoissoit mieux que Vérac l'avidité de Potemkin, répondit : — « Croyez, monsieur, qu'on ne » gagne point le prince Potemkin avec cinquante mille roubles ». — Vérac comprit le sens de ces paroles, et de nouvelles informations lui firent connoître la somme qu'il avoit fallu pour gagner le prince.



1780. prince. Cette fille tira furtivement le mémoire de la poche de Potemkin. On se hâta d'en prendre note, et l'on fit un autre mémoire, dans lequel, sans paroître avoir eu connoissance du premier, on le réfutoit victorieusement. L'écrit de sir James Harris fut remis à sa place aussi heureusement qu'il en avoit été tiré, et l'on présenta l'autre à l'impératrice.

Lorsque Potemkin mit ensuite sous les yeux de cette princesse le mémoire du ministre anglais, elle vit que ce mémoire ne contenoit rien à quoi on n'eût répondu d'avance, ce qui ne fit qu'ajouter au désir qu'elle avoit de liguer les puissances du Nord contre l'Angleterre.

Le chevalier Harris ne tarda pas à être informé de la manière dont on s'y étoit pris pour faire servir son mémoire contre lui-même, et il en fut si affecté, qu'il tomba malade.

Il en eut une jaunisse qui dura très-long-temps.

Potemkin jouissoit de la plus haute faveur. Chaque jour, quelque nouveau don de la souveraine accroissoit ses immenses richesses, et quelque titre d'honneur étoit ajouté à la longue liste de ses dignités. La cour, l'armée, la flotte, tout lui étoit soumis. Il plaçoit les ministres, les généraux, les favoris, ou les déplaçoit à son gré; et le caprice dirigeoit seul sa bienveillance et son animadversion.

Avec tous les dehors d'une franchise grossière, et souvent brutale, Potemkin étoit très-rusé. Il dominoit l'impératrice en lui dictant ses volontés avec hauteur, mais en paroissant en même temps ne respirer que pour la servir. Il traitoit avec insolence les plus anciens généraux et les grands de l'état, qu'il croyoit pouvoir impunément offenser, et il ménageoit tous ceux auxquels il connoissoit de l'esprit ou de l'audace.

Le maréchal Romanzoff étoit presque le seul des généraux qui n'eût

1780.

point voulu s'abaisser devant Potemkin<sup>r</sup>. Aussi ce dernier redoutoit son inflexibilité autant qu'il envioit la gloire du vainqueur des Turcs. La haine qu'il avoit contre le maréchal Romanzoff s'étendoit même jusques sur la comtesse de Bruce, sa sœur, l'une des plus intimes confidentes de Catherine. L'ingrat oublioit que la comtesse de Bruce avoit favorisé ses premières liaisons avec cette princesse. En vivant familièrement avec la comtesse de Bruce, en lui témoignant beaucoup d'amitié, il épioit ses discours, ses démarches, et se promettoit bien de la perdre, s'il pouvoit en trouver l'occasion. Tout à coup le hasard la lui fournit.

Korzakoff étoit alors aimé de l'impératrice. Les bienfaits, les honneurs dont elle le combloit auroient dû lui inspirer sinon de l'amour, du moins

Le maréchal Ivan Solikoff et le prince George Dolgorouky n'ont pas voulu ramper devant le favori.

de la reconnoissance ; mais il n'avoit  
que de l'étourderie et de la vanité <sup>1780.</sup>

La comtesse de Bruce , qui le voyoit  
tous les jours chez l'impératrice , prit  
du goût pour lui. Elle ne put cepen-  
dant pas se livrer d'abord à son incli-  
nation. La contrainte dans laquelle  
vivoient les amans de Catherine , ne  
leur permettoit guère des infidélités.  
Potemkin aida la comtesse de Bruce à  
vaincre tous les obstacles. Il se char-  
gea d'être son confident ; il lui fournit  
le moyen d'avoir des entrevues se-  
crètes avec Korzakoff , et quoiqu'il  
aimât assez ce favori , il résolut de le  
sacrifier , dans l'espoir d'entraîner dans  
sa chute la sœur de Romanzoff.

Le projet de Potemkin réussit. L'im-  
pératrice ne tarda pas à découvrir

Ce fut , de tous les amans de Catherine ,  
celui qui mettoit le plus de faste dans sa  
parure , et à qui cette princesse donna le plus  
de diamans. Il est aujourd'hui voisin de son  
prédécesseur Zoritz. Il va souvent jouer chez  
lui , et aime mieux perdre ses paysans que ses  
pierreries.

— 1780. qu'elle étoit trompée par son favori et par son amie. Aussitôt elle fit ordonner à l'un de voyager au-dehors de l'empire , et à l'autre de se rendre à Moskow. Elle se promit dès-lors de n'avoir plus d'amie ; mais elle ne pouvoit pas aussi facilement se passer de favori. Le même jour Lanskoï, chevalier-garde<sup>1</sup>, de la plus belle et de la plus intéressante figure , étoit en faction à la porte de l'impératrice, lorsque le général Tolstoï fut frappé de sa bonne mine et le fit remarquer à la souveraine. Dès ce moment le choix de Catherine fut décidé, et l'on verra dans le cours de cet Ouvrage, que de tous ses amans, Lanskoï fut celui qu'elle aima le plus , et qui mérita le mieux d'être aimé.

<sup>1</sup> Les Chevaliers - Gardes sont une compagnie de soixante hommes , portant un uniforme bleu avec des revers rouges , et brodé en argent sur toutes les tailles. Ils sont employés à la garde intérieure du palais impérial.

Lanskoï étoit issu d'une très-ancienne famille polonoise, dont le véritable nom étoit Lonsky.

Quoique Potemkin n'eût point eu de part à l'élévation de Lanskoi, il n'en exigea pas moins un tribut qu'il s'étoit accoutumé à regarder comme légitime, et le nouveau favori se crut trop heureux d'acheter secrètement sa bienveillance par un présent de deux cents mille roubles. 1780.

L'avidité de Potemkin étoit si excessive, que pour extorquer de l'argent, il ne rougissoit pas de descendre jusqu'aux plus grandes bassesses. Croirait-on que cet homme, si énormément riche, se servit d'un blanc-seing de l'impératrice pour fabriquer un ordre qui enjoignoit au prince Wæsemsky, grand trésorier de l'empire, de lui compter cent mille roubles ? Wæsemsky donna la somme, et montra ensuite l'ordre à l'impératrice, qui, non moins humiliée que surprise de la vile audace de Potemkin, n'osa pas même lui en parler.

Mais des intrigues et des ruses de courtisan n'étoient pas les seules oc-

1780.

cupations de Potemkin. Cet ambitieux favori se flattoit de faire couronner l'impératrice dans Constantinople, et le désiroit encore plus qu'elle, parce qu'il vouloit ensuite y régner sous le nom de cette princesse et se rendre sans doute indépendant. Il résolut de commencer par s'emparer de la Krimée ; mais pour y parvenir, il falloit être d'accord avec l'empereur d'Allemagne. Il communiqua à Catherine le dessein qu'il avoit de se liguier avec ce prince. Elle n'hésita pas à l'approuver. Lorsqu'il le proposa ensuite dans le conseil, Panin, qui tenoit beaucoup à l'alliance de la Prusse, dit qu'on s'exposeroit à trop de danger en se détachant de cette puissance ; malgré cela le plan de Potemkin fut suivi. Panin en fut si affligé qu'il tomba malade et s'éloigna des affaires.

Ce fut alors que Bezborodko<sup>1</sup> fut

<sup>1</sup> En russe, le nom de Bezborodko signifie imberbe.

admis dans le conseil. Bezborodko —  
 avoit d'abord été secrétaire du maré- 1780.  
 chal Romanzoff, avec Zawadofsky.  
 De même encore que Zawadofsky ,  
 il étoit devenu secrétaire du cabinet  
 de l'impératrice : mais il n'avoit pas  
 été comme lui élevé au poste de fa-  
 vori. Il fut nommé ministre de l'inté-  
 rieur. Ostermann, qui, depuis son re-  
 tour de Suède, occupoit la place de  
 vice-chancelier <sup>1</sup>, faisoit tout le tra-  
 vail dont Panin avoit été long-temps  
 chargé.

Catherine désira d'avoir une entre-  
 vue avec Joseph II : les projets qu'elle  
 venoit d'adopter exigeoient qu'elle  
 conférât avec ce prince. Elle le pria  
 donc de venir la joindre en Pologne ,  
 et aussitôt elle partit pour se rendre  
 à Mohiloff.

Peut-être n'est-il pas inutile d'obser-  
 ver que durant ses fréquens voyages ,  
 l'impératrice ne confioit au Grand-Duc

<sup>1</sup> Il n'y avoit point de chancelier depuis la  
 mort du vieux Woronzoff, arrivée en 1767.



<sup>1780.</sup> ni le commandement de la capitale ,  
ni l'administration d'aucune affaire. Généralissime né des armées russes , il ne mena jamais un regiment au combat ; et grand amiral de la Baltique , il ne lui fut pas permis une seule fois de visiter la flotte à Cronstadt. Sont-ce donc là des preuves de cet amour maternel , dont Catherine se vanta si souvent ?

Panin , à qui l'impératrice accorderoit ordinairement le dangereux honneur de la représenter , s'étoit , depuis quelque temps , retiré à la campagne. Plus accablé par l'ennui et le mécontentement que par les maladies , et vieilli plutôt que vieux , il végétoit au bord de sa tombe. Le feld - maréchal Alexandre Mikaelowitz Gallitzin fut chargé cette fois-ci de commander à Pétersbourg.

Cependant , l'impératrice étoit déjà à Mohiloff<sup>1</sup> , où l'avoit devancée Joseph II. Une partie des grands de la

<sup>1</sup> Elle y arriva le 30 mai.

Pologne s'y rendit. La pompe qui environnoit Catherine, et le luxe des nobles polonais<sup>1</sup> faisoient un contraste bizarre avec la simplicité du costume et des mœurs de l'empereur d'Allemagne. Ce prince avoit pris le nom de comte de Falkenstein. Il pria l'impératrice de le dispenser de toute vaine étiquette et de tout gênant cérémonial; Catherine y consentit avec joie.

Ils eurent plusieurs entretiens secrets, dans lesquels ils se promirent d'attaquer ensemble les Ottomans, de se partager une partie de leurs dépouilles, et de rétablir les anciennes républiques grecques. Pour déterminer l'empereur à entrer dans ses vues Catherine consentit à favoriser l'échange de la Bavière contre les Pays-

<sup>1</sup> On y joua un jeu effréné. Quelques-uns de ceux que les escrocs n'avoient pas pu ruiner au jeu, furent dépouillés par des brigands sur les grands chemins. On vola, dit-on, plus de 400,000 florins au comte Tchesné Potocky, qui, depuis, en vendant son pays à la Russie, s'est rendu si honteusement célèbre.

— 1780. Bas autrichiens, à l'exception des comtés de Namur et de Luxembourg, et elle s'engagea à le soutenir contre les oppositions du roi de Prusse et des autres princes de l'empire. Un traité, signé quelque temps après à Tzarsko-Zélo, confirma ces différentes promesses. Catherine invita l'empereur à visiter la Russie; et ce prince, toujours avide de voyages et d'instruction, prit la route de Moskow, tandis que l'impératrice s'en retournoit directement à Pétersbourg.

Quoique Catherine n'ignorât pas l'éloignement que l'empereur avoit pour le luxe, elle lui donna des fêtes d'une extrême magnificence <sup>1</sup>. Mais les fêtes

<sup>1</sup> Avant de partir de Mohiloff, Catherine avoit offert à Joseph II un logement à Tzarsko-Zélo; il avoit aussitôt répondu que, quelque désir qu'il eût de voir l'impératrice dans cette maison, il s'en abstiendrait si elle ne lui permettoit pas de loger à l'auberge. Catherine y consentit. Mais en arrivant à Tzarsko-Zélo, elle donna ordre à son jardinier anglais de convertir sa maison en cabaret, et lui fit fournir

touchoient peu Joseph II : ce qui —  
 l'occupoit le plus étoit le soin de vi- 1780.  
 siter les établissemens utiles et les mo-  
 numens des arts. Il avoit vu à Mos-  
 kow, le Kremlin, le Khitaigorod<sup>1</sup>,  
 les hospices, la bibliothèque et les  
 archives de l'Histoire du Nord, si  
 bien mises en ordre par le savant Mul-  
 ler. Il s'étoit arrêté à Toula, pour  
 examiner la manufacture d'acier, à  
 laquelle Catherine n'a rien épargné,  
 et qui, peut-être, ne le cède point,  
 pour la beauté de ses ouvrages, aux  
 fabriques d'Angleterre.

tout ce qu'il falloit pour bien recevoir l'em-  
 pereur. Le jardinier mit une enseigne sur  
 laquelle étoit peint un charriot, ayant pour  
 écriteau : — « Aux armes de Falkenstein ;  
 ce fut là que Joseph II descendit ; et comme  
 il vantoit souvent la propreté et l'élégance de  
 son cabaret, on eut souvent occasion de rire  
 de sa méprise.

<sup>1</sup> Le Khitaigorod, ou la ville chinoise, est un  
 quartier de Moskow, où se fait un grand  
 commerce de pelleteries et de toute sorte de  
 marchandises. Il ressemble à une foire con-  
 tinuelle.

1780.

Il visita de même tout ce que Pétersbourg et le port de Cronstadt offrent de plus curieux. Il examina en détail les arsenaux, les chantiers, les manufactures, et par-tout il reçut quelque marque flattieuse de l'attention de l'impératrice. Lorsqu'il entra à l'académie des sciences, on lui présenta un volume de Cartes géographiques, parmi lesquelles se trouvoit déjà gravée celle de son voyage de Vienne à Pétersbourg. A l'académie des arts, il vit un recueil d'estampes, où étoit son portrait, avec une inscription analogue à son goût pour les voyages et à son caractère<sup>1</sup>.

Enfin, Joseph II quitta la Russie, également étonné de ce mélange de raffinement et de barbarie que la nation russe avoit offert à ses regards, et de la grandeur et des foiblesses de l'impératrice. Il ne pouvoit concevoir

<sup>1</sup> C'étoient ces vers d'Horace ;

« Multorum , providus urbes ,

» Et mores hominum inspexit. »

qu'une

qu'une femme , dont le génie sem-  
bloit fait pour asservir le monde en- 1780.  
tier , fût , au milieu de sa cour , l'es-  
clave de deux favoris.

- Peu de temps après le départ de Jo-  
seph II , le prince héréditaire de  
Prusse arriva à Pétersbourg. Son sé-  
jour n'eut rien de remarquable. On  
lui donna à la vérité beaucoup de  
fêtes : mais les fêtes n'étoient point  
une chose extraordinaire à la cour de  
Russie.

Voyant que tant de princes sor-  
toient de leurs états pour aller visiter  
les pays étrangers, l'impératrice ré-  
solut de faire voyager le Grand-Duc.  
Accoutumée au respect et à la modé-  
ration de ce prince, elle ne craignoit  
plus son absence, et elle espéra qu'en  
contemplant l'héritier de son trône,  
l'Europe s'occupoit encore d'elle. Le  
Grand-Duc et la Grande-Duchesse  
traversèrent la Pologne et l'Autriche.

Celui qui a régné depuis sous le nom de I  
Frédéric-Gaillaume II.

1780. et se rendirent en Italie, d'où ils re-  
 tournèrent à Pétersbourg par la France  
 et par la Hollande. Pendant quatorze

1781. mois que dura leur voyage, l'impéra-  
 trice n'ignora rien de ce qui leur ar-  
 riva. Presque chaque jour on lui ex-  
 pédioit un courrier, pour lui appren-  
 dre où ils étoient et ce qu'ils faisoient.

Ils avoient sans doute également  
 envie de savoir ce qui se passoit à Pé-  
 tersbourg; mais l'impératrice ne vou-  
 loit pas qu'ils en fussent informés. Le  
 brigadier aide-de-camp Bibikoff, qui  
 osa braver les volontés de la sou-  
 veraine, ne tarda pas à être décou-  
 vert. Ses lettres, adressées au prince  
 Alexandre Kourakin, qui accompa-  
 gnoit le Grand-Duc, furent intercep-  
 tées à Riga. Elles contenoient des  
 détails d'une exactitude un peu forte.  
 Les divers personnages de la cour y  
 étoient désignés sous des noms mali-

Le prince Kourakin est leveté de Pami.  
 La famille de Kourakin descend de celle des  
 Jagellons qui occupoient le trône de Pologne.

gnement caractéristiques<sup>1</sup>, et leurs  
torts relevés avec adresse. Bibikoff fut  
sur le champ condamné à aller se  
repentir de sa témérité à Astrakan,  
où il mourut quelque temps après<sup>2</sup>. 1781.

<sup>1</sup> Potemkin n'y étoit nommé que le *borgne*.

<sup>2</sup> La sœur de Bibikoff avoit pour coiffeur  
un suisse nommé Ribeaupierre, qui lui plut et  
lui fit un enfant. Bientôt après sa famille le  
lui fit épouser. Ribeaupierre étoit un homme  
de courage. Il entra au service, devint général-  
major et fut tué au siège d'Ismaïl.



## LIVRE DIXIÈME.

## ARGUMENT.

*Catherine II offre sa médiation pour la paix entre l'Angleterre et la Hollande. — Bobrinsky. — Protection accordée aux Jésuites. — Invasion de la Krimée. — Mort de Panin et de Grégoire Orloff. — Relation de la Russie avec la Perse, la Chine et le Japon. — Catherine veut défendre les droits de Joseph II sur l'Escaut. — Mort de Lanskoï. — Yermoloff favori. — Ligue des Electeurs. — Traité de commerce avec la France. — Dine de tolérance. — Momonoff succède à Yermoloff. — Catherine achète les Bibliothèques de Voltaire et de Dalember.*

1781. — LA neutralité armée couvroit déjà l'Océan de ses pavillons. Les escadres russes se promenoient jusques dans la Méditerranée. Le commerce étoit efficacement protégé dans toutes les

mèrs. Les Hollandais , qui avoient hé-  
 sité à entrer dans la confédération na-  
 vale , ne tardèrent pas à s'en repentir.  
 La cour de Londres leur déclara la  
 guerre. L'impératrice ne les aban-  
 donna pourtant pas. Elle savoit de  
 quelle ressource ils lui avoient été  
 pour ses emprunts , et quels secours  
 elle pourroit encore tirer d'eux : elle  
 leur proposa , ainsi qu'à l'Angleterre ,  
 sa médiation.

Les Hollandais l'acceptèrent avec  
 joie ; l'Angleterre n'osa pas la refuser.  
 Mais la politique ambitieuse du cabi-  
 net de Saint-James , dès long-temps  
 jalouse du commerce des Hollandais ,  
 trouva moyen , sans blesser l'impéra-  
 trice , de rendre presque inutiles ses  
 soins pacificateurs : la paix de la  
 Hollande fut la dernière conclue.

Les Russes s'étoient enfin accoutu-  
 més au joug de Catherine : mais plu-  
 sieurs d'entr'eux le détestoient ; et ,  
 sans tramer de vaines conspirations ,  
 ils s'efforçoient follement de nuire à

1781. l'impératrice en nuisant à l'empire. C'est du moins à cette funeste intention qu'on attribue les incendies qui dévastèrent la ville de Moskow et celle de Pétersbourg. Moskow vit brûler son fameux Khitaigorod, et perdit trois millions de roubles<sup>1</sup>. Pétersbourg fut pendant trois jours de suite témoin de l'incendie de ses beaux magasins de Wassili-Ostroff, de deux cents maisons et de plusieurs navires. L'un et l'autre de ces désastres coûtèrent la vie à un grand nombre de personnes.

Un autre malheur, qui paroît être l'effet, non de la méchanceté, mais de l'ignorance, c'est la perte de deux vaisseaux de ligne russes<sup>2</sup>, dont l'un

<sup>1</sup> Quelques temps auparavant, l'Opéra de Moskow fut brûlé, et comme il y avoit beaucoup de monde, parce que c'étoit pendant la *Maslinitzza* ou carnaval russe, la sortie en fut très-difficile et plusieurs personnes furent étouffées ou brûlées.

<sup>2</sup> Le premier s'appeloit *la S'awa-Rocia*, c'est-à-dire la Gloire de la Russie. Il étoit commandé par Baschkakoff, aujourd'hui vice-

se brisa sur les écueils , à fleur d'eau ,  
 qui bordent les îles d'Hières , et l'autre sur les rochers de la Krimée.  
 Quelques soins qu'aient pris Pierre I<sup>er</sup>.  
 et ses successeurs pour former de bons  
 marins , la Russie n'a encore que très-  
 peu d'officiers en état de commander  
 un vaisseau. Sans les Hollandais , les  
 Danois , et sur-tout les Anglais , ses  
 escadres ne pourroient guère navi-  
 guer hors de la Baltique.

Depuis assez long-temps , Gré-  
 goire et Alexis Orloff s'étoient éloi-  
 gnés de la cour. Tout-à-coup , ils y  
 reparurent et s'y trouvèrent presque-  
 étrangers. Tous deux s'étoient mariés ,  
 amiral et commissaire-général de la marine sur  
 la Baltique. — Le second étoit nommé *la*  
*Slawa - Ekatherina* , c'est-à-dire , la Gloire  
 de Catherine : le capitaine Domogiroff le com-  
 mandoit.

Grégoire Orloff avoit épousé la jeune Zi-  
 nowieff , sa cousine , demoiselle d'honneur de  
 l'impératrice. Il n'a point eu d'enfans de son  
 mariage. Alexis n'a eu qu'une fille. Volodimer  
 a eu aussi une fille qui a épousé le fils du  
 général Panin.

1782. et venoient de voyager en France et en Italie, Grégoire, ne pouvant supporter la vue d'un rival tout puissant, ne tarda pas à s'absenter de nouveau.

Bobrinsky revint alors à Pétersbourg. Ce fils chéri, que l'impératrice avoit eu de Grégoire Orloff, sembloit destiné à parvenir aux premières dignités de l'empire. Mais les vices qu'il contracta pendant son séjour à l'académie des Cadets et dans ses voyages, rendirent inutiles et la tendresse de sa mère et les soins qu'elle avoit pris de son éducation.

Lorsque Bobrinsky eut achevé ses études à Leipzig et à Lausanne, Catherine désira de ne le confier qu'à un homme que son esprit, ses lumières et sa sagesse rendissent digne d'un tel dépôt. Pour trouver cet homme, elle

Catherine avoit eu également de Grégoire Orloff, une fille morte en bas âge, ou vivant sans être connue. On assure qu'elle a eu aussi de ses autres favoris quelques enfans, dont aucun n'a vécu, ou du moins, n'a été connu.

s'adressa à Betzkoï<sup>r</sup>, directeur du <sup>1782.</sup> corps impérial des cadets, et le plus assidu des flatteurs. Betzkoï, qui ne songeoit qu'à l'avancement de sa famille, et qui s'imaginoit que le fils naturel de Catherine procureroit nécessairement une grande fortune à celui qui lui serviroit de gouverneur, assura l'impératrice que le lieutenant-colonel Ribas, son gendre, étoit seul propre à remplir cette place. L'impératrice le crut. Bobrinsky, alors doux, modeste, docile, fut mis sous la tutelle

C'étoit un bâtard du prince Troubetzkoï. Comme en Russie l'usage est que les bâtards prennent le nom de leur père en supprimant la première syllabe, celui-ci s'est appelé Betzkoï. Il avoit une fille bâtarde, nommée Anastasie, qui vint à Paris et fut femme-de-chambre de la fameuse comédienne Clairon. Ensuite elle alla à Vienne, où Duval, bibliothécaire de l'empereur, devint amoureux d'elle. De retour à Pétersbourg, elle entra au service de l'impératrice, en qualité de femme-de-chambre. Elle fut, dit-on, quelque temps maîtresse de son père; puis, elle épousa l'intrigant Ribas.

— 1782. de Ribas , et y acquit bientôt la perversité de mœurs et l'insolence que ne pouvoient manquer de lui communiquer les leçons et les exemples de son vicieux gouverneur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Ribas*, qui est devenu vice-amiral de la flotte à rames en station à Nicolaëff, sur la mer Noire, est né à Naples, d'une famille espagnole. Son père, qui se nommoit *Boujons*, étoit maréchal - ferrant à Barcelonne. Quand l'armée espagnole passa en Italie pour y établir Don Carlos, *Boujons* rendit quelques services obscurs au général de *Los Rios*, qui l'engagea à s'attacher à lui. Arrivé à Naples, il se fit appeler *Ribas*, parce qu'il étoit né dans une ville de ce nom, située dans la Nouvelle Castille. *Los Rios*, qui devint ministre de la guerre, l'employa dans ses bureaux. — *Ribas* le fils fut fait sous-lieutenant dans le régiment de Sania. Il fabriqua de faux passe-ports et de fausses patentes, ce qui l'obligea à quitter Naples. Il se rendit à Livourne, où étoit l'escadre aux ordres d'*Alexis Orloff*. Celui ci, qui eut occasion de le connaître pour un homme très - intrigant et très-peu scrupuleux, lui donna un brevet de lieutenant d'infanterie, et s'en servit pour commencer à tromper la malheureuse fille

Au bout de quelque temps, Catherine voulut que Bobrinsky voyageât en France et en Angleterre ; et elle le fit accompagner par Bouschouyeff, qui ne pouvant le corriger, ni ne voulant tolérer ses écarts, le laissa à Paris, attaché à une fille publique, et d'Elisabeth. Ensuite il l'envoya annoncer à Pétersbourg que la victime étoit entre ses mains.

Ribas, arrivé à Pétersbourg, plut à Anastasie, bâtarde de M. Betzkoï, et l'épousa. Il fut en même temps fait lieutenant-colonel et adjoint de son beau-père. Lorsque l'impératrice lui eut confié Bobrinsky, elle l'éleva aux grades de brigadier et de colonel des carabiniers. — Pendant le siège d'Oczakoff, Potemkin, chez qui il introduisoit ordinairement la belle de Witt, le nomma chef d'escadre. Peu après, Ribas commanda la flotte à rames sur le Danube, et fut fait vice-amiral. On doit juger ce que c'est qu'un tel marin.

Je me suis un peu étendu dans cette note, pour montrer par quels moyens on pouvoit s'avancer à la cour de Catherine II.



1782. s'en retourna seul à Pétersbourg. Bobrinsky y fut soudain rappelé.

Affligée des défauts de ce fils, l'impératrice les souffrit long-temps en mère indulgente. Mais, quoiqu'elle ne le fit venir que secrètement à la cour, elle sentit que, tant qu'il séjourneroit dans la résidence impériale, il l'exposeroit à rougir, et elle se détermina à l'envoyer en exil à Reval<sup>1</sup>.

Pendant son voyage à Mohiloff, l'impératrice avoit observé que le peuple de la Russie Blanche, qui, en grande partie, professoit le catholicisme, étoit très-attaché, non-seule-

<sup>1</sup> Bobrinsky étoit encore à Reval à la mort de l'impératrice. Peu de temps après son avènement au trône, Paul I<sup>er</sup> l'a fait revenir à Pétersbourg, l'a appelé publiquement son frère, et lui a rendu ses biens, ainsi que le palais de Grégoire Orloff, situé sur le canal de la Moïka, palais où étoit alors gardé le brave général Kosciuszko et quelques autres prisonniers polonais.

Bobrinsky a épousé depuis une livonienne, et est, dit-on, devenu aussi avare qu'il avoit été prodigue.

ment à cette religion, mais aux jésuites.

1782.

Songeant ensuite qu'il y avoit peu de danger à laisser vivre ces moines dans un coin de ses vastes états, tandis qu'il lui étoit, au contraire, avantageux de flatter l'opinion des habitans de ses nouvelles provinces, elle nomma archevêque catholique de Mohiloff, le lithuanien Sestrenkewitsch, ancien officier de hussards au service de Prusse, et elle lui donna pour coadjuteur un jésuite appelé Benilawski.

Elle permit en même temps l'établissement d'un séminaire de jésuites, dont la direction fut confiée au père Gabriel Denkiewitz, nommé vicaire-général de son ordre.

Benilawski fut bientôt envoyé à Rome, en qualité de ministre de la cour de Russie. En demandant à Pie VI le rétablissement de la société des jésuites, il lui remit, de la part de l'impératrice, une lettre que, par égard pour les chrétiens grecs, elle désa-

1783.

— 1783. voua dans la gazette de Pétersbourg<sup>1</sup>,  
mais qui n'en étoit pas moins écrite  
de sa main. En voici quelques frag-  
mens.

« Je sais que votre sainteté est  
» très - embarrassée ; mais la crainte  
» convient mal à votre caractère. Vo-  
» tre dignité ne peut point s'accorder  
» avec la politique , toutes les fois que  
» la politique blesse la religion. Les  
» motifs d'après lesquels j'accorde ma  
» protection aux jésuites , sont fondés  
» sur la raison et sur la justice , ainsi  
» que sur l'espoir qu'ils seront utiles à  
» mes états. — Cette troupe d'hommes  
» paisibles et innocens vivra dans mon  
» empire , parce que , de toutes les  
» sociétés catholiques , c'est la plus  
» propre à instruire mes sujets , et à  
» leur inspirer des sentimens d'uma-  
» nité et les vrais principes de la reli-  
» gion chrétienne.

» Je suis résolue de soutenir ces

» Voyez la Gazette de Pétersbourg du 20  
avril.

» prêtres contre quelque puissance 1783.  
 » que ce soit , et , en cela , je ne fais  
 » que remplir mon devoir , puisque je  
 » suis leur souveraine , et que je les  
 » regarde comme des sujets fidèles ,  
 » utiles et innocens. — Je désire d'au-  
 » tant plus de voir quatre d'entr'eux  
 » investis du pouvoir de confirmer à  
 » Moskow et à Pétersbourg , que les  
 » deux églises catholiques de ces villes  
 » sont confiées à leurs soins. Qui sait  
 » si la Providence ne veut pas faire  
 » de ces hommes pieux les instrumens  
 » de l'union dès long-temps désirée  
 » entre l'église grecque et la romaine ?  
 » Que votre sainteté bannisse toute  
 » crainte , car je soutiendrai de tout  
 » mon pouvoir les droits que vous  
 » avez reçus de Jésus-Christ. »

Les ambassadeurs de France et d'Es-  
 pagne , étonnés de voir à Rome un  
 ministre accrédité par la cour de  
 Russie , firent beaucoup de démar-  
 ches pour découvrir quel pouvoit être  
 l'objet de ses négociations. Pie VI le

1783. rité, l'ignorance et les obstacles qu'avoit eus à vaincre le législateur de la Russie.

Une idée si neuve et si sublime ne pouvoit manquoit d'être approuvée; et aussitôt on s'occupa de trouver un roc dont la masse et la forme répondissent à la grandeur du projet.

Le hasard, qui dédaigne toujours la médiocrité et favorise le génie, servit heureusement Falconnet. Au milieu d'un marais de la Karélie<sup>1</sup>, et non loin d'une baie formée par le golfe de Finlande, on trouva un rocher absolument isolé, qui étoit élevé au-dessus du sol de vingt-un pieds, et en avoit quarante-deux de long sur trente-quatre de large.

On s'empressa de creuser tout autour, et on eut la satisfaction de découvrir qu'il n'étoit adhérent à aucun autre roc. On observa même qu'il n'y avoit point d'autre pierre dans le marais, où la nature l'avoit placé comme par miracle.

<sup>1</sup> Près du village de Lachta.

Il sembloit presque impossible de 1783.  
 mouvoir une masse si énorme , et  
 les premiers mécaniciens de Péters-  
 bourg n'indiquoient que des moyens  
 insuffisans , lorsqu'un simple forgeron  
 proposa de le placer sur de très-épais  
 châssis à coulisse, remplis de boulets  
 de canon, et de le faire haler sur ces  
 boulets avec des cabestans. Ce moyen  
 réussit parfaitement ; et quoiqu'il y  
 eût onze werstes du marais où il avoit  
 été trouvé jusqu'à Pétersbourg, quoi-  
 qu'il fallût lui faire traverser des hau-  
 teurs, des chemins bourbeux, des  
 rivières, et l'embarquer sur la Newa,  
 il arriva heureusement au lieu de sa  
 destination.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un  
 aventurier grec, nommé Lascaris,

\* On estime que ce rocher pesoit trois mil-  
 lions deux cents mille livres poids de marc. Le  
 plus grand obélisque connu, celui que l'empereur  
 Constance fit transporter d'Alexandrie à  
 Rome, ne pèse que 907,789 livres, ce qui ne  
 fait pas le tiers du poids du piédestal de la statue  
 de Pierre Ier.

1783. s'attribua l'invention du forgeron russe, ainsi que les sept mille roubles de récompense qu'on y avoit attachés. La cour, instruite de la supercherie de Lascaris, le laissa tranquillement jouir du fruit de son impudence; et le flatteur Betzkoï, qui le protégeoit, sut le garantir du ressentiment de l'impératrice.

L'un des côtés du rocher avoit été frappé de la foudre, et lorsqu'on voulut y porter le ciseau pour en ôter les parties endommagées, on vit qu'au lieu d'être composée d'une matière homogène, la masse entière n'étoit qu'une collection de plusieurs sortes de pierres précieuses, comme du cristal de roche, de l'agate, du granit, des topazes, des cornalines, des amethystes; et bientôt les femmes les plus élégantes de Pétersbourg furent parées de bracelets, de boucles d'oreille et de colliers, qui provenoient de cet étonnant rocher.

Pierre I<sup>er</sup> est vêtu à la romaine et

couronné de lauriers <sup>1</sup>. Le cheval qu'il monte, paroît s'élancer et a les deux pieds de devant en l'air. Avec ceux de derrière, il foule un serpent de bronze, symbole de l'envie; et ce serpent, mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre <sup>2</sup>.

Peu de temps après, Catherine institua l'ordre de Saint-Wolodimir <sup>3</sup> pour récompenser ceux de ses sujets qui servoient bien l'état dans quelque emploi civil. Elle avoit déjà créé

<sup>1</sup> Le modèle de la tête, qui est admirablement belle, est l'ouvrage de mademoiselle Collot, qui épousa depuis le fils de Falconet.

<sup>2</sup> On lit d'un côté du piédestal, cette inscription latine: « Petre primò, Catharina secunda, 1782 »; — Et de l'autre côté la même inscription en russe: — « Petru pervomu, Ekaterina vtoraja, 1782. »

<sup>3</sup> Saint-Wolodimir étoit un duc de Kiowie, qui embrassa le christianisme au VIII<sup>e</sup> siècle. Le cordon de Saint-Wolodimir est noir et cramoisi.

<sup>4</sup> En 1769. — Le cordon de Saint-George est noir et orange.



**1783.** l'ordre militaire de Saint-George, dont le grand cordon ne se donne qu'aux généraux qui ont gagné une bataille. Il faut l'avouer, l'espoir d'obtenir cette récompense a valu peut-être bien des victoires à la Russie. Eh ! qui savoit mieux que Catherine ce que peuvent sur les hommes les décorations de la vanité ?

La Russie voyoit s'accroître avec rapidité les avantages que lui avoient procurés ses dernières conquêtes. Son commerce sur la mer Noire faisoit sans cesse de nouveaux progrès. Les navires russes passaient dans le canal des Dardanelles, et alloient trafiquer à Alep, à Smyrne ou dans les ports de l'Italie. Les vins délicieux de la Grèce étoient portés dans la Russie Blanche, et refluoient dans toute la Pologne.

Catherine avoit fait récemment jeter les fondemens de la ville de Kherson, sur les bords du Dnieper, à environ dix lieues d'Oczakoff, et Potemkin en

pressoit les travaux avec une incroyable activité. On le voyoit fréquemment par-<sup>1783.</sup>tir de Pétersbourg, voler jusqu'aux rives du Dnieper<sup>1</sup> et reparoître sur celles de la Newa<sup>2</sup>, en moins de tems, qu'il n'en auroit fallu à un homme ordinaire pour faire le voyage de Moskow. Kherson comptoit déjà quarante mille habitans, et il sortoit de ses chantiers non-seulement des navires propres au commerce, mais des vaisseaux de guerre, destinés à faire trembler l'empire ottoman.

<sup>1</sup> Kherson, fondé en 1778, est situé sur les bords du Dnieper, un peu au-dessus de l'embouchure du Bogh, et voisin du Liman, lac marécageux, dont l'entrée est défendue par la forteresse de Killbourn, et qui a jusqu'à un mille de large. Le Liman est assez profond pour recevoir de grands vaisseaux, mais ils s'y gâtent promptement, parce que l'eau en est douce. — L'ancienne ville de Kherson étoit située à quelques milles au sud-ouest de l'endroit où les Russes ont bâti Sévastopol.

<sup>2</sup> Il y a 2000 werstes de Pétersbourg à Kherson.

1783. Cet avantage ranimoit l'ambition de l'impératrice et de Potemkin. Ils désiroient avec une ardeur égale la conquête d'un pays sans lequel ils ne se flattoient pas de réaliser leurs projets contre l'empire ottoman, et dont la possession suffisoit peut-être pour les dédommager de l'inexécution de ces projets. Catherine commença par détacher la Krimée de la Turquie; et aussitôt elle résolut de l'envahir. La fertilité de ce pays est encore contestée : mais la ressource dont il est pour les armées et les avantages qu'il offre au commerce<sup>1</sup>, ne peuvent être douteux. L'importance dont la Krimée étoit aux yeux de Catherine, exige que j'en place ici une courte description.

La Krimée est une presqu'île, à laquelle on peut appliquer ce que Strabon

<sup>1</sup> On sait quel parti en ont tiré les anciens Grecs et ensuite les Génois, qui s'en emparèrent vers la fin du douzième siècle; et en furent chassés en 1475 par les Turcs.

disoit

disoit de l'Espagne, quand il la comparoit à une peau de bœuf étendue. 1783.

La Krimée a environ soixante-quinze lieues de circuit, et est située au midi de Pétersbourg, entre le 51<sup>e</sup>. et le 54<sup>e</sup>. degré de longitude, et par le 46<sup>e</sup>. degré de latitude<sup>1</sup>. La mer Noire baigne ses côtes au midi et à l'occident ; la mer d'Azoph et la mer de Zabache l'entourent à l'orient et au septentrion. L'isthme qui la joint au continent n'a qu'un peu plus d'une lieue et demie de large. Depuis cet isthme, sur lequel est bâtie la forteresse de Pérékop<sup>2</sup>, jusqu'à la colline de Karasou-Basar, le pays n'est qu'une vaste plaine et s'élève insensiblement jusqu'au sommet de la colline, qui forme la côte méridionale.

La plaine qui s'étend de Pérékop à la rivière Salguir, a environ vingt-

<sup>1</sup> Le promontoire le plus méridional de la Krimée entre Sévastopol et Balaklava, est situé par les 44° 40' de latitude septentrionale.

<sup>2</sup> Les Tartares la nomment Or-Kapi.

1783. cinq lieues de long. On y trouve grand nombre de marais et de lacs, qui fournissent du sel aux provinces voisines de la Russie, à la Krimée elle-même, à la Natolie et à la Bessarabie,

L'on parcourt presque toute cette plaine de Pérékop sans rencontrer de l'eau courante. Les habitans sont obligés de construire, auprès de chaque maison, des réservoirs pour conserver l'eau de pluie. La terre y est dénuée d'arbres de toute espèce. On n'y voit pas un buisson, pas une ronce. Les plantes qu'on y cultive y sont en mauvais état. Il ne faut pourtant pas attribuer cette nudité du sol au défaut de fertilité, mais aux nombreux troupeaux qui errent sans cesse dans cette partie de la Krimée, et dévorent ou détruisent les végétaux qu'elle produit à l'instant même où ils commencent à pousser.

Le goût des Tartares pour la vie nomade et leur aversion pour l'agri-

culture, livrent ce pays à la désolation. Mais si l'on pouvoit fixer ces peuples et partager les terres entr'eux, il y auroit encore assez de pâturages, et le reste produiroit abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. Il suffit qu'un tartare s'y adonne à la culture, pour fournir aux besoins de cent de ses compatriotes. 1783

La Krimée peut être divisée en deux parties, le plat-pays et le pays montagneux. Le premier qui s'étend de Pérékop à Kosloff, et de la rivière de Bulganak à Karasou-Basar, à Kaffa et à Jeni - Kalé, est parsemé d'une quantité de petits village, dont les habitans vivent du produit de leur bétail et de leur sel. — Les montagnes sont au midi, le long de la mer Noire, et s'étendent à l'occident en droite ligne, depuis Kaffa jusques dans le voisinage de Belbeck.

Les deux rivières les plus considérables de la Krimée sont celles de Salguir et de Karason, qui se jettent

— dans la mer de Zabache. La première  
 1783. prend sa source près d'Achmetsched,  
 et la seconde près de Karasou-Basar,  
 d'où, après avoir arrosé une partie  
 de la plaine adjacente, elle se jette  
 dans le Salguir. Toutes les autres  
 rivières et les sources tombant de la  
 chaîne de montagnes, qui commence  
 à Kaffa, coulent au nord et au nord-  
 est, excepté celle qui, au-delà d'Ach-  
 metsched, sort du mont Aktau. Les  
 autres rivières tombent toutes dans  
 la mer Noire. Telles sont l'Amna, le  
 Katscha, le Belbeck, le Kasoulky.

Les montagnes sont couvertes de  
 bois propre à la construction, et sont  
 remplies de bêtes sauvages. La terre  
 des vallées est fertile, et n'attend,  
 pour produire, que la main du la-  
 boureur. On y voit déjà des jardins qui  
 produisent des cerises, des abricots,  
 des pêches, des prunes, des amandes,  
 des noix, des grenades, des figues,  
 des coings, des pommes, des melons  
 et des pastèques. Les grains et la vi-

gne réussissent bien sur les coteaux <sup>1</sup>.

1783.

Les montagnes contiennent des mines qu'on croit très-riches ; mais les montagnards méprisent ces avantages : le produit de leurs troupeaux et un peu de pain suffisent à leur subsistance <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On fait du vin excellent dans les environs de Soudak. Le prince Potemkin a engagé un français, nommé Banc, à s'y établir pour y distiller de l'eau-de-vie. Cette eau-de-vie vaut celle de Cognac. Banc avoit déjà fait de l'eau-de-vie à Astrakhan ; et il prétend que celle de Soudak est d'une qualité supérieure.

<sup>2</sup> Les myrzas ou nobles, et en général tous les tartares riches, demeurent continuellement à la campagne et ne viennent dans les villes que pour affaires. — Il n'y a point de tribunaux dans le pays. Les disputes y sont très-rares, et quand il en survient, on les décide tout de suite par l'autorité du Koran. Les petits différens qui ont lieu dans les villages et qui ne peuvent pas être jugés par le Koran, sont arrangés à l'amiable par les anciens ou Abesès. Mais dans les villes, toutes les affaires importantes, à l'exception du meurtre, sont instruites par-devant le Kaïmakhan ou commandant, qui prononce sans appel.



— 1783. L'île de Taman, située à l'entrée du détroit qui joint la mer d'Azoph à la mer Noire, est riche et très-peuplée<sup>1</sup>.

Le Kuban, désert aride et vaste, qui s'étend des frontières de la Krimée jusqu'au pied du Caucase, n'a, ainsi que la petite Tartarie, qu'une faible population.

Voilà quelles sont les contrées dont, depuis la paix de Kainardgi, Catherine attendoit avec impatience l'instant de s'emparer.

Ces contrées ont souvent changé de maîtres. Famenses dès le temps des Argonautes<sup>2</sup>, elles tentèrent l'ambition des Grecs, qui y établirent des colonies, y bâtirent l'ancienne ville de Kherson, et donnèrent à la péninsule le nom de Khersonnèse taurique. Cette péninsule étoit alors habi-

<sup>1</sup> L'île de Taman a été quelque temps dépeuplée par l'effet de la guerre : mais les Russes y ont transporté une forte colonie de Kosaques Zaporaviens, comme on le verra plus bas.

<sup>2</sup> Environ 1400 ans avant l'ère chrétienne.

tée par les Scythes , dont les fréquentes agressions engagèrent les colonies grecques à implorer contr'eux le secours de Mithridate. Ce prince chassa les Scythes de la Khersonnèse taurique , et fonda le royaume de Bosphore , qui comprenoit la partie orientale de la péninsule et tout le pays auquel on a , depuis , donné le nom de **Kuban**.

Du temps de Dioclétien , les Sarmates s'emparèrent de la Khersonnèse taurique. Les Alains succédèrent aux Sarmates et furent remplacés par les Goths , puis par les rois grecs ; ensuite ce pays se vit successivement envahi par les Huns , par les Hongrois <sup>1</sup> , par les Kosaks , et même , en partie , par les Polowitzi.

Vers la fin du douzième siècle , les Génois conquièrent tous les ports de la mer Noire et les côtes de la Khersonnèse taurique. Quelques années après les Mongouls et d'autres Tartars

<sup>1</sup> Les Hongrois sont une colonie de Huns.

— res , chassèrent les Polowitzi du terri-  
 1783. toire dont ils s'étoient rendus maî-  
 tres , et donnèrent à la ville de Solgat  
 le nom de Krim <sup>1</sup> , d'où toute la pénin-  
 sule prit bientôt celui de Krimée.

Les Génois conservèrent encore  
 assez long-temps les ports de la Kri-  
 mée. Ils gardèrent même Kaffa <sup>2</sup> jus-  
 qu'en 1475 , époque à laquelle les Ot-  
 tomans le leur enlevèrent , et soumi-  
 rent tous les Tartares de cette pres-  
 qu'île. Enfin , en 1774 , les Russes  
 affranchirent la Krimée du joug des  
 Turcs , dans le dessein de lui en im-  
 poser un moins léger.

Catherinen<sup>3</sup> avoit élevé Sahim-Gherai  
 à la place de khan , que pour en faire  
 l'instrument de son ambition ; elle ne  
 le combloit de caresses et de bienfaits ,

<sup>1</sup> Dans la langue tartare , ce nom signifie  
 une forteresse. Quelques auteurs prétendent  
 que le nom de Krimée vient du mot grec  
 Cimmericum.

<sup>2</sup> Kaffa est l'ancienne Théodosie , ou le Cim-  
 merium de l'antiquité.

que pour le mieux, sacrifier. Ce prince <sup>1783</sup> d'un caractère doux, foible et plein de franchise, étoit bien éloigné de soupçonner les desseins des Russes. Il aimoit les nouveautés et les arts de l'Europe : on flatta son goût ; on lui procura les jouissances de la mollesse et les raffinemens du luxe. Il dédaigna bientôt les mœurs de son pays. Il quitta son ancienne manière de manger, prit un cuisinier russe et se fit servir sur de la vaisselle plate. Au lieu d'aller à cheval comme le reste de ses compatriotes, il voyageoit et se promenoit dans une magnifique berline. Oubliant son indépendance et dégradant sa dignité, il demanda un titre dans l'armée russe : l'impératrice le nomma lieutenant-colonel des gardes Préobraginsky, dont elle lui envoya l'uniforme avec le cordon de Saint-Anne. Wassilitsky et Constantinoff, agens russes, décorés du titre de ministres plénipotentiaires, devinrent tour-à-tour les conseillers de ce prince

— trop confiant, et furent ceux qui con-  
 1783. tribuèrent le plus à le perdre. Les  
 Tartares condamnoient hautement sa  
 manière de vivre et son attachement  
 à la Russie ; mais comme il les gou-  
 vernoit avec douceur et avec équité,  
 ils attribuoient plutôt ses torts aux  
 chrétiens qu'à lui-même.

Cependant, les Russes avoient be-  
 soin d'un prétexte pour faire entrer  
 leurs troupes dans la Krimée. Ils tra-  
 vaillèrent à fomenter quelque révolte,  
 afin que le khan implorât leurs se-  
 cours et se livrât entièrement à eux.  
 L'argent, les présents, les conseils ré-  
 pandus sourdement par leurs émis-  
 saires, lui suscitèrent bientôt des en-  
 nemis, même dans sa propre famille.  
 Deux de ses frères, dont l'un nommé  
 Batti - Gherai, étoit gouverneur du  
 Kuban, tentèrent de le surprendre  
 dans la ville de Kaffa, où il résidoit,  
 et le forcèrent de se réfugier à Ta-  
 ganrok. Aussitôt, une armée russe  
 marcha à son secours. Potemkin y

vola lui-même , et son nom suffit pour en imposer à Batti-Gherai , qui lui envoya dire qu'il se démetoit volontairement du pouvoir dont il s'étoit emparé. 1783.

Le khan Sahim-Gherai rentra alors en Krimée , et ayant rassemblé la plus grande partie des chefs tartares , il leur livra treize des principaux rebelles , qu'on mit à mort sur-le-champ. Ensuite il dit : — « Voilà mes deux » frères et moi : lequel d'entre nous » voulez-vous pour vous gouverner ? » Nommez-le librement ; je souscrirai » à votre choix ». — Tous les Tartares jurèrent qu'ils ne vouloient que Sahim-Gherai.

Cet arrangement ne convenoit peut-être pas trop à la cour de Pétersbourg ; mais quelque parti que prissent les Tartares , ses dispositions étoient déjà faites : la Krimée devoit être envahie.

L'impératrice renforça d'abord ses armées dans la Pologne et dans l'Ukraine , et fit tous les préparatifs qu'au-

**1783.** roit pu exiger une déclaration de guerre. Ensuite elle chargea son ministre à Constantinople, de demander des avantages beaucoup plus étendus que ceux qui étoient stipulés par les traités, et d'obliger le divan à promettre que, quel que fût désormais le sort de la Krimée, il ne s'en mêleroit pas. Elle fit plus, elle engagea l'imprudent Sahim-Gherai à demander la cession d'Oczakoff.

Le divan fut indigné de toutes ces prétentions : mais foible et désuni, il feignit de vouloir combattre, et murmura au lieu de s'armer. Il envoya cependant un bacha prendre possession de l'île de Taman. Sahim-Gherai poussé par les Russes, fit sommer le bacha de se retirer. Au lieu d'obéir, le bacha irrité, fit trancher la tête à l'envoyé du khan. Les Russes, feignant de vouloir venger ce prince, lui demandèrent passage pour aller attaquer les Turcs; et à peine ils furent entrés dans ses états, qu'au lieu

de marcher sur Taman , ils se replièrent et s'étendirent sur toute la péninsule , dont ils s'emparèrent aisément. Le général Balmaine<sup>1</sup> surprit Kaffa , où étoit le khan , et força les Imans , les Myrzas , et les autres principaux tartares de prêter serment d'obéissance à l'impératrice. 1783.

Pendant ce temps là le général Souwaroff soumettoit les Tartares du Kuban et du Budziak. Potemkin , qui s'étoit avancé jusqu'au-delà du Kuban , reçut les hommages du Sultan Battigheraï et des hordes qui errent dans ces vastes contrées.

Les Russes continuèrent quelque temps à flatter le khan , et lui promirent une pension de huit cents mille roubles<sup>2</sup>. Mais ce prince et son pays

<sup>1</sup>Le général Balmaine étoit fils de Ramsay , comte de Balmaine , l'un de ceux qui furent obligés de quitter l'Écosse , à cause de leur attachement à la malheureuse famille des Stuarts.

<sup>2</sup>Avant la conquête il avoit trois millions de roubles de revenu.



— n'en restèrent pas moins sous le joug.

1783. Quoique cette invasion , exécutée contre tous les droits des peuples et à l'abri des noms sacrés de l'équité vengeresse , et de l'amitié protectrice, n'eût pas même excité l'indolence ottomane à prendre les armes , Catherine n'en publia pas moins un manifeste dérisoire , pour justifier aux yeux de l'Europe la spoliation du malheureux Sahim-Gherai , et pour accuser les Turcs d'avoir rompu le traité de Kainardgi , qu'elle seule venoit d'enfreindre avec une si perfide audace. Cette pièce est trop curieuse pour que jen'en rapporte pas quelques fragmens.

« Notre dernière guerre contre l'empire ottoman , dit l'impératrice , » ayant été suivie des succès les plus » signalés , nous avons certainement » acquis le droit de réunir la Krimée » à notre empire. Mais nous n'hésitâmes pas de sacrifier et cette conquête et beaucoup d'autres , à l'ardent désir de rétablir la tranquillité

» publique et d'assurer la bonne in-  
 » telligence et l'amitié entre notre cour 1783.  
 » et la Porte-Ottomane. Ce fut le mo-  
 » tif qui nous détermina à stipuler la  
 » liberté et l'indépendance des Tarta-  
 » res, que nos armes avoient soumis ,  
 » espérant par ce moyen écarter pour  
 » jamais toute cause de dissention et  
 » de froideur entre la Russie et la  
 » Porte.

» Quelque grands qu'aient été nos  
 » sacrifices et nos efforts pour réaliser  
 » nos espérances , nous avons bientôt  
 » vu , à notre grand regret , ces es-  
 » pérances diminuer. L'inquiétude na-  
 » turelle aux Tartares , fomentée par  
 » des insinuations dont la source ne  
 » nous est pas inconnue , est cause  
 » qu'ils sont aisément tombés dans un  
 » piège tendu par des mains qui avoient  
 » semé parmi eux le trouble et la divi-  
 » sion , de sorte qu'on les a vus tra-  
 » vailler à affoiblir et à ruiner l'édi-  
 » fice que nos soins bienfaisans avoient  
 » élevé pour leur bonheur , en leur

1783. » procurant la liberté et l'indépen-  
» dance, sous l'autorité d'un chef élu  
» par eux-mêmes.

» L'amour de la paix nous faisoit  
» trouver dans notre conduite une  
» suffisante récompense des grandes  
» dépenses que nous avions faites. Mais  
» nous avons été bientôt dissuadée par  
» la révolte qui a eu lieu en Krimée ,  
» l'année dernière , et les encourage-  
» mens qu'elle a reçus de la même  
» source que les premiers. Nous avons  
» en conséquence été forcée d'avoir  
» recours à des armemens considéra-  
» bles, et nous avons fait entrer nos  
» troupes dans la Krimée et le Kuban,  
» où leur présence étoit devenue in-  
» dispensable pour maintenir la tran-  
» quillité et le bon ordre dans les con-  
» trées voisines. . . . La nécessité  
» où nous sommes de rester toujours  
» armée, non-seulement nous occa-  
» sionne de grandes dépenses, mais  
» expose nos troupes à d'inévitables  
» et continuelles fatigues. . . .

» La perte des hommes ne peut être ———  
 » appréciée ; et nous n'entreprendrons 1783.  
 » pas de l'estimer. Mais la perte en  
 » argent doit , suivant les calculs les  
 » plus modérés , être évaluée à plus  
 » de douze millions de roubles. . . .  
 » Animée par un sincère désir de con-  
 » firmer et de maintenir la dernière  
 » paix conclue avec la Porte , en pré-  
 » venant les disputes continuelles que  
 » produisent les affaires de la Krimée,  
 » nous croyons que ce que nous de-  
 » vons et à nous-même et à la sureté  
 » de notre empire , exige également  
 » que nous prenions , une fois pour  
 » toutes , la ferme résolution de mettre  
 « fin aux troubles de la Krimée. Ainsi ,  
 » nous réunissons à notre empire la  
 » péninsule de Krimée , l'île de Tamán  
 » et tout le Kuban , comme une juste  
 » indemnité des pertes que nous avons  
 » souffertes et des dépenses que nous  
 » avons faites pour maintenir la paix  
 » et le bonheur. »

En terminant son manifeste , l'im-

1783. — pératrice promet aux Tartares la liberté des cultes, et les invita à imiter la soumission, le zèle et la fidélité des peuples qui avoient depuis long-temps le bonheur de vivre sous son gouvernement. Mais la plupart des Tartares, peu touchés des promesses et des exhortations de Catherine, résolurent de se délivrer du joug que ses généraux venoient de leur imposer. Potemkin, informé de leur dessein, ordonna au prince Prozoroffsky de s'emparer des principaux d'entr'eux, et de les faire soudain punir de mort. Prozoroffsky eut la noble fermeté de répondre qu'il n'étoit point propre à commettre un assassinat<sup>1</sup>. Alors Potemkin s'adressa au général Paul Potemkin, son cousin ; qui fit égorger de sang-froid trente mille Tartares, de tout sexe et de tout âge.

La Porte, peu exercée dans l'art du raisonnement, voulut cependant ré-

<sup>1</sup> Le prince Prozoroffsky a été, depuis, gouverneur de Moskow.

pondre<sup>1</sup> au manifeste de Catherine. 1783.  
 Elle eut recours à une plume chrétienne, qui, en démontrant l'injustice des prétentions de cette princesse et la perfidie de sa conduite, vanta la loyauté des sectateurs de Mahomet mieux que n'auroit pu le faire le plus éloquent des Imans. Mais à quoi servent de pareils écrits ? Les procès des souverains ne se plaident efficacement qu'avec l'épée; et depuis long-temps les Turcs craignoient de l'employer ou s'en servoient trop mal contre les Russes. Ils n'osèrent pas même refuser de signer un nouveau traité d'alliance et de commerce que leur fit présenter l'impératrice par Bulgakoff, son ministre à Constantinople, traité qui contredisoit formellement la réponse qu'ils avoient faite à son manifeste.

Malgré cela, toujours décidée à

<sup>1</sup> La réponse de la Porte fut rédigée par le chevalier Ainslie, ministre d'Angleterre à Constantinople, et on la regarde comme un modèle en ce genre.

**1783.** déclarer bientôt la guerre aux Turcs, et craignant que Gustave III ne profitât de l'éloignement des armées russes pour l'attaquer, Catherine forma la dessein de conclure un accord secret avec ce prince. Elle le lui avoit déjà fait proposer plusieurs fois, et par le ministre qu'il avoit à Pétersbourg et par celui qu'elle entretenoit à Stockholm : mais ses tentatives étoient demeurées sans effet. Elle résolut d'avoir une seconde entrevue avec le monarque suédois.

Le rendez-vous fut donné à Fridériksham, petite ville très-bien fortifiée sur le golfe de Finlande, et la dernière que possédoient alors les Russes du côté de la Suède<sup>1</sup>. Gustave voulut d'abord se dispenser de s'y trouver, sous prétexte qu'il s'étoit démis le bras

<sup>1</sup> Depuis la paix de Varéla, conclue en 1790, la dernière forteresse des Russes du côté de la Suède est Kymené-Gorod, bâtie sur les bords du petit Kymené.

en tombant de cheval <sup>1</sup>. Catherine lui —  
 fit répondre que s'il ne pouvoit pas <sup>1783.</sup>  
 venir en Finlande, elle iroit le voir  
 à Stockholm. Le monarque suédois,  
 qui songea qu'une pareille visite dans  
 sa capitale seroit ruineuse pour lui,  
 accourut aussitôt à Fridériksham;  
 mais tout le temps qu'il y fut, il eut  
 soin de porter un bras en écharpe.  
 L'impératrice se rendit <sup>2</sup> en yacht à  
 Fridériksham. Elle étoit accompagné  
 du comte Ivan Tschernischeff, du mi-  
 nistre Bezborodko, du grand écuyer  
 Narischkin, du favori Lanskoï, et de  
 plusieurs femmes de la cour, parmi  
 lesquelles se trouvoit la princesse Das-  
 chkoff, qui, depuis quelque temps,  
 sembloit avoir reconquis l'amitié de  
 Catherine.

Gustave avoit à sa suite le comte de  
 Kreutz <sup>3</sup>, son premier ministre, le

<sup>1</sup> Il avoit fait effectivement une chute de  
 cheval en passant une revue.

<sup>2</sup> Le 29 juin.

<sup>3</sup> Le même qui avoit été ambassadeur en  
 Espagne et en France.



— général Armfeld, Munck<sup>1</sup> et quelques  
1783. autres officiers.

L'impératrice avoit fait louer deux maisons contiguës, qu'on meubla avec beaucoup d'élégance, et entre lesquelles on établit une galerie de communication. L'une fut occupée par elle; l'autre servit à loger le roi de Suède; de sorte que, pendant les quatre jours que ces deux souverains restèrent à Fridériksham, ils purent s'entretenir librement à tout heure<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On prétend que Gustave III eut assez de confiance en Munck, pour le charger quelquefois de le remplacer auprès de la reine, et même malgré cette princesse. La reine mère, Ulrique, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, fut si indignée de cette conduite de son fils, qu'elle ne voulut jamais la lui pardonner. Qui le croiroit? le favori Munck a, depuis, quitté la Suède pour avoir fait de faux billets de banque, et il erre misérablement en Allemagne.

<sup>2</sup> L'impératrice qui prodiguoit les cajoleries au monarque suédois, fit faire, par Hoyer, peintre danois, un tableau où cette princesse et Gustave III sont représentés assis et cau-

La paix avoit été signée<sup>r</sup> quelques <sup>1783.</sup> mois auparavant. Il n'y avoit plus de raison pour que la neutralité du Nord restât armée. Cependant l'impératrice le désira : Gustave y consentit. Elle proposa ensuite à ce prince de rester neutre pendant la guerre des Turcs, et l'assura qu'après cette guerre, elle l'aideroit à s'emparer de la Norwège. Flatté de cette espérance, Gustave promit tout ce que voulut l'impératrice. Alors, Catherine feignant, avec beaucoup de grâce et d'adresse, de vouloir le défrayer de son voyage, lui fit présent de deux cents mille roubles, qu'il n'eut pas la force de refuser. Ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, et l'esprit rempli de leurs différens projets de conquête.

sant ensemble amicalement, L'auteur de cette Histoire a vu l'original de ce tableau dans le cabinet du roi de Suède à Droningsholm; il en a vu aussi une copie chez le peintre Høyer, à Copenhague.

1. Au mois de janvier.

**1783.** Avant de quitter Fridériksham , l'impératrice donna son portrait au comte de Kreutz , et signala sa magnificence envers les officiers suédois. Gustave fit aussi divers présens aux ministres et aux courtisans russes. Il décora de la grande croix de l'ordre de l'Etoile Polaire le favori Lanskoï<sup>1</sup>, et dès qu'il fut de retour en Suède , il envoya à la princesse Daschkoff des lettres de membre de l'académie de Stockholm.

La Porte étoit d'autant moins empressée de faire la guerre , que les préparatifs des Russes sembloient devoir infailliblement leur donner la victoire. Soixante - dix mille hommes , aux ordres de Potemkin , étoient rassemblés sur les frontières de la Krimée. Repnin en commandoit quarante mille , prêts à soutenir Potemkin. Le maréchal Romanzoff , avec

<sup>1</sup> Lors de son voyage à Pétersbourg , en 1777 , Gustave avoit donné au favori Zoritz la grande croix de l'ordre de l'Epee.

une troisième armée, avoit son quartier-général à Kieff. Les escadres de la mer Noire étoient armées, et dix vaisseaux de ligne et plusieurs frégates n'attendoient qu'un signal pour passer de la Baltique dans la Méditerranée. 1783.

La cour de Londres, irritée de ce que la Russie s'étoit montrée à la tête de la neutralité armée, s'efforça en vain d'engager le divan à prendre les armes. La France et d'Autriche l'en empêchèrent. Au lieu de combattre, on négocia. Par un nouveau traité, signé à Constantinople, entre le plénipotentiaire russe Bulgakoff et les ministres du Grand-Seigneur, l'impératrice conserva la souveraineté de la Krimée, de l'île de Taman et d'une grande partie du Kasan, et les Turcs reconnurent le droit qu'elle prétendoit incontestablement avoir à l'empire de la mer Noire et au passage des Dardanelles. Ainsi Catherine conquit, sans avoir besoin de faire la guerre,

1784. un vaste territoire, et quinze cents mille nouveaux sujets.

Cette princesse rendit leurs anciens noms à la Krimée et au Kuban. Le premier de ces pays s'appela la Tauride, et l'autre le Caucase.

L'exemple de Sahim-Gherai auroit dû faire redouter aux autres princes la cruelle protection de la Russie. Mais les présens de Potemkin en aveuglèrent quelques-uns. Héraclius, souverain de la Kertalinie et de Kachett, qui avoit autrefois porté les armes sous le fameux Thamas-Kouli-Khan, et combattu dans la dernière guerre des Russes contre les Turcs, fit hommage de ses états à Catherine.

Salomon, sultan d'Imirette, fut aussi poursuivi par les intrigues caressantes et les perfides bienfaits de l'impératrice et du favori. Altier et brave, il ne voulut d'abord dépendre que de son cimeterre; mais un globe d'or, une couronne et des promesses

La Mingrelie.

fastueuses le rendirent esclave. Bien-  
tôt après il mourut : le sultan David, <sup>1784</sup>  
son fils, ne sut imiter que sa faiblesse.

Potemkin n'envahit pas le pays des Zaporaviens ; mais , joignant toujours la ruse à la force , il enleva soixante mille de ses Kosaques , et les fit conduire dans le pays des Nogais et sur les côtes de la mer d'Azoff et de la mer Noire , où il fonda ces colonies qui fournissent aujourd'hui des matelots aux escadres de ces mers , et sur-tout à la flotte à rames de Nicolaëff.

En étendant l'empire de sa souveraine , Potemkin ne négligeoit point ses propres intérêts. Possesseur d'immenses terres en différentes provinces de la Russie , il acquit encore une grande partie des riches domaines que les princes Lubomirsky et Sapieha avoient dans la Podolie et dans la Lithuanie. Ses ennemis pensèrent qu'il se ménageoit une retraite en Pologne : mais , quel que fût son dessein , jamais

1784. sa faveur n'avoit paru aussi bien affermie ; jamais il n'avoit été attaché à la Russie par autant de titres et d'emplois. L'impératrice l'honora du surnom de Tavrïtschesky<sup>1</sup>, et lui donna le gouvernement de la Tauride, avec le grade de grand-amiral de la mer Noire,

A mesure que le nombre de ceux qui l'avoient long-temps servi diminueoit, Catherine devoit sans doute mieux sentir leur prix. Elle venoit de perdre les deux principaux chefs de la conjuration qui l'avoit mise sur le trône. Panin et Grégoire Orloff moururent<sup>2</sup> presque en même temps, l'un à Pétersbourg, l'autre à Moskow.

<sup>1</sup> Le Taurien,

<sup>2</sup> Le premier, à la fin de mars, l'autre au commencement d'avril 1783. — De tous les ministres de Catherine II, Panin fut celui qui s'enrichit le moins. A sa mort, la vente de ses biens ne s'éleva qu'à 173,000 roubles, et ne suffit pas pour payer ses dettes. On cite ses autres exemples de son désintéressement,

Panin mourut d'envie et d'ennui, <sup>1784.</sup> maladie funeste à laquelle n'échappent guère les ministres disgraciés. Depuis l'instant où Potemkin le contraria dans le conseil, et lui fit perdre la direction des affaires, il ne cessa de languir, et ne connut plus d'autre bonheur que la mort.

Grégoire Orloff eut une destinée encore plus affreuse. Quoiqu'il restât comblé des bienfaits de l'impératrice, et qu'il fût l'époux d'une femme jeune et belle, la présence des nouveaux favoris lui étoit insupportable. Il passa presque toutes les dernières années de sa vie à voyager. En 1782, il s'arrêta à Lausanne où il vit mourir sa femme. Cette perte le plongea dans une sombre mélancolie. Aussitôt il revint à la cour, mais ce ne fut que pour y offrir le triste spectacle de sa démence. Tantôt il se livroit à une extravagance

qu'ayant un jour reçu en présent de l'impératrice, des terres avec 9000 paysans, il en donna aussitôt 4000 à trois de ses secrétaires.



— 1784. gaïeté qui excitoit la risée des courtisans : tantôt les reproches dont il accabloit l'impératrice, faisoient frémir tous ceux qui les entendoient, et la plongeoit elle-même dans le trouble et dans la douleur. Enfin, on le força de se retirer à Moskow. Là, ses remords se réveillèrent avec plus de fureur. L'ombre sanglante, de Pierre III le poursuivoit; il la voyoit sans cesse prête à le punir, et il expira dans le désespoir<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'auteur allemand des *Anecdotes sur la vie de Grégoire Orloff*, dit qu'on a prétendu que la folie et la mort de cet ancien favori de Catherine, avoient été l'effet d'une certaine herbe dont on lui fit prendre; crime qu'il semble rejeter sur Potemkin. Cette herbe, ajoute-t-il, se nomme *pianojé-koren*, et ressemble à la pulmonaire. Prise seulement en petite quantité, elle n'est qu'enivrante; mais à forte dose, elle fait perdre la raison et même la vie. Les sibiriakues, qui aiment à s'enivrer et qui connoissent bien la *pianojé-koren*, en mettent un peu dans leurs alimens et dans leur bière.

Dans les premiers temps de sa faveur, Grégoire Orloff avoit reçu de l'impératrice un médaillon entouré de brillans , sur lequel étoit le portrait de cette princesse , et il le portoit à sa boutonnière. Après la mort de Grégoire , Wolodimer Orloff vint à Pétersbourg , présenter ce portrait à la souveraine , qui le lui rendit , en lui disant de le donner à son frère Alexis , à qui elle permettoit de le porter. Mais ce portrait ne fut-il pas alors un présent funeste ? Ne rappela-t-il pas des attentats , trop long-temps impunis ? Est-il donc exempt de remords , cet Alexis qui survit encore à tant de crimes ?

Le voisinage de la mer Caspienne invite les Russes à faire le commerce avec la Perse , et par la Perse , ils peuvent aisément le faire avec l'Inde. Aussi ont-ils dès long-temps profité de cet

A la mort de l'impératrice , Alexis Orloff vivoit à Moskow. Paul I<sup>er</sup> lui a fait donner ordre de quitter la Russie.

1784. avantage. Letzar Alexis Mikaélowitz, qui prépara presque le règne de son fils Pietre I<sup>er</sup>, comme Philippe avoit préparé celui d'Alexandre, fit construire par ses charpentiers hollandais, quelques petits navires<sup>1</sup>, avec lesquels il protégea le commerce que ses sujets faisoient avec les habitans des provinces de Guilan et de Mazanderan.

Pierre I<sup>er</sup>, dont le génie favorisoit tout ce qui étoit grand ou utile, étendit encore ces relations, et établit un comptoir à Schamachie, ville riche et commerçante, qu'on prétend avoir été l'antienne demeure de Cyrus. La Perse étoit alors en proie à une foule de petits tyrans rebelles qui, profitant des querelles de l'usurpateur Mahmoud<sup>2</sup> et du faible Schiah-Hussein<sup>3</sup>, pillotent et ravageoient ces belles contrées. Les

<sup>1</sup> Vers l'année 1660.

<sup>2</sup> Fils du barbare Mirweitz.

<sup>3</sup> *Schah* ou *Schach*, signifie souverain. *Sophé* n'est point un titre; c'est le nom d'une famille qui remonte jusqu'à Tamerlan.

Tartares Lesghis, qui sont les anciens Albanois, descendirent du Caucase, 1784. s'emparèrent de Schamachie, et massacrèrent les marchands russes avec les autres habitans.

Indigné de cet outrage, Pierre en demanda justice : on ne voulut, ou on ne put pas le satisfaire. Dès-lors il résolut de se venger lui-même, et de profiter des troubles de la Perse, pour s'emparer de toute la côte occidentale de la mer Caspienne. Il embarqua sur cette mer, vogua jusqu'à la ville d'Andréoff, débarqua, et alla mettre le siège devant Derbent, capitale du Daghestan. Derbent<sup>2</sup>, ville longue et fortifiée, où il y avoit une porte de fer, dont elle a tiré son nom, ne fit pas alors plus de résistance qu'elle n'en a fait, de nos jours, quand Valérien Zouboff l'a attaquée<sup>3</sup>. Les

<sup>1</sup> En 1722. — Voyez Histoire de Pierre-le-Grand.

<sup>2</sup> Derbent, ou la Porte de Fer, est appelé par les Turcs, Demir-Cadi.

<sup>3</sup> En 1796.

— armées de Pierre I<sup>er</sup> triomphèrent non-  
 1734. seulement à Derbent, mais devant la  
 riche ville de Bakhou, et trois pro-  
 vinces restèrent soumises aux Russes  
 jusqu'au moment où Biren les rendit  
 à Thamas Kouli-Khan<sup>1</sup>.

L'interruption du commerce des  
 Russes avec la Perse dura assez long-  
 temps. Ce ne fut qu'en 1744 que les  
 Anglais le ranimèrent. Ils obtinrent de  
 l'impératrice Elisabeth la permission  
 de naviguer sur la mer Caspienne. Ils  
 tirèrent par là une grande quantité  
 de belle soie, de coton et d'autres  
 marchandises précieuses que fournit  
 la Perse. Ils établirent une factorerie  
 à Meschek; ils allèrent avec des cara-  
 vanes trafiquer jusques dans la grande  
 Tartarie, à Samarkande et à Bokhara.

Le pavillon anglais, déployé sur la  
 mer Caspienne, inquiéta le fameux  
 Thamas-Kouli-Khan. Ne pouvant le

<sup>1</sup> Les Russes prétendent que ce fut une tra-  
 hison de Biren et du prince Gallitzin, qui  
 étoit alors ambassadeur en Perse.

détruire, ce tyran habile prit le parti d'en enlever le secours aux Russes. 1784.  
Il gagna les capitaines Elton et Woodroffe sous les ordres desquels étoient les navires anglais, et ils passèrent à son service.

Elton, devenu amiral de Thamas-Kouli-Khan, fit construire des bâtimens de guerre, avec lesquels il força les navires russes à saluer le pavillon persan, et à reconnoître sa supériorité. L'impératrice Elisabeth, informée de cette conduite, révoqua aussitôt la permission qu'elle avoit accordée à la compagnie anglaise, et chercha à se venger de Thamas-Kouli-Khan, en lui suscitant des ennemis parmi ses propres soldats. Bientôt après ce conquérant, qui se préparoit à faire

Ce sont ces deux navigateurs qui ont levé la première bonne carte qu'on ait eue de la mer Caspienne, carte que les Russes corrigent tous les ans, parce que les bancs de sable qui sont dans cette mer changent souvent de place.

1784. — une invasion en Russie, fut assassiné, pendant son sommeil, dans la plaine de Mogan<sup>1</sup>.

Dès-lors, les Persans, livrés à de nouveaux troubles, ne s'occupèrent plus guère de la mer Caspienne, et tous leurs navires furent détruits par les Russes.

Par le traité de commerce renouvelé avec la cour de Londres en 1766, Catherine rendit aux Anglais les privilèges que leur avoit été Elisabeth. Mais, soit par défaut de confiance, soit à cause des embarras qu'on leur a secrètement suscités, ils n'ont pas pu y trouver autant de profit que leur première compagnie.

Les Russes sont donc presque les

<sup>1</sup> En 1747. Saleh-Beg, colonel de la garde Aghuane, accompagné de quatre soldats, pénétra la nuit dans la tente et le massacra. Thomas-Kouli-Kkan étoit alors couché avec la fille du grand mogol, qu'il avoit épousée après avoir enlevé les états de son père. — On a prétendu que Saleh-Beg avoit été gagné par les Russes.

seuls qui tirent un grand avantage de la mer Caspienne. Avec une centaine de navires du port de quarante à quatre-vingts tonneaux, ils vont chercher la soie et le coton du Guilan, les tapis, les belles étoffes des autres provinces, et portent en échange aux Persans, du fer, de l'acier, des couleurs et des fourrures.

Indépendamment de ce trafic, les Russes font dans la mer Caspienne une pêche considérable. Ils y prennent le schamaï, poisson semblable au hareng, et le lossaï, beaucoup plus délicat que le rouget de l'Océan<sup>1</sup>. Ils y prennent sur-tout beaucoup de chiens de mer, dont ils vendent les peaux aux Anglais et aux Hollandais, et dont la graisse leur sert à faire du savon.

Les rivières de la Perse fournis-

<sup>1</sup> Le poisson de la mer Caspienne est d'un goût beaucoup plus délicat que celui des autres mers. On attribue cette supériorité à la qualité des eaux, qui sont plus amères que salées.



1784. sent aux Russes une grande quantité de ces poissons, dont on tire le kaviar<sup>1</sup>, objet d'un grand commerce, et sans lequel il ne se fait guère de repas dans le Nord.

L'escadre qu'entretenoit Catherine sur la mer Caspienne, étoit construite de chênes de Kasan<sup>2</sup>, et composée de trois frégates, cinq corvettes et une chaloupe bombardière. Ces vaisseaux parcouroient sans cesse les côtes de la Perse, et brûloient tous les bâtimens,

<sup>1</sup> Le kaviar est appelé par les Russes, ikra. Le kaviar, qui vient de la Perse, est préférable à celui du Wolga, mais inférieur à celui du fleuve Yaïk, ou fleuve Oural. Le kaviar se fait avec les œufs de cinq espèces de poissons, le *Steriet*, le *Sewriouga*, l'*Ossétrina*, le *Schipa* et le *Bielouga*. Le premier est proprement l'esturgeon; les trois autres lui ressemblent, mais le dernier en est totalement différent.

Tous ces renseignements m'ont été fournis par un officier anglais qui a vécu long-temps en Russie et navigué sur la mer Caspienne.

<sup>2</sup> Les environs d'Astrakhan n'en fournissent pas.

même le bois de construction qu'ils ren-  
controient. Leurs commandans avoient  
en outre l'ordre positif de semer la  
division entre les khans, et de sou-  
tenir toujours le plus foible contre le  
plus fort. Cette méthode étoit pré-  
cieuse pour l'impératrice. Elle lui  
avoit trop bien réussi en Pologne et  
dans la Krimée, pour qu'elle s'en  
écartât en faveur des Persans.

En 1781, cette princesse résolut  
d'exécuter le projet formé par Pierre  
1<sup>er</sup>. contre la Perse. Elle voulut éten-  
dre sa domination sur la côte occiden-  
tale de la mer Caspienne. Les dissen-  
sions qui continuoient à désoler ces  
belles contrées, sembloient favoriser  
son ambition. Mais elle rencontra des  
obstacles auxquels elle ne s'attendoit  
pas.

Le plus puissant des tyrans de la  
Perse étoit alors le khan Aga-Mahmed.  
Issu d'une des premières familles du  
Korassan, Aga-Mahmed étoit encore  
au berceau, lorsque son père et ses

— 1784. frères furent égorgés : par l'ordre de Thamas Kouli-Khan. Le conquérant se contenta de prendre contre cet enfant des précautions qui l'ont à jamais empêché de perpétuer sa race : mais Aga-Mahmed n'en est pas moins devenu, comme Feouaque Narsès, un guerrier et un homme d'état.

Après la mort de Th. mas Kouli-Khan, la mère d'Aga-Mahmed se remaria et eut plusieurs autres enfans, qui furent les plus grands ennemis de leur frère. L'un d'entr'eux, Mourtouza Kouli-Khan, croyant tirer de puissans secours de la Russie, se montra servilement dévoué à cette puissance, qui le soutint en le méprisant. Mais malgré Mourtouza, malgré Aboulfat, fils du dernier régent Kerim-Khan, enfin, malgré tous ses rivaux, Aga-Mahmed sut se rendre maître du Guilan, du Mazanderan, du Schirvan et de plusieurs autres provinces.

L'impératrice donna ordre au comte

• Vers l'an 1738.

Woinowitsch<sup>1</sup>, commandant de son escadre sur la mer Caspienne, d'employer tous les moyens possibles pour former quelques établissemens sur les côtes de la Perse. Woinowitsch partit avec des troupes et des munitions et se rendit à Asterabath, le meilleur port du Mazanderan, qui est l'ancien pays des Mardes. Aga-Mahmed résidoit alors à Ferabath. Woinowitsch lui fit demander la permission d'établir un comptoir sur la côte. Le khan qui ne se croyoit peut-être pas en état de chasser les Russes à main-armée, ou qui aimoit mieux employer la ruse contre eux que de les combattre, feignit d'accéder aux demandes de Woinowitsch.

<sup>1</sup> Le comte Woinowitsch étoit esclave de naissance. Sept ans après son expédition en Perse, il servit sur la mer Noire, en qualité de contre-amiral : mais n'ayant pas attaqué les Turcs comme il l'auroit pu, il déplut à Potemkin, qui lui fit quitter l'uniforme russe et le chassa honteusement.

1784.

Alors les Russes s'empressèrent de bâtir une forteresse et y mirent dix-huit canons. Aga - Mahmed l'apprit , et , toujours dissimulé , ne tarda pas à s'en venger. Il vint voir la forteresse , en admira la construction , vanta l'activité des Russes , et s'invita lui-même à dîner avec sa suite à bord de la frégate de Woïnowitsch.

Après avoir passé cette journée fort gaiement et témoigné beaucoup d'amitié aux Russes , le khan les engagea de venir dîner à leur tour dans une maison de plaisance qu'il avoit dans les montagnes. Ils s'y rendirent le lendemain ; mais ils ne furent pas plutôt arrivés , qu'Aga - Mahmed les fit charger de fers. Il menaça , en même - temps , Woïnowitsch de lui faire trancher la tête , ainsi qu'à tous ses officiers , si la forteresse n'étoit rasée sur - le - champ.

Woïnowitsch , qui vit bien que la résistance seroit inutile , envoya ordre au commandant de la forteresse

de la faire abattre. Le capitaine russe Nikita - Baschkakoff, qui porta cet ordre au commandant, fut conduit entre deux cavaliers persans, et fouetté tout le long du chemin. Les canons furent rembarqués et la muraille abattue. Aga - Mahmed fit alors venir les officiers russes en sa présence ; et non content de les accabler d'injures et de mépris, il livra les plus jeunes à ses esclaves. Ces barbares leur firent essuyer des outrages que la pudeur ne permet pas de raconter, et d'autant plus étranges, qu'ils étoient ordonnés par un eunuque. Ensuite, on renvoya les Russes au rivage.

La cour de Pétersbourg ne se vengea de cette injure qu'en continuant à fomenter les dissensions de la Perse. Elle suscita à Aga-Mahmed un rival qui devint bientôt le plus redoutable de ses ennemis, et lui enleva la province de Guilan. Ce vainqueur, qui se nommoit Ghedahed - Khan, profitant des armes et des munitions

**1784** que lui faisoient secrètement passer les Russes, sembloit devoir dépouiller Aga-Mahmed de toute sa puissance. Mais ce dernier parvint à corrompre l'agent russe Tomanoffsky et le consul Skilitch, qui l'un et l'autre résidoient à Zinzili. Ils trahirent Ghedahed-Khan et le livrèrent à Aga-Mahmed, qui lui fit trancher la tête et redevint tranquille possesseur du Guilan.

Cependant les Russes affectoient hautement de ne point prendre part à ces querelles. Quelque temps après la mort de Ghedahed - Khan, Potemkin chargea un de ses officiers d'aller complimenter Aga-Mahmed, qui étoit alors à Riatsch, capitale du Guilan. Il lui recommanda en même-temps d'étudier le caractère du khan, et de sonder ses intentions à l'égard de la Russie. L'officier se rendit à

\* J'anticipe ici sur quelques faits peu importants pour ne pas trop m'écarter de l'ordre des matières. Ghedahed - Khan périt à la fin de 1786.

Riatsch et obtint facilement audience d'Aga - Mahmed ; mais en s'entretenant avec lui , il lui trouva un air sombre et pensif qui lui fit soupçonner quelque sinistre dessein. Alors il lui observa adroitement que , quoiqu'il fût au service des Russes , il étoit né anglais et que sa nation étoit très-attachée aux Persans , avec lesquels elle faisoit un grand commerce dans le golfe de Bassora. Aussitôt le khan prit une mine riante , parla à l'envoyé d'un ton très - doux et le congédia avec des présens<sup>1</sup>.

Ces témoignages réciproques d'une fausse bienveillance furent suivis d'une prompte agression. Mourtouza-Kouli-Khan , soutenu par les Russes , tenta de faire une nouvelle invasion dans le Guilan<sup>2</sup>, mais il fut repoussé par le khan Soliman , qui y commandoit en l'absence d'Aga - Mahmed , et ce dernier ne tarda pas à subjuguer la Perse

<sup>1</sup> L'officier m'a raconté lui-même ces détails.

<sup>2</sup> En 1788.



**1784.** entière et la Georgie<sup>1</sup>. Il désiroit plus encore. Héritier des projets du redoutable Schah-Nadir, il vouloit s'emparer de la province d'Astrakhan et fermer la mer Caspienne aux Russes. Mais le pouvoit-il sans que les Turcs agissent de concert avec lui ? et les Turcs savent-ils jamais bien se concerter avec un allié pour nuire à leurs ennemis ?

Dans l'intention de connoître les dispositions de la cour de Russie, Aga-Mahmed envoya à Pétersbourg un ambassadeur<sup>2</sup>, qu'au mépris du droit des gens et à la honte de Catherine, Potemkin relégua dans la ville de Krementschouk, sur le Dnieper, et il y étoit encore en 1790, dans la plus profonde misère, mais fier et menaçant la Russie de la vengeance de son maître.

Le commerce que les Russes fai-

<sup>1</sup> Depuis, les Russes se sont rendus maîtres de la Georgie et de la Circassie.

<sup>2</sup> Vers la fin de 1788.

soient avec la Chine étoit non moins <sup>1784</sup> avantageux que celui de la mer Caspienne. Il y a environ cent trente ans<sup>1</sup> que les Sibériens et les Boukhares avoient formé des caravanes, qui, traversant la Tartarie chinoise, alloient trafiquer jusqu'à Péking. Elles y portoient des fourrures et recevoient en échange de l'or, de l'argent, des pierreries<sup>2</sup>, des étoffes, du thé ; et tous ces objets inventés par les Chinois et auxquels leur industrie, souvent bizarre, a donné une si grande perfection.

L'arrogance et la mauvaise conduite des Russes leur fit fermer l'en-

<sup>1</sup> Vers l'année 1653. — Les caravanes employoient trois ans pour aller à Péking, y séjourner et revenir à Tobolsk.

<sup>2</sup> Le plus gros rubis qu'on connoisse dans le monde, fut apporté de la Chine au prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie. Il passa depuis dans les mains de Menzikoff, et il est actuellement un des ornemens de la couronne impériale. Voyez *l'Histoire de Pierre-le-Grand*.

1784. trée de la Chine<sup>1</sup>. Ils ne purent plus trafiquer que sur les frontières de cet empire ; leur commerce fut plusieurs fois interrompu et repris ; enfin, quelque temps avant la mort de l'impératrice Elisabeth, de nouvelles querelles le firent encore suspendre.

Catherine sentit la nécessité de ramener ce commerce. Elle le fit proposer à l'empereur de la Chine. Ce prince y consentit ; et en 1770, la petite ville de Kiachta devint le rendez-vous des marchands russes et chinois. L'impératrice fit partir un archimandrite de Moskow et plusieurs jeunes russes pour aller à Péking étudier la langue

<sup>1</sup> Les Russes ont souvent envoyé à Péking des ambassades qui n'avoient presque d'autre but que d'y faire le commerce. Pierre I. chargea d'une de ces ambassades le danois Ilbrand Ides. — En 1727, la cour de Russie en confia une autre à un comte Sava, qui étant né à Ragute, avoit ajouté à son nom celui de Raguzinsky. Le comte Sava séjourna six mois et demi à Péking, et parvint à apaiser les Chinois qui étoient déjà mécontents des Russes.  
chinoise.

chinoise. Elle ordonna en même temps ———  
 de construire de distance en distance 1784.  
 jusqu'aux frontières de la Chine, villes et des villages, où l'on envoya des colons, qui, presque tous, ont péri victimes de la rapacité des gouverneurs russes.

Cependant l'asyle accordé par les Chinois aux Tourgouths qui avoient abandonné les bords du Wolga, et la mauvaise foi que les Russes mettoient dans le châtimement de ceux des leurs qui commettoient des attentats sur le territoire de la Chine, troublèrent encore l'harmonie entre les deux cours, et devinrent, quelque temps, le sujet d'une correspondance qui ne servit qu'à les aigrir mutuellement.

L'empereur Tchien - Long s'offensa de ce que Catherine sembloit lui reprocher d'aimer trop à punir ; et Catherine fut très-piquée de ce que Tchien-Long finissoit une de ses lettres en souhaitant que le ciel lui donnât plus de sagesse. — J'ai rapporté quelques fragmens de cette Correspondance, dans mon Précis de l'Histoire de la Chine. (*Voyage de lord Macartney.*)

Enfin, un agent de Catherine fut en-  
 1784. voyé à Péking<sup>1</sup>; et le colao Soun-ta-  
 zinn et un ministre russe s'étant rendus  
 à Kiachta<sup>2</sup>, ils conclurent un nouvel  
 accord qui rétablit la bonne intelli-  
 gence et le commerce entre les deux  
 nations<sup>3</sup>.

Catherine favorisa aussi les expé-  
 ditions maritimes du Kamtschatka. A  
 l'exemple des Anglais, qui vont ache-  
 ter des pelleteries sur la côte nord-  
 ouest de l'Amérique, quelques navi-  
 res russes se rendirent à la Chine et  
 y trafiquèrent avec succès.

Il étoit encore un autre pays avec  
 lequel Catherine désiroit d'avoir des  
 relations de commerce. Les côtes sep-  
 tentrionales de la Russie, et sur-tout  
 ses établissemens dans plusieurs îles  
 de l'Archipel du nord, la rappro-  
 choient du Japon. Le hasard vint en-

<sup>1</sup> En 1788.

<sup>2</sup> En 1789.

<sup>3</sup> On trouvera dans l'Appendice des détails  
 sur ce commerce.

coreservir les desseins de l'impératrice.

Quelques Japonais firent naufrage <sup>1784</sup> dans ces mers infrequentes<sup>1</sup>, et se sauvèrent sur les côtes de la Russie. Un habitant d'Irkoutsk, nommé Laxmann<sup>2</sup>, en conduisit un à Pétersbourg. Catherine l'accueillit avec bonté, et lui fit donner des maîtres qui, en lui enseignant la langue russe et la langue tartare, apprirent assez de Japonais pour pouvoir former des liaisons de commerce. Cette entreprise n'a pas encore eu un grand succès; mais il n'est pas douteux que la Russie ne partage tôt ou tard les grands profits que les Hollandois font au Japon.

Quoique Catherine étendit de toutes parts sa vaste domination, quoiqu'elle s'appropriât en paix comme en guerre, tous les états qu'elle pouvoit impuné-

<sup>1</sup> La barque japonaise se brisa sur Mednoi-Ostroff, ou l'île de Cuivre.

<sup>2</sup> C'étoit un savant allemand, qui, quoiqu'il résidât dans le département d'Irkoutsk, étoit membre de l'académie de Pétersbourg.

1784. ment envahir , elle n'en voyoit pas avec moins de jalousie l'accroissement de puissance de ses rivaux. Elle étoit , sur - tout , dès long-temps blessée et de la gloire de Frédéric II , et de la prépondérance qu'il avoit acquise en Europe. Depuis le premier partage de la Pologne , Frédéric empiétoit chaque jour sur les droits de la ville de Dantzic , et la gênoit tellement , qu'elle se trouvoit presque forcée de se donner à lui , ou de renoncer au commerce. Catherine étoit d'autant plus fâchée de voir Dantzic tomber au pouvoir des Prussiens , que la cour de Russie avoit , elle-même , dès long-temps formé le projet de s'emparer de cette ville , et n'en avoit été détournée que par les représentations secrètes que fit le gouvernement de France au chancelier Woronzoff<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le chancelier Woronzoff entretenoit long-temps un commerce de lettres avec Tercier , chargé , avec le comte de Broglie , de la correspondance secrète de Louis XV.

Les magistrats de Dantzic furent adroitement invités par le ministre Stackelberg à implorer la protection de Catherine. Aussitôt elle écrivit au roi de Prusse , et lui proposa sa médiation. Cette démarche retarda quelque temps l'invasion de Dantzic. 1784.

Des différens tout opposés troubloient un autre coin de l'Europe. Joseph II. vouloit rendre libre le cours de l'Escaut. Les Hollandais s'y opposoient ; et s'efforçoient d'engager Frédéric à soutenir, par les armes, leurs avides prétentions. Catherine déclara alors qu'elle étoit résolue à défendre les droits de l'empereur d'Allemagne<sup>1</sup>. Alors les Hollandais, dont le canon avoit déjà insulté le pavillon autrichien, craignirent de se voir fermer la Baltique, et négocièrent au lieu de combattre.

Tandis que Catherine s'assuroit de la paix au dehors de l'empire, et contribuoit à la donner aux autres puis-

<sup>1</sup> L'année précédente, Catherine II avoit renouvelé le traité d'alliance avec l'empereur.



— sances, les cabales se ranimoient au  
 1784. sein de sa cour. Il n'étoit point de  
 moyen que les mécontents n'employas-  
 sent pour armer le Grand-Duc contre  
 sa mère, et pour irriter cette princesse  
 contre lui. Le Grand-Duc passoit or-  
 dinairement l'automne à Gatschina<sup>1</sup>,  
 maison de plaisance éloignée d'envi-  
 ron dix-huit werstes de Tzarsko-Zélo.  
 Tout à coup, on répandit le bruit qu'il  
 vouloit y bâtir une ville, et donner la  
 liberté à tous ceux qui s'y établiroient.  
 Le prince ne fut pas peu surpris de  
 voir accourir, de diverses parties de  
 l'empire, une foule de paysans em-  
 pressés de jouir de ses bienfaits. Mais  
 il sut prudemment les congédier, et  
 dissipa un commencement de révolte,  
 dont on avoit sans doute espéré de le  
 forcer à tirer parti.

#### L'intrigue et le zèle de Bezborodko

<sup>1</sup> Gatschina fut bâti par Grégoire Orloff. A  
 la mort de Grégoire Orloff, Catherine acheta  
 Gatschina des héritiers de cet ancien favori,  
 et en fit présent à Paul Pétrowitch.

le rendoient nécessaire à l'impératrice. 1784  
 En succédant à Panin , il avoit hérité  
 de ses opinions. Lié avec la famille  
 Woronzoff , il étoit en secret opposé  
 à Potemkin , qui dédaignoit tous ses  
 ennemis , les bravoit hautement , et  
 s'en jouoit quelquefois avec habi-  
 leté.

Lanskoï vécut en bonne intelligence  
 avec Potemkin , et devint chaque jour  
 plus cher à l'impératrice. L'éducation  
 de ce favori avoit été négligée. Catherine  
 prit soin d'y remédier. Elle orna  
 son esprit des connoissances les plus  
 utiles , et elle admiroit en lui son ou-  
 vrage. Mais cette satisfaction eut un  
 terme. Lanskoï excita la jalousie de  
 Potemkin. Peut-être montra-t-il alors

Les deux Woronzoff sont frères de la  
 princesse Daschkoff et de l'ancienne maîtresse  
 de Pierre III. L'un , Sergueï Woronzoff ,  
 fut mis à la tête du conseil de commerce ; Pau-  
 me , Alexandre Woronzoff , étoit , à la mort  
 de Catherine II , ministre de Russie auprès de  
 la cour de Londres. Paul I<sup>er</sup> vient de le rap-  
 peler et de le nommer chancelier.

**1784.** trop peu d'égards pour ce despote<sup>1</sup>. Il fut attaqué d'une maladie violente, et périt, à la fleur de son âge, dans les bras de l'impératrice, qui lui prodigua, jusqu'au dernier moment, tous les soins d'un amour passionné.

Quand il ne fut plus, elle se livra aux regrets les plus amers. Elle refusa, pendant plusieurs jours, de prendre des alimens, et resta trois mois sans sortir de son palais de Tzarsko-Zélo<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ce fut par une dispute qu'ils eurent ensemble, qu'on apprit qu'en montant au poste de favori, Lanskoï avoit été obligé de donner à Potemkin 200,000 roubles.

<sup>2</sup> Au moment de la mort de Lanskoï, l'impératrice s'étoit mise au lit et vouloit mourir comme son amant. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse l'apprenant, se rendirent à Tzarsko-Zélo : mais lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la chambre à coucher de l'impératrice, et qu'on les annonça, elle leur cria d'une voix altérée de ne pas entrer, et ils furent obligés de s'en retourner sans l'avoir vue. Quoiqu'il fût déjà l'heure de se mettre à table, ils n'osèrent pas demander à manger, et ils allèrent partager le dîner des jeunes princes Alexandre et Constantin.



A. D. LANSKOT.



CATHERINE  
A  
L'AMITIE.

Ensuite , elle fit élever à Lanskoï un très-beau mausolée ; et , plus de deux ans après , ses courtisans l'ayant conduite , par hasard , auprès de ce monument , ils la virent tout à coup fondre en larmes <sup>1784</sup>.

On voit ici au - dessous du portrait de Lanskoï , la gravure représentant ce monument qui fut construit par Charles Cameron , artiste anglais. — Cette gravure a été faite d'après une médaille d'argent , dont douze seulement furent frappées , et que l'impératrice retira presque aussitôt des mains de ceux à qui elle les avoit distribuées. — La fortune de Lanskoï étoit estimée sept millions de roubles. Il la légua à l'impératrice qui la rendit aux secours de ce favori , en se réservant seulement le rachat des tableaux , des médailles , de la bibliothèque , de la vaisselle et d'une terre de 400 mille roubles dont elle lui avoit fait présent. — Quelque temps avant la mort de Lanskoï , la négligence de ce favori fut cause qu'il se perdit une très-belle collection de monnoies anglaises et saxonnes. Cette collection , commencée par Charles I<sup>er</sup> , avoit passé de différentes mains dans celles d'un ecclésiastique qui s'étoit ruiné à l'augmenter. Sa

1784. Potemkin entreprit d'arracher Catherine à sa douleur. Il étoit presque le seul qui pût pénétrer dans la solitude à laquelle elle se condamnoit. Il acquit encore plus d'ascendant sur elle ; et, soit par reconnoissance, soit par foiblesse, elle voulut, dit-on, se l'attacher par des liens indissolubles, et elle lui donna en secret sa main<sup>1</sup>.

Un mariage ne pouvoit pas plus veuve la confia au docteur John Glen-King, qui alloit à Pétersbourg, et qui en offrit l'acquisition au favori Lanskoï. Celui-ci l'acheta, la fit déposer dans son nouveau palais et n'y songea plus. Bientôt après les pièces de cette collection précieuse servirent aux jeux des enfans des domestiques ; il en passa sans doute une partie dans les cabarets voisins, et le tout ne tarda pas à disparaître.

■ Il est sans doute difficile de prouver l'authenticité de ce mariage. Mais une personne très-digne de foi, m'a certifié que les nièces de Potemkin en avoient des preuves, et qu'une d'entr'elles le lui avoit assuré. Au reste, l'impératrice et Potemkin étant morts, ce secret n'est pas plus important que celui du mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon.

Fixer les goûts de Potemkin que ceux de Catherine. Il songea bientôt à s'affranchir des devoirs que ce nœud lui imposoit, et à les déléguer à un favori plus jeune et plus complaisant que lui.

Tous les ambitieux de la cour désiroient de voir la place que la mort de Lanskoi avoit laissé vacante, remplie par un personnage qui leur fit partager les grâces qui en dépendoient. La princesse Daschkoff s'occupoit de la faire obtenir à son fils : le succès parut un moment devoir être le prix de ses intrigues.

Le jeune prince Daschkoff étoit grand, bien fait et d'une figure propre à faire quelque impression sur le cœur de l'impératrice. Potemkin, qui s'ap-

Le prince Daschkoff a été élevé à Edimbourg, sous les célèbres professeurs Robertson, Miler, Steward, etc. Il est même un des membres de la société royale de Londres. Mais tout cela ne l'empêche pas d'être un homme médiocre. Ayant obtenu, il y a quelques an-



1784.

perçut des moyens qu'on employoit pour le faire réussir , n'eut garde de s'y opposer ouvertement , de peur que la contradiction n'irritât Catherine , et ne déterminât son choix. Feignant , au contraire , de vouloir favoriser le jeune Daschkoff , il se rapprocha de sa famille , avec laquelle il avoit jusqu'alors vécu très-froidement. Il savoit saisir et imiter avec facilité les ridicules des personnes qu'il fréquentoit , et il ne négléga pas de faire-remarquer à Catherine ceux de la princesse Daschkoff et de son fils. L'impératrice en rit beaucoup. Le lendemain Potemkin lui envoya , l'un après l'autre , deux officiers des gardes , Yermoloff et Mononoff , qu'il chargea de quelque commission auprès d'elle , afin qu'elle eût

nées , le grade de colonel , il fut envoyé à Mohiloff , où sa première action d'éclat fut de jouer et de perdre , dans le tripot du fameux scélérat et gouverneur Passeck , l'argent qui devoit servir à l'habillement et à l'entretien de son régiment.

occasion de les voir, Catherine se dé-  
cida en faveur du premier. 1784.

Il y eut bal à la cour. Le jeune Daschkoff y étala une magnificence extraordinaire. Les courtisans pensoient que son triomphe n'étoit pas éloigné, et déjà ils avoient pour lui les déférences qui sont l'apanage du favori. Potemkin redoubla d'attention pour la princesse Daschkoff. Elle en fut si satisfaite, que, le jour suivant, elle lui écrivit un billet, pour le prier d'admettre au nombre de ses aides-de-camp le jeune comte de Bouttourlin, son neveu. Potemkin lui répondit malignement que toutes les places d'aides-de-camp auprès de lui étoient remplies, et que la dernière venoit d'être donnée au lieutenant Yermoloff.

Et ce nom et la personne qui le portoit, étoient également étrangers à la princesse Daschkoff. Dès le même jour elle apprit à les connoître, en voyant Yermoloff à l'Hermitage, auprès de l'impératrice.

1784.

Potemkin avoit trompé l'espoir de la princesse Daschkoff et de son fils, en se jouant. Il employa des moyens lâches et cruels pour écarter un autre rival. Le prince Pierre Mikaelowitch Gallitzin<sup>1</sup>, commandant des troupes en garnison à Moskow, et distingué par son courage, son esprit et sa figure, vouloit prétendre au poste de favori. Cela ne suffisoit pas, sans doute, pour exciter la jalousie de Potemkin : mais Gallitzin sembloit avoir l'ambition de gouverner, et se permettoit souvent de relever les fautes de celui qui dirigeoit les rênes du gouvernement. Potemkin en fut informé, et résolut de se débarrasser du concurrent qu'il regardoit comme un concurrent. Il en trouva bientôt l'occasion.

Dans le temps que le prince Gallitzin n'étoit encore que colonel, il s'é-

<sup>1</sup> Il étoit fils de l'amiral Gallitzin. Deux de ses frères, Alexandre et Mikhael, vivent encore à Moskow.

toit emporté jusqu'à frapper un officier, nommé Labroff, qui négligeoit trop son service. Labroff s'étoit, depuis, retiré tranquillement dans ses terres. Le général Schepeloff, mari d'une nièce de Potemkin, le fit venir à Moskow, tandis que la cour s'y trouvoit, et l'assura de toute la reconnaissance de son oncle, s'il tiroit de Gallitzin une éclatante vengeance. Labroff se présente aussitôt chez Gallitzin, lève sa canne sur lui, et est mis à la porte.

Peu de jours après, un ambassadeur turc devoit faire son entrée à Moskow, et, pour la rendre plus brillante, non-seulement on donna ordre de faire mettre la garnison sous les armes, mais on fit venir un régiment de cavalerie, dont le Grand-Duc étoit colonel. Potemkin employa encore Schepeloff pour faire insinuer au Grand-Duc qu'il auroit tort de souffrir que son régiment obéît à Gallitzin; et le prince déclara, en effet, qu'il

— ne vouloit pas qu'un corps qui por-  
1784. toit son nom , fût sous les ordres d'un commandant déshonoré.

Gallitzin , instruit des manœuvres de Schepeloff , l'appela en duel. Ils commencèrent par se battre au pistolet , puis ils mirent l'épée à la main. Schepeloff , plus robuste , plus adroit que Gallitzin , s'élança sur lui , le saisit fortement dans ses bras , et le perça de plusieurs coups. Ce dernier périt bientôt de ses blessures. On regarda sa mort comme un assassinat.

Frédéric II , qui croyoit très-dangereuse pour la Prusse et même pour l'Allemagne entière, l'alliance de l'Autriche avec la Russie , invita les électeurs et les autres princes de l'empire à se liguier pour la défense de la constitution germanique<sup>1</sup>. Le roi d'Angleterre fut un des premiers qui , comme électeur d'Hanovre , entra dans la confédération. Cette démarche déplut

<sup>1</sup> Le traité fut signé à Berlin , le 23 juillet 1785.

beaucoup à l'impératrice et à Potemkin. 1784.

La cour de Londres, désirant de renouveler son traité de commerce avec la Russie, envoya, en qualité de ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, Alleyne Fitz-Herbert<sup>1</sup>, qui joignit au désavantage des circonstances l'imprudence de s'attacher au parti des Voronzoff et de Bezborodko. Le commerce qui lie la Russie à l'Angleterre est également utile à ces deux puissances, et Catherine n'avoit sûrement pas envie d'y renoncer : mais elle ne fut pas fâchée de pouvoir donner une preuve de son ressentiment contre la cour de Londres, en retardant le renouvellement du traité<sup>2</sup>. 1785.

Peut-être est-il nécessaire de retracer ici succinctement en quoi consiste le commerce que les Anglais font avec

<sup>1</sup> Il porte aujourd'hui le nom de lord Sainte-Hélène.

<sup>2</sup> Ce traité avoit encore près de deux ans à courir.

les Russes. Ce commerce commença  
1785. dans le port d'Arkhangel, que les  
Anglais découvrirent<sup>1</sup>, vers le milieu

<sup>1</sup> Le capitaine anglais *Chancellor* découvrit le port d'Arkhangel dans la mer Blanche, en 1538. Cinq ans auparavant, le fameux navigateur Sébastien Cabot, avoit proposé à Edouard VI d'armer un vaisseau pour découvrir, dans la mer du Nord, un passage pour se rendre à la Chine et dans l'Inde. Le commandement de ce vaisseau fut d'abord donné à Hugh Willoughby, et ensuite à Richard Chancellor. Ce dernier fit naufrage sur les côtes de la mer Blanche, dans la baie de Saint-Nicolas, près de laquelle il n'y avoit alors qu'un couvent. Ce fut ce naufrage qui occasionna la découverte du port d'Arkhangel et le commerce des Anglais avec les Russes, commerce qui s'accrut avec une étonnante rapidité, puisque le produit de la douane d'Arkhangel monta bientôt annuellement à cent mille roubles. Les Anglais tirent de ce port des potasses, du kaviar, du suif, de la cire, des cuirs tannés et non tannés, du chanvre, des plumes, du goudron, des soies de cochon, du bœuf salé, du lard, de la rhubarbe, du liège, des toiles, des cordages, de la soie de Perse ou de la Chine, et divers autres articles.

du seizième siècle , en cherchant un passage pour aller aux Indes par les mers du Nord et de l'Est. D'Arkhangel ils remontèrent la Dwina septentrionale , se rendirent à travers les terres de Moskow , et y formèrent des liaisons qui s'étendirent beaucoup lorsque Pierre Premier eut conquis la Livonie , et leur eut ouvert les ports de Pétersbourg , de Reval , de Riga , de Narwa. Depuis cette époque , le commerce de la Russie est devenu l'un des plus lucratifs que fasse l'Angleterre , et le plus utile pour sa marine. 1785.

Les Anglais portent en Russie les produits de leur sol , de leurs manufactures et de leurs colonies des deux Indes , ainsi que les vins et les eaux-de-vie de France et d'Espagne , qu'ils vont chercher dans les ports de ces deux états , et sur lesquels ils font

Une partie de ces détails est tirée des Mémoires de Favier et des écrits de Busching et du savant professeur Busch.



— 1785. non-seulement un bénéfice considérable, mais ils gagnent encore le fret de leurs navires.

Les Russes leur donnent en échange des blés, des pelleteries, des fers, des chanvres, du goudron, des bois de construction, et les belles mâtures sans lesquelles l'Europe ne pourroit pas armer ces flottes qui couvrent et ensanglantent si souvent l'Océan. Les Anglais ont, en outre, établi à Moskow, à Thula, à Kasan, à Astrakhan, et dans quelques autres villes de la Russie, des comptoirs qui trafiquent sur la mer Caspienne et dans la Tartarie. Ils y ont des manufactures, où la main d'œuvre est beaucoup moins chère qu'en Angleterre, et où leurs facteurs font fabriquer des voiles, des cordages, des ancres et du fer battu ou fondu, ainsi que du cuivre.

Quoiqu'entièrement passif pour la Russie, ce commerce lui procure annuellement une balance d'un million de roubles en temps de paix, et d'un

million et demi en temps de guerre. —  
 Mais de quels avantages n'est-il pas <sup>1785.</sup>  
 pour l'Angleterre ! Quelles immenses  
 ressources ne lui fournit-il pas pour  
 entretenir sa marine et étendre sans  
 cesse ses relations dans toutes les par-  
 ties du monde !

L'ambassadeur de France<sup>1</sup> à Cons-  
 tantinople avoit servi à faire agir ,  
 presque malgré elle, la cour de Pé-  
 tersbourg de concert avec celle de  
 Versailles. Ce ministre venoit d'être  
 rappelé. Vergennes, qui sentoit la  
 nécessité de se rapprocher de Cathe-  
 rine, fit nommer le comte de Ségur  
 ministre plénipotentiaire de France  
 à Pétersbourg<sup>2</sup>. Ce jeune négociateur  
 étoit digne d'une si importante mis-  
 sion. Il joignoit aux grâces de l'esprit,  
 des connoissances étendues , la poli-  
 tesse à la dignité , et l'art de la per-  
 suasion à la franchise. Il ne pouvoit  
 manquer de plaire à Catherine et de

<sup>1</sup> Saint-Priest.

<sup>2</sup> Il y arriva au mois de février 1784.

1785. captiver Potemkin, dont l'altière rudesse savoit toujours apprécier le mérite.

Depuis La Chetardie et l'Hôpital, aucun ministre français n'avoit réussi à Pétersbourg. Par ses serviles complaisances, Breteuil avoit favorisé les intrigues de Catherine, qui ne tarda pas à le dédaigner. La morgue de Beausset ennuyoit cette princesse. L'insignifiante médiocrité de Juigné la rebutoit, et Vérac ne put jamais parvenir à lui inspirer la moindre confiance, parce qu'il balbutia, en lui parlant la première fois qu'il lui fut présenté. Ségur répara les torts de ses maladroits prédécesseurs.

L'impératrice voulut visiter le fameux canal de Wischeneï-Wolodzok, qui

La Chetardie avoit aidé l'impératrice Elisabeth à monter sur le trône, ce qui ne l'empêcha pas, comme on l'a vu plus haut, de courir risque d'être assassiné par des brigands que le chancelier Bestuscheff apostâ sur son passage et qui tirèrent sur sa voiture.

joint le Wolga au lac Ilmen, celui-ci —  
 au lac Ladoga, et conséquemment la 1785.  
 mer Caspienne à la Baltique. Potem-  
 kin, Yermoloff, Bezborodko, plu-  
 sieurs autres courtisans, les ministres  
 de France et d'Angleterre et l'am-  
 bassadeur de l'Empire, furent de ce  
 voyage.

Un jour que le ministre de France  
 étoit allé causer avec Potemkin, il le  
 trouva plus aigri que de coutume con-  
 tre la cour de Londres. Profitant ha-  
 bilement de l'occasion, Ségur fit sen-  
 tir à Potemkin l'avantage qui résul-  
 teroit pour la Russie d'avoir un com-  
 merce direct avec la France, au lieu de  
 laisser aux Anglais tous les profits.

Les nations qui n'ont point de traité de  
 commerce avec la Russie, sont obligées de  
 payer des droits en argent. Il faut alors qu'elles  
 achètent de 135 à 140 kopecks le thaler, qui  
 n'en vaut réellement que 125. Les nations qui  
 ont un traité, gagnent donc 12 pour 100 sur  
 les droits, ce qui, indépendamment des autres  
 avantages, est un bénéfice considérable. —  
 L'ambassadeur obtint en outre de la cour de

1785. qu'ils font sur l'une et l'autre de ces puissances. Potemkin l'engagea à lui développer ces vérités par écrit, et lui promit de n'en parler qu'à l'impératrice. Aussitôt le ministre repassa dans sa galère. N'y ayant trouvé que le comte Louis de Cobenzel<sup>1</sup> et Fitz-Herbert, qui jouoient ensemble au trictrac, il emprunta l'écritoire de ce dernier. Ce fut donc avec la plume du ministre d'Angleterre, qu'il traça le projet d'un traité de commerce de la France avec la Russie. Ce projet, remis au même instant à Potemkin, fut communiqué à l'impératrice et obtint son assentiment ; ensuite on le rendit fidèlement au ministre français, en le priant de le donner, suivant l'usage, au vice chancelier Ostermann.

Lorsque cet écrit fut présenté à Os-  
 Russie une diminution de droits d'entrée sur  
 les vins de France.

<sup>1</sup> Le même qui a signé, depuis, le traité de Campo-Formio avec le général Bonaparte, termann,

termann , celui-ci , qui ne savoit pas 1785.  
 que l'impératrice et Potemkin l'avoient  
 déjà approuvé , et qui , d'ailleurs , étoit  
 entièrement dévoué aux Anglais , dit  
 au ministre qu'il n'osoit pas le flat-  
 ter du succès. Le ministre garda le  
 silence. Le projet porté au conseil fut  
 agréé sur le champ ; et c'est ainsi que  
 fut préparé le traité de commerce en-  
 tre la France et l'Angleterre.

Avant de signer ce traité , Oster-  
 mann et Bezborodko prétendirent ,  
 qu'il falloit que la France donnât son  
 adhésion à la neutralité armée. L'ob-  
 servation en fut faite à l'ambassadeur ,  
 qui y consentit , pourvu que la cour  
 de Pétersbourg promît de ne conclure  
 de traité avec aucune autre puissance  
 sans les mêmes conditions. Cette clau-  
 se , stipulée contre les intérêts et l'or-  
 gueil de l'Angleterre , retarda long-  
 temps le renouvellement du traité que  
 sollicitoit Fitz-Herbert.

En partant de France , Ségur avoit  
 parlé de l'espérance de faire un traité

1785. de commerce avec la Russie. On s'étoit empressé de lui répondre qu'il n'y avoit point de possibilité. Lorsqu'il manda que ce traité étoit entamé, Vergennes lui dépêcha un courrier pour lui dire que ce n'étoit qu'un vain appât que lui présentait la Russie, et qu'il alloit surement compromettre la dignité du roi. Lorsque le courrier atteignit Pétersbourg, le traité étoit conclu.

Avant de retourner à Pétersbourg, Catherine se rendit à Moskow, et y fut moins défavorablement accueillie qu'elle ne l'avoit été lors de ses précédens voyages. Le temps avoit presque effacé le souvenir de son usurpation. Parmi ceux qui parurent à sa cour, étoit Goudowitz, que l'extrême simplicité de son habillement faisoit aisément distinguer au milieu d'une foule de courtisans chamarrés de croix, de plaques, de cordons de chevalerie. Sa présence seule rappeloit encore Pierre III.

( 195 )

Romanowna Woronzoff avoit été ———  
dès long-temps retirée de l'exil, et 1785.  
s'étoit mariée<sup>1</sup> à l'amiral Palensky.  
L'impératrice ne l'invita point à sa  
cour, mais elle lui fit demander sa  
fille qu'elle admit au nombre des de-  
moiselles d'honneur. Etoit-ce par re-  
mords? étoit-ce par excès d'indul-  
gence? ou ne vouloit-elle que com-  
plaire à la famille des Woronzoff?

L'impératrice ne se contentoit pas  
d'avoir nommé un archevêque catho-  
lique, et établi un séminaire de jésuites  
à Mohiloff, et de maintenir l'islamisme  
en Krimée, elle donnoit presque tous  
les ans à ses peuples un exemple so-  
lennel de la protection qu'elle accor-  
doit à la liberté des cultes. Le jour  
de la bénédiction des eaux<sup>2</sup>, son con-

<sup>1</sup> Il est juste de remarquer que cette femme,  
dont on a dit tant de mal, s'est, depuis son  
mariage, conduite avec beaucoup de modestie  
et de décence, et a toujours bien rempli les  
devoirs d'épouse et de mère.

<sup>2</sup> Le 6 janvier.



— 1785. fesseur rassembloit par son ordre les ecclésiastiques de tous les rits , et leur faisoit les honneurs d'un grand festin, que Catherine appeloit le *dîné de tolérance*. Ainsi l'on vit réunis cette année à la même table, le patriarche de Gurgistan<sup>1</sup>, l'évêque russe de Polosk, des Archimandrites grecs, un évêque catholique, un prieur de la même religion, un prêtre arménien, des franciscains, des jésuites, des prédicans luthériens, des calvinistes, et des curés anglicans.

Depuis le commencement de son règne, Catherine travailloit à répandre l'instruction parmi ses peuples. Elle avoit déjà fondé des maison d'enseignement dans plusieurs villes. Elle en voulut également établir dans les campagnes. On forma aussitôt une commission d'instruction publique, à la tête de laquelle fut mis l'ancien favori Zawadoffsky, qui, sans être redevenu amant en titre de l'impératrice, étoit

<sup>1</sup> La Georgie ou Grusinie,

pourtant rentré en grâce , et avoit été nommé secrétaire du cabinet et chef de la banque d'emprunt. Après lui venoient le savant Epinus<sup>1</sup> et Pastoukoff<sup>2</sup>, secrétaire particulier de l'impératrice. Les autres membres de la commission , n'étoient que des hommes insignifiants , que la protection de Zawadoffsky y avoit fait admettre.

La commission étoit divisée sur la manière d'instituer les écoles normales que désiroit l'impératrice. Epinus , qui craignoit que l'entêtement et l'ignorance n'empêchassent l'exécution de ce projet , conseilla d'adopter les institutions autrichiennes ; et après beaucoup de résistance , on déféra à son

<sup>1</sup> Epinus avoit été le précepteur de Paul Pétrowitz. C'est un homme non moins distingué par ses vertus que par ses grandes connoissances. On a de lui plusieurs mémoires sur les mathématiques et une théorie de l'aimant, très-estimée.

<sup>2</sup> Pastoukoff a été aussi employé à l'éducation de Paul Pétrowitz : c'est un courtisan puillanime.

1785. — avis. Il connoissoit sans doute les vices du mode autrichien ; mais il pensoit qu'il valoit mieux créer des écoles imparfaites et susceptibles d'être corrigées avec le temps, que de n'en avoir d'aucune espèce.

L'impératrice proposa alors à Joseph II diverses questions sur les écoles normales d'Autriche. Ce prince lui envoya Jankowitsch, qu'il croyoit propre à lui donner tous les renseignemens dont elle avoit besoin. Jankowitsch, ancien pédagogue de village et dépourvu de talens, ne fut pas plutôt arrivé à Pétersbourg qu'il se vit décoré du titre de conseiller-d'état, nommé directeur des écoles normales, et adjoint à la commission d'instruction publique. Il devint en même tems le flatteur de Zawadofsky et l'antagoniste d'Epinus.

L'importance que l'impératrice attachoit à sa commission d'instruction publique, étoit telle, qu'elle ne cessoit de lui adresser des notes pour lui

communiquer ses idées sur le perfectionnement des écoles normales. En outre, elle assistoit elle-même aux leçons de ces écoles. 1785.

Un savant allemand<sup>1</sup>, membre de l'académie de Pétersbourg, consentit à professer en langue russe la géographie et l'histoire. Ce fut un bonheur, car, peut-être, aucun Russe n'en auroit été capable. Catherine assistoit un jour, avec plusieurs de ses courtisans, à une leçon que donnoit l'académicien sur les peuplades de la Sibérie. Après l'avoir écouté avec attention, elle loua beaucoup, et son savoir et son zèle. Ensuite elle lui proposa une objection, à laquelle il répondit d'une manière victorieuse. Zawadoffsky et quelques autres, peu accoutumés à voir un savant énoncer une opinion contraire à celle de la

<sup>1</sup> Il se nomme Bachmester, est né dans l'lectorat d'Hanovre et a composé le seul ouvrage qui soit exact sur la géographie de la Russie.

— 1785. souveraine, parurent indignés de tant de témérité. Mais l'impératrice s'empressa d'avouer qu'elle avoit été dans l'erreur, et rendit grâce à l'académicien de l'en avoir si habilement retirée. Observant en même temps le mécontentement de Zawadofsky, elle profita de l'instant où il l'accompagnoit à sa voiture, pour lui ordonner de renouveler ses remerciemens au professeur. Cela n'empêcha pas le chef de l'instruction de punir, quelque tems après, la franchise de cet homme estimable, en lui ôtant sa place, et même le logement qui lui avoit été donné.

En s'occupant de l'instruction publique, Catherine ne négligeoit pas l'instruction particulière de ses petits enfans. Elle la dirigeoit elle-même, et y consacroit, chaque jour, une partie de son temps. L'éducation des jeunes princesses étoit confiée à la veuve du lieutenant-général Lieven, femme de beaucoup d'esprit et de mérite. Les jeunes princes avoient pour institu-

teurs des hommes qu'on avoit cru les plus dignes de remplir cette place. 1785.  
 L'impératrice composa pour ces princes divers essais d'histoire et de morale, qui ont été recueillis sous le titre de Bibliothèque des Grands-Ducs Alexandre et Constantin<sup>1</sup>. Elle assistoit fréquemment à leurs leçons, s'entretenoit avec ceux qui les enseignoient, et se faisoit montrer les cahiers de leurs études, sur lesquels elle mettoit ordinairement des notes, adressées tantôt aux élèves, tantôt aux instituteurs. Un jour, qu'elle étoit entrée, en leur absence, dans leur salle d'étude, elle vit que la leçon du matin avoit eu pour objet le gouvernement de la Suisse, et que l'instituteur en avoit parlé en homme qui savoit apprécier tous les avantages

<sup>1</sup> Il y a dans ce Recueil un abrégé allemand de l'Histoire de Russie, abrégé qui est très-médiocre. On y trouve aussi deux petits contes assez jolis, l'un est intitulé le Tzarewicz Chlore; l'autre le Petit Samoyède.

— 1785. d'un peuple libre. Elle écrivit de sa main ; au bas du cahier : — « M. Laharpe, continuez vos leçons de cette sorte. Vos sentimens me plaisent beaucoup<sup>1</sup>. »

Tous ces détails paroîtront peut-être de peu de conséquence ; mais , de même que j'avoue avec franchise les torts de Catherine , je ne néglige pas ses actions louables. Eh ! que n'en ai-je davantage à raconter !

1786. Yermoloff étoit monté au plus haut degré de la faveur. Son imprudence l'en fit précipiter. Ce favori , grand , blond et d'une figure qui annonçoit une ame très-apathique , étoit rempli de jalousie. Bientôt il se montra ingrat envers Potemkin à qui il devoit sa fortune. Il saisissoit avec chaleur toutes les occasions de lui nuire , et ce ne

<sup>1</sup> Ce fait m'a été attesté par le colonel Laharpe , lui-même. — L'on verra plus bas qu'effrayée de la révolution française , l'impératrice ne tarda pas à changer d'opinion sur la philosophie et la liberté.

fut que pour le contrarier qu'il défendit le malheureux khan Sahim-Gherai, dont on négligeoit indignement de payer la pension. L'impératrice, qui devenoit tous les jours plus foible pour ses amans, témoigna quelque froideur à Potemkin, et même à l'ambassadeur de France, dont le crédit faisoit également ombrage à Yermoloff. 1786.

Bezborodko, Alexandre Woronzoff, et quelques autres courtisans contribuoient, par leurs instigations, à aigrir ce favori. Yermoloff avoit un oncle, nommé Lewaschoff, que Potemkin chassa honteusement du service, à la suite d'une querelle de jeu,

Potemkin jouoit un jeu énorme, mais noblement. Passant à Mohiloff, où commandoit ce féroce Passeck, auquel la part qu'il prit au détrônement de Pierre III valut le grade de général, il monta au Pharaon. Passeck, qui tailloit, eut l'effronterie de vouloir escamoter une carte. Potemkin s'en aperçut, le prit au collet et lui donna vingt soufflets, après quoi il partit pour Pétersbourg. Tous



1786.

dans laquelle ce Lewaschoff avoit eu tort. Yermoloff s'en plaignit à l'impératrice. Potemkin essuya les reproches de cette princesse, et en fut tellement blessé, qu'il lui dit fièrement : — « Ma-

les témoins de cette scène crurent Passeck perdu. Mais il avoit une fille qui étoit demoiselle d'honneur de l'impératrice, et, de plus, fort jolie. Elle obtint aisément la grâce du coupable.

Potemkin se livroit souvent à son emportement. Il frappa un jour le prince Vassili Dolgorouky, sous prétexte que ce prince prenoit le parti du général Kretschnikoff; mais le véritable motif de sa colère, c'est qu'il aimoit l'épouse de Vassili Dolgorouky, qui, chose rare ! avoit résisté à ses desirs. Il frappa aussi le prince Wolkonsky, parce qu'étant à table, ce prince battit des mains à une plaisanterie du despote. Potemkin se leva, et, le prenant au collet, lui donna quelques gourmades en lui disant : — « Comment, tu m'applaudis comme un vil bouffon ? » — Puis, se tournant vers le général autrichien, Jordis, qui étoit aussi à table : — « Voilà, dit-il, général, comment il faut traiter ces coquins-là. »

» dame , il faut opter , et chasser  
 » Yermoloff ou moi ; car , tant que  
 » vous garderez ce nègre blanc<sup>1</sup>, je  
 » ne remettrai pas le pied chez vous ».  
 — Le même jour , Yermoloff reçut  
 ordre de voyager. Momonoff le rem-  
 plaça.

Ces intrigues n'étoient guère sues  
 qu'à la cour ; ailleurs on connoissoit  
 la gloire de Catherine.

Durant ses voyages dans l'intérieur  
 de la Russie , le savant Pallas avoit  
 recueilli beaucoup d'objets d'histoire  
 naturelle , et s'étoit formé , par ce  
 moyen , un cabinet précieux. L'im-  
 pératrice en fit l'acquisition. Elle avoit  
 aussi acquis , quelques années aupa-  
 ravant , la bibliothèque de Dalember  
 et celle de Voltaire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Potemkin appeloit ainsi Yermoloff , parce  
 qu'il étoit extrêmement blond.

<sup>2</sup> Peu de temps après la mort de Voltaire ,  
 Catherine chargea son correspondant à Paris  
 d'acheter pour elle la bibliothèque de l'auteur  
 de Mahomet. Madame Denis , qui avoit hérité

1786. Divers voyageurs avoient souvent parcouru , par ses ordres , et l'Ar-

de cette bibliothèque , dit au correspondant , qu'elle ne vouloit point la vendre , mais qu'elle en feroit volontiers hommage à l'impératrice. Cette princesse lui écrivit alors la lettre que voici :

De Pétersbourg , le 15 août 1778.

« Je viens d'apprendre , madame , que vous  
 » consentez à remettre entre mes mains ce dé-  
 » pôt précieux , que monsieur votre oncle  
 » vous a laissé , cette bibliothèque que les  
 » âmes sensibles ne verront jamais sans se  
 » souvenir que ce grand homme sut inspirer  
 » aux humains cette bienveillance universelle,  
 » que tous ses écrits , même ceux de pur agré-  
 » ment respirent , parce que son âme en étoit  
 » profondément pénétrée. Personne avant lui,  
 » n'écrivit comme lui : à la race future il  
 » servira d'exemple et d'accueil. Il faudroit  
 » unir le génie et la philosophie aux connois-  
 » sances et à l'agrément , en un mot , être  
 » monsieur de Voltaire pour l'égaliser. Si j'ai  
 » partagé avec toute l'Europe vos regrets ,  
 » madame , sur la perte de cet homme in-  
 » comparable , vous vous êtes mise en droit  
 » de participer à la reconnoissance que je dois  
 » à ses écrits. Je suis sans doute très-sensible

chipel du Nord et les provinces russes  
les plus reculées<sup>1</sup>. Elle envoya encore 1786.

» à l'estime, à la confiance que vous me  
» marquez. Il m'est bien flatteur de voir  
» qu'elles sont héréditaires dans votre famille.  
» La noblesse de vos procédés vous est cau-  
» tion de mes sentimens à votre égard. J'ai  
» chargé monsieur de Grimm \* de vous en  
» remettre quelques foibles témoignages , dont  
» je vous prie de faire usage. »

#### CATHERINE.

Cette princesse avoit écrit sur l'enveloppe :  
— « Pour madame Denis , nièce d'un grand  
» homme qui m'aimoit beaucoup. »

A la suite de cette lettre , l'impératrice  
demanda à madame Denis un plan en relief  
de la façade et de la distribution intérieure  
du château de Ferney , ainsi que de ses jar-  
dins et de ses avenues , parce qu'elle se propo-  
soit d'en faire bâtir un pareil dans le parc de  
Tzarsko-Zélo , projet qui n'a point été exé-  
cuté.

<sup>1</sup> Le lieutenant - colonel Blaumeyer fut  
chargé de vérifier les découvertes déjà faites

\* M. Grimm étoit à Paris le correspondant lit-  
téraire de l'impératrice.

1786.

plusieurs savans, les uns vers le Caucase, les autres vers les frontières de la Chine<sup>1</sup>. Mais ne faisoit-elle pas ces entreprises plutôt par un vain désir de faire retentir l'Europe de son nom, que par un véritable amour des sciences ? Si elle avoit eu la noble ambition de rendre utiles les travaux des savans, n'auroit-elle pas laissé publier tout ce que les voyageurs avoient découvert, et au dehors, et

dans l'Archipel du Nord et d'en tenter de nouvelles, depuis l'embouchure de l'Anadyr jusqu'à l'extrémité du détroit qui sépare la Sibérie de l'Amérique.

<sup>1</sup> Le baron Valchen Stedtz, colonel de cavalerie au service de la Russie, partit pour cette expédition avec 810 ouvriers ou soldats choisis, et 107 officiers. Tout le fruit de leur voyage se borna à la découverte d'une petite peuplade de chrétiens, qu'ils avoient trouvés isolés dans des endroits les moins connus du Caucase. Ces chrétiens s'appeloient Tschetches, et ignoroient leur origine. Quelques mots de leur langue firent supposer qu'ils descendoient d'une colonie de Bohémiens.

au dedans de ses vastes états ? Leur 1786.  
 départ fut toujours emphatiquement  
 annoncé ; leur retour ne porta jamais  
 qu'une lumière clandestine.

Il s'en est pourtant échappé quelques rayons de cette lumière : l'envieuse politique de la cour de Russie n'a pu les dérober à tous les regards.

En 1783, l'anglais Billings passa en Russie avec un grand nombre de ses compatriotes , que le ministre russe Simolin venoit d'engager à Londres pour la marine impériale. Présenté, comme tous ses camarades, au comte Ivan Tchernischeff, Billings dit qu'il avoit , en qualité d'aide-astronome, accompagné le capitaine Cook, dans son dernier voyage autour du monde. Les mots en imposent toujours aux ignorans. Tchernischeff, qui ne savoit pas que l'emploi d'un aide-astronome ne consiste qu'à coucher sur le papier les degrés, minutes et secondes que l'observateur lui annonce, emploi

**1786.** que peut remplir tout homme qui sait faire des chiffres , s'empressa de faire part de sa découverte à Catherine. Cette princesse résolut sur le champ d'entreprendre une expédition maritime , qui , peut-être , lui vaudroit la gloire de réussir , là où le célèbre Cook avoit échoué.

Billings fut donc invité à partir pour l'Archipel du Nord , et la vanité l'aveugla assez pour qu'il se chargeât d'une entreprise au-dessus de ses talens , et dont ses compatriotes essayèrent en vain de le détourner. On fit des préparatifs immenses et à grands frais. Le fameux professeur Pallas fut mis à la tête d'une commission chargée de combiner le plan du voyage avec Billings. Mais , à leur grand étonnement , les membres de cette commission reconnurent bientôt que l'aide-astronome de Cook n'entendoit rien en astronomie ; ils le déclarèrent au ministre Tchernischeff , qui , choqué de leur franchise , leur répondit in-

solemment que Billings en savoit plus qu'eux<sup>1</sup>. 1786.

Heureusement que le collège de l'amirauté joignit à Billings trois officiers très - instruits ; le premier étoit le lieutenant Hall , né anglais ; le second le danois Bezing , et le dernier le russe Zaritsckeff. On lui donna aussi ,

1 Pour donner une idée de l'ignorance et de l'entêtement du ministre de la marine Ivan Tchernischeff, je citerai encore une anecdote. Se trouvant un jour auprès de Catherine sur un balcon du palais d'hiver en face des chantiers, cette princesse lui demanda de quelle force étoit un vaisseau qu'on construisoit alors. Tchernischeff répondit, sur le champ, que c'étoit un vaisseau de quatre-vingts canons. — S'étant rendu quelque temps après à l'amirauté, la question de l'impératrice lui revint dans l'idée et il la fit à son tour au constructeur en chef. Celui-ci répondit que le vaisseau sur le chantier n'étoit que de soixante-six canons. Là-dessus Tchernischeff lui ordonna péremptoirement et sans réplique, d'en faire un vaisseau de quatre-vingts, comme il l'avoit annoncé à la souveraine. Le petit despote fut obéi ; mais le vaisseau n'a jamais pu servir.



**1786.** pour avoir soin des instrumens , un très-habile mécanicien anglais, nommé Edwards. Le reste de l'équipage fut composé des ouvriers les plus intelligens , des pilotes les plus expérimentés , et des meilleurs matelots de la marine russe. Enfin , Billings , muni des instructions rédigées par Pallas , se rendit sur la rivière de Kowima , où il fit construire un navire , pour doubler le Tschoukotskoï-Noss, mais il ne put pas y réussir.

L'année suivante il parcourut les îles de l'Océan oriental, à partir d'Okhotsk et de la baie d'Awatscha jusques aux côtes du Japon. Il en traça même les cartes ; mais les découvertes qu'il fit ne sont pas très-importantes. Il recueillit cependant beaucoup de curiosités , et emmena à Pétersbourg un naturel d'Ounalaschka et une femme que les habitans de cette île avoient enlevée sur les rivages de l'Amérique, et qui assuroit être venue d'une partie du continent très-éloignée des côtes.

De retour à Pétersbourg, Billings, <sup>1786.</sup> s'occupa à mettre en ordre, avec le secours de Pallas, le journal de son voyage. Mais il est trop à craindre que ce travail ne reste, comme celui dont j'ai déjà parlé, perdu pour le public<sup>1</sup>.

Un monument plus certain de la gloire de Catherine est le canal qu'elle fit commencer dans la province de

<sup>1</sup> L'homme qui, s'il n'eût pas été arrêté dans son voyage, auroit sans doute donné des renseignemens précieux, étoit l'américain Ledyard, qui avoit fait le tour du monde avec le capitaine Cook, et forma il y a environ 15 ans, le projet de se rendre à pied auprès des Tschoutktschis, de traverser avec eux le détroit de Behring, et delà de gagner les établissemens anglais de la baie d'Hudson. Il avoit entrepris cette course extraordinaire seul et sans armes. On l'arrêta à Yakoutsk, sous prétexte qu'il étoit espion, et on le conduisit jusqu'aux frontières de la Prusse, d'où il repassa en Angleterre.

Cet intrépide marcheur se rendit, depuis, en Egypte dans l'intention de traverser à pied toute l'Afrique. La mort l'en empêcha. Il périt au Caire, d'une diarrhée.

\_\_\_\_\_ Twér , pour joindre la Twertza à la  
 1786. Msta. La première de ces rivières se  
 jette dans le Wolga , et la seconde  
 communique par les grands lacs à la  
 Newa. Si ce canal est jamais achevé ,  
 il établira une navigation intérieure  
 dans toutes les vastes contrées situées  
 entre la mer Caspienne et la Baltique.

L'impératrice , désirant augmenter  
 la population de Kherson et de ses  
 nouvelles provinces de la Tauride et  
 du Caucase , publia un manifeste pour  
 inviter les étrangers à venir s'établir  
 dans ces contrées. Je vais citer quel-  
 ques fragmens de ce nouvel appât  
 offert à la crédulité de l'Europe.

« La protection que nous avons  
 » coutume d'accorder aux étrangers  
 » qui viennent faire le commerce ou  
 » exercer leur industrie dans notre  
 » empire , est généralement connue.  
 » Chacun peut jouir dans nos états du  
 » libre exercice de la religion de ses  
 » pères , d'une entière sécurité , de la  
 » protection des loix et du gouverne-

» ment. Toutes les choses les plus né-  
 » cessaires à la vie , et les agrémens 1786.  
 » convenables , ainsi que les moyens  
 » de s'enrichir, y sont présentés et par  
 » la fécondité du sol et par les objets  
 » propres au commerce. Le pays du  
 » Caucase , soumis à notre sceptre ,  
 » offre toutes ces ressources en plus  
 » grande abondance que les autres pro-  
 » vines de notre empire. Les étran-  
 » gers qui voudront s'y établir, soit  
 » dans les villes , soit dans les cam-  
 » pagnes , y trouveront un asile pai-  
 » sible et beaucoup d'avantages . . . .  
 » Ils seront, pendant six ans, exempts  
 » de toutes les charges de la couronne.  
 » Si , à l'expiration de ce terme , ils  
 » désirent de quitter nos états , ils en  
 » auront la liberté , en payant seule-  
 » ment la valeur de trois années d'im-  
 » positions <sup>1</sup>. »

Par un autre manifeste qui parut  
 quelques mois après celui-ci , l'impé-

<sup>1</sup> Ce manifeste est daté de Tzarsko-Zéla ,  
 le 14 juillet 1785.

---

## LIVRE ONZIÈME.

### A R G U M E N T.

*Catherine II voyage en Krimée. — Assassinat de Sahim-Gherai. — Les Turcs déclarent la guerre à la Russie. — Gustave III attaque les Russes. — Bataille navale d'Hogland. — Benzelsierna tente de brûler la flotte russe à Copenhague. — Prise d'Oczakoff. — Paix de Varéla. — Prise d'Ismâil. — Disgrace de Momonoff. — Zouboff devient favori. — Faukener à Pétersbourg. — Paix d'Yassi. — Mort de Potemkin.*

— 1787. **D**EPUIS long-temps Catherine avoit résolu de se rendre en Krimée, et de conduire son petit-fils Constantin jusqu'aux portes de l'empire d'Orient, qu'elle lui destinoit. Tout étoit prêt pour ce voyage, lorsque le jeune prince fut attaqué d'une espèce de rougeole,





*G. A. Potemkin Tauritchesky  
à l'âge de 51 ans.*

*assacert Sculp.*

qui le força de rester à Pétersbourg. 1787.

Catherine vouloit aussi se faire couronner à Kherson , comme souveraine de la Tauride : mais la nouvelle des hostilités qui avoient récemment éclaté entre les Tartares et les Russes , la firent renoncer à ce pompeux dessein , et à une partie de la magnificence qu'elle devoit étaler sur le théâtre de ses conquêtes.

1. Le bruit du voyage de l'impératrice ne fit pas sur les Georgiens , les Leshis et les autres habitans de ces contrées si vastes et si peu connues , l'effet qu'on en attendoit. Au lieu de paroître flattés ou éblouis de son approche , ces peuples la regardèrent comme le signal d'un grand danger ; et ayant renouvelé leur serment d'u-

Ce jeune prince avoit dès son enfance eu auprès de lui une femme grecque et un jeune valet de chambre grec. Aussi apprit-il à parler leur langue avec beaucoup de facilité. Le corps de 200 cadets grecs , établi à Pétersbourg , acquit , par rapport à lui , plus d'éclat et de consistance.



— nion , ils se promirent de résister de  
 1787. tout leur pouvoir à l'oppression des  
 Russes.

L'impératrice partit<sup>1</sup> accompagnée  
 de ses dames d'honneur, de son favori  
 Momonoff, du grand écuyer Narisch-  
 kin, d'Ivan Tchernischoeff, des deux  
 Schouwaloff et de divers autres courti-  
 sans, ainsi que de l'ambassadeur d'Au-  
 triche et des ministres de France et  
 d'Angleterre<sup>2</sup>. Les traîneaux alloient

<sup>1</sup> Le 18 janvier.

<sup>2</sup> Avant de se mettre en route, Catherine fit  
 présent à chacun de ces trois ministres d'une  
 pelisse, d'un bonnet et d'un manchon.

Le chevalier de Normandès, qui, après  
 avoir été chargé d'affaires, avoit succédé au  
 marquis de la Torrè, dans la place de ministre  
 d'Espagne à Pétersbourg, fut si affecté de n'a-  
 voir pas été invité à ce voyage, qu'il en devint  
 presque fou. Catherine avoit pour ce ministre  
 un éloignement et un dédain qu'il ne justifioit  
 que trop. — Je l'ai vu ministre d'Espagne à  
 Copenhague, et il n'y jouissoit pas de plus de  
 considération qu'à Pétersbourg et à Warsawie  
 où il avoit été aussi ministre. — M. de Galvez

la nuit comme le jour. On avoit assem-  
blé un grand nombre de chevaux à <sup>1787</sup>  
chaque station ; de grands feux étoient  
allumés de trente toises en trente toi-  
ses , et une foule immense de curieux  
bordoit la route.

Le sixième jour, l'impératrice ar-  
riva à Smolensko. Quinze jours après,  
elle fit son entrée à Kiœff, où les  
princes Sapieha et Lubomirsky, les  
Potocki, les Branitsky, et la plupart  
des autres Polonais dévoués à la Rus-  
sie, s'étoient rendus pour accueillir la  
souveraine.

Potemkin avoit devancé cette prin-  
cesse. Il la rejoignit à Kiœff, ainsi que  
le prince de Nassau-Siegen qui, de-  
puis quelque temps, étoit entré au  
le remplaça en Russie, parce que le ministre  
de France et les ambassadeurs de Vienne et  
de Naples, occupés alors du traité d'alliance  
des maisons de Bourbon et d'Autriche avec la  
cour de Russie, et craignant qu'il ne laissât  
pénétrer leur secret, écrivirent, de concert,  
qu'il avoit des accès de démence, et le firent  
rappeler.

1787. service des Russes. Le maréchal Romanzoff s'y trouva aussi. Déjà blessé de l'orgueil de Potemkin<sup>1</sup>, il eut, pendant son séjour à Kioff, de nouvelles raisons de s'en plaindre, et son mécontentement fut très-visible. Mais quelque prix que l'impératrice attachât aux brillans services du vainqueur des Ottomans, la faveur de Potemkin n'en diminua pas.

On avoit fait casser les rochers qui gênoient la navigation du Dnieper ; et cinquante galères magnifiques étoient préparées pour recevoir l'impératrice. Cette princesse alla au commencement du printemps à Krementschouk, et s'y embarqua<sup>2</sup> avec son nombreux cortège.

Le lendemain, la flotte jeta l'ancre

<sup>1</sup> Le maréchal Romanzoff étoit général en chef de la cavalerie, et pendant quatorze ans de suite il n'y eut aucun avancement dans ce corps, parce que Potemkin n'aimoit pas le maréchal.

<sup>2</sup> Le 6 mai.

vis-à-vis de Kanieff. Le roi de Pologne, qui y étoit venu sous son ancien nom de comte Poniatowsky, et avoit reçu cent mille roubles pour les frais de son voyage, se rendit aussitôt à bord de la galère de l'impératrice. Ces deux souverains ne s'étoient pas vus depuis vingt-trois ans<sup>1</sup>. Quand ils s'abordèrent, Catherine parut un peu troublée : mais Stanislas - Auguste conserva toute sa présence d'esprit, et parla avec beaucoup d'assurance. Bientôt, ils restèrent seuls dans l'appartement de l'impératrice, et eurent une conférence, qui dura un peu plus d'une demi - heure, et dans laquelle le roi demanda à l'impératrice de faire déclarer héritier du trône de Pologne, le prince Joseph Poniatowsky, son neveu; d'augmenter les revenus de la couronne, et de permettre à ses sujets de naviguer librement sur le Dnieper.

<sup>1</sup> J'ai déjà dit qu'ils avoient eu une entrevue secrète à Riga, en 1764.

1787.

Quoique l'impératrice ne voulût accorder rien de ce que souhaitoit le foible monarque , elle lui laissa croire qu'il obtiendrait tout ; après quoi ils passèrent sur une autre galère , où ils dînèrent ensemble <sup>1</sup>. Catherine décora son ancien amant du cordon de l'ordre de Saint-André.

Potemkin , qui n'avoit jamais vu le monarque polonois , en parut enchanté. Peut-être même est-ce à l'impression qu'il fit sur lui , que Stanislas-Auguste a dû , quelques années de plus , la conservation de son trône. Quoi qu'il en soit , il se retira le soir très-satisfait en apparence de l'accueil qu'il avoit reçu , et il fit tirer , sur les bords du Dnieper , un très-

En sortant de table Stanislas-Auguste prit l'éventail et les gants de l'impératrice des mains du page qui les tenoit , et les présenta à cette princesse. Catherine prit aussitôt le chapeau que tenoit le page du roi et le lui avança : — « Ah ! madame , lui dit-il aussitôt , » en faisant allusion à la couronne de Pologne , vous m'en avez donné un plus beau. »

beau feu d'artifice. Ensuite la flotte ———  
continua sa route. 1787.

A Krementschouk , l'impératrice avoit été logée dans un palais construit exprès pour elle , superbement orné , et à côté duquel on avoit fait un beau jardin. Elle avoit trouvé dans cette ville une armée de douze mille hommes habillés à neuf, qui lui présentèrent une image de la guerre en manœuvrant sur quatre colonnes , avec un bataillon carré de kosagues .

Ce fut dans cette occasion que l'impératrice , qui accordeoit des grâces à tout le monde et à qui presque tout le monde en demandoit , dit à Souwaroff : — « Et vous , » général , ne souhaitez-vous rien » ? — « Que » vous fassiez payer mon logement , madame » , répondit Souwaroff. Son logement coûtoit trois roubles par mois.

Souwaroff , aujourd'hui feld-maréchal et commandant les Russes en Italie , est un général non moins bizarre qu'intrépide. Il étoit encore très-peu connu dans la première guerre de Catherine II. contre les Turcs , lorsqu'un jour il se trouva dans une action où il s'élança au milieu des rangs ennemis ;

1787.

La route par eau fut encore plus agréable. Les rives du Dnieper étoient couvertes de villages factices, de paysans élégamment vêtus et de nombreux troupeaux, qui se rendoient par des chemins de traverse dans les endroits où la flotte longeoit la plage, et se reproduisoient sans cesse, sous les yeux des voyageurs. La beauté de la saison ajoutoit encore à la magie du spectacle qu'on présentoit à l'impératrice, et tout faisoit de ce pays presque désert, un pays délicieux.

Joseph II<sup>r</sup> avoit précédé à Kher-son l'arrivée de Catherine. Il se hâta de venir au-devant d'elle, et la joignit à Kaidak. Aussitôt elle débarqua et se rendit par terre à Kherson,

égorgea plusieurs janissaires, coupa leurs têtes, en remplit un grand sac et vint ensuite le vider aux pieds de son général. Ce guerrier sanguinaire ne commence jamais à se battre sans faire le signe de la croix.

Il avoit pris le nom de comte de Falkenstein.

où l'empereur retourna avec elle. Là, Catherine logea à l'amirauté, où l'on avoit élevé un trône qui coûtoit quatorze mille roubles<sup>1</sup>. Ainsi, pour flatter quelques instans la vanité de la souveraine, l'empire eut long-temps à gémir de ces orgueilleux prodiges d'un faste désolateur !

1787.

Kherson paroissoit déjà une ville opulente. Elle avoit plusieurs riches magasins<sup>2</sup>, un port rempli de navires et des chantiers bien pourvus. On y lança à l'eau, en présence de l'impératrice, un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, cette princesse lut sur la porte du côté de

<sup>1</sup> Le voyage de Krimée coûta sept millions de roubles. Toutes les maisons où l'impératrice devoit s'arrêter furent bâties ou au moins meublées exprès. On ne se servoit à chaque repas que de linge neuf, qu'on donnoit ensuite aux gens de la maison ou à quelqu'autre personne.

<sup>2</sup> On avoit fait venir des marchandises de Meskow et de Warsowie.



1787. l'Orient, une inscription grecque qui signifioit : — C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYSANCE.

Il y avoit alors à Kherson un grand nombre d'étrangers. On y voyoit des Grecs, des Tartares, des Français<sup>1</sup>, des Belges<sup>2</sup>, des Espagnols, des Anglais, des Polonais. Quelques-uns y étoient attirés par la seule curiosité ; d'autres par le désir de rendre hommage à l'impératrice. Potemkin lui présenta Miranda<sup>3</sup>, qui lui avoit été

<sup>1</sup> Parmi les Français étoient Edouard Dillon et Alexandre Lameth.

<sup>2</sup> Le prince de Ligne.

<sup>3</sup> Miranda, né dans l'Amérique espagnole, et accusé d'avoir voulu livrer la Havane aux Anglais, avoit passé à New-Yorck et dans le Canada, d'où il s'étoit rendu à Constantinople et à Kherson. Lorsqu'il alla ensuite à Pétersbourg, le ministre d'Espagne, Normandès, le réclama. Mais l'impératrice refusa de le rendre, et quand il quitta la Russie, elle le recommanda à ses ministres dans les cours étrangères.

Le chevalier de Normandès rencontra Mi-

présenté à lui-même par un ministre étranger, et qui, forcé de fuir sa patrie, cherchoit un asile parmi les Russes, et est devenu depuis général au service des Français. 1787.

Miranda se qualifioit, en Russie, du titre de comte, et portoit l'uniforme de colonel espagnol, quoiqu'il n'eût droit ni à l'un ni à l'autre. Il étoit arrivé à Kherson avec un français, nommé Leroux, homme intrigant et délié, mais enclin à la débauche,

randa chez le ministre de France, et prétendit lui faire peur. Miranda s'en vengea, en faisant graver le portrait de Normandès, avec cette inscription. — « Le chevalier de la triste » figure. » — J'ai vu une de ces gravures, qui avoient été répandues avec profusion dans Pétersbourg.

Ce qui montre combien la cour d'Espagne étoit peu considérée par celle de Russie, c'est que tandis qu'elle protégeoit hautement Miranda, elle refusa un passe-port à M. Colombi, consul-général espagnol, qui vouloit se rendre en Krimée avec un capitaine de vaisseau de sa nation, nommé Gayangos.

1787. et qui passoit pour un émissaire secret de Calonne<sup>1</sup>.

Parmi les femmes qui se rendirent à la cour de Catherine, on distinguoit une grecque déjà célèbre<sup>2</sup>, dont les

• Ce qui contribuoit à faire croire que Leroux étoit un espion, c'est qu'il ne manquoit jamais d'argent, et qu'on ne savoit pas d'où il le tiroit. Devenu très-amoureux de la femme d'un marchand juif, nommé Markus, il resta à Kherson. Mais madame Markus le sacrifioit au major Breiner, qu'elle épousa depuis. Un jour étant irritée des reproches de Leroux, elle lui donna un soufflet, ce qui fut cause que cet amant maltraité se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. — Madame Markus étoit fille d'un marchand français, nommé Dauphiné, chez qui le célèbre philanthrope Howard termina son utile et glorieuse carrière.

• Elle se nommoit madame de Witt. Par amour pour elle, Potemkin donna le commandement de Kherson à son mari. Cela n'empêcha pas madame de Witt de faire des infidélités à Potemkin. Sous prétexte d'aller voir sa mère, qui étoit une pauvre marchande du sérail, elle se rendit à Constantinople avec la comtesse de Mnischeck. Choiseul - Gouffier, qui en étoit devenu très-amoureux, la logea au palais

charmes avoient touché le cœur de Potemkin, et sembloient devoir l'arracher à la foule de beautés qui se disputoient ses faveurs. 1787.

Long-temps avant de partir de Pétersbourg, l'impératrice avoit envoyé le major Sergius à Constantinople, pour prévenir le Divan qu'elle viendrait en Krimée. Le Divan en parut inquiet; il regarda presque ce voyage comme une agression. Il se prépara à la repousser; et, tandis que l'impératrice étoit à Kherson, quatre vaisseaux de ligne turcs et seize frégates vinrent mouiller à l'embouchure du Boristhène. Ces vaisseaux ne vouloient ni ne pouvoient sans doute rien tenter; mais leur aspect fatiguoit Catherine. Elle les contemploit avec dépit, et ne pouvoit en détourner ses

de France. Après la mort de Potemkin, madame de Witt suivit la fortune de Félix Potocky; et, à la sollicitation de la comtesse Potocka, l'impératrice la fit enlever et renfermer dans un couvent.

1787. regards. — « Voyez-vous , disoit-elle » à ses courtisans , il semble que les » Turcs ne se souviennent plus de » Tschesmé ! »

Joseph II reçut à Kherson les premières nouvelles de la révolte du Brabant. Quelques personnes l'exhortèrent à se rendre sur le champ à Bruxelles , et à user de beaucoup de modération pour calmer un peuple irrité.

Ce prince ne s'expliqua pas sur la manière dont il se conduiroit , ni ne prit la route de ses états. Il suivit , au contraire , l'impératrice , qui partit pour visiter l'intérieur de la Krimée.

L'impératrice fut accueillie en Krimée par les principaux mirzas , dont les troupes firent , en sa présence , différentes évolutions. Tout-à-coup mille Tartares entourèrent les voitures , et leur servirent d'escorte. Joseph II , qui n'avoit point été prévenu de ce qui arriveroit , témoigna quelque inquiétude ; mais l'impératrice conserva

sa tranquillité. Ces Tartares avoient  
 été préposés par Potemkin. Ils n'a-<sup>1787.</sup>  
 voient surement aucun mauvais des-  
 sein ; mais , quand ils en auroient eu ,  
 auroient-ils osé l'exécuter ? Ne sa-  
 voient-ils pas que Potemkin avoit ,  
 non loin de là , une armée de cent  
 cinquante - trois mille hommes ?

L'impératrice entra avec pompe  
 dans Batschiseraï , et logea , ainsi que  
 sa suite , dans le palais du khan. Le  
 soir , elle y jouit du spectacle d'une  
 montagne qu'on avoit illuminée , et  
 qui paroissoit tout en feu. Par-tout  
 on cherchoit à flatter ses regards , et  
 elle cherchoit à gagner les cœurs. Elle  
 assigna des fonds pour bâtir deux mos-  
 quées. Elle distribua aux mirzas des  
 présens considérables. Les mirzas lui  
 témoignèrent le plus ardent dévoue-  
 ment ; et , six semaines après , ils vou-  
 lurent seconder les Turcs.

A son retour , l'impératrice fut con-  
 duite à Pultawa. Bientôt on vit pa-  
 roître deux armées. Elles s'approchè-

1787. — rent; elles combattirent, et donnèrent à Catherine une représentation exacte de la célèbre bataille où Pierre I<sup>er</sup> vainquit Charles XII.

Ce spectacle étoit digne de Potemkin et des deux souverains à qui il l'offroit. Catherine dit alors à quelques courtisans qui lui faisoient remarquer une faute des Suédois : — « Voilà donc » à quoi tiennent les empires ! sans » cette faute nous ne serions pas ici. »

Joseph II, sur qui le seul nom d'un guerrier faisoit une vive impression, ne put s'empêcher de déplorer le malheur du monarque suédois. Malgré cela, il fut extrêmement flatté de tout ce que faisoient et Potemkin et l'impératrice : Cette princesse l'avoit si bien su captiver, qu'il vouloit l'aider à faire couronner son petit-fils dans Constantinople.

Joseph II ne pouvoit cependant pas s'empêcher de témoigner l'étonnement que lui causoient toutes les complaisances de l'impératrice pour Momo-

noff. Le favori abusoit quelquefois étrangement de son ascendant sur cette princesse, et sa vanité sembloit être flattée de pouvoir donner des témoins illustres à son puérile triomphe<sup>1</sup>.

1787.

A Moskow, Joseph II se sépara de Catherine, et, traversant rapidement la Pologne, retourna dans ses états, tandis que cette princesse rentrait à Pétersbourg<sup>2</sup>.

Le malheureux khan Sahim-Gherai n'étoit plus en Krimée lorsque l'impératrice y alla. Après l'avoir dépouillé

<sup>1</sup> L'usage en Russie, est de jouer au Whist sur des tables d'acajou, sans tapis, et de marquer avec de petits morceaux de craie proprement enchâssés dans des bouts d'argent. Mononoff faisoit chaque jour la partie de l'impératrice, et comme il dessinoit un peu, il prenoit quelquefois la craie et s'amusoit à faire des caricatures sur la table, tandis que la souveraine, les cartes à la main, attendoit complaisamment pour jouer, qu'il eût fini son barbouillage.

<sup>2</sup> Elle y arriva à la fin de juillet. Son voyage avoit duré 6 mois et 4 jours.



1787.

de sa puissance, Potemkin le tint quelque temps auprès de lui à Kherson, où cet imprudent tartare portoit l'uniforme de commandant de gardes Préobraginsky, et se paroît du cordon d'un ordre russe : ensuite on le relégua à Kalouga, on cessa de payer sa pension, on le laissa dans le plus extrême dénuement, et on le força d'abandonner sa terre natale, pour se jeter dans les bras des Turcs, qu'il auroit pu regarder comme ses plus mortels ennemis, si les Russes ne l'avoient pas été.

Il se retira d'abord dans la Moldavie, où un capigi-bachi et l'hospodar lui conseillèrent long-temps en vain de se rendre à Constantinople. Le colonel de Witt<sup>r</sup>, alors commandant de la for-

\* C'est le mari de cette madame de Witt, dont j'ai parlé plus haut. — Le colonel de Witt, étant commandant de Kaminietz, rendit des services essentiels aux Russes et aux Autrichiens, en 1788, pendant le siège de Khoczim. Mais en violant ainsi le traité fait avec les Turcs et en trahissant les intérêts des Polonais, il obéissoit au roi de Pologne

teresse de Kaminietz , et servilement dévoué à Potemkin , vint joindre ses <sup>1787.</sup> sollicitations à celles du capigi-bachi. Mais Sahim-Gherai résista. Il pressentoit , sans doute , le sort funeste qui l'attendoit. Enfin , on s'empara de sa personne , et on le transporta dans l'île de Rhodes. Là , Sahim-Gherai se sauva chez le consul de France<sup>1</sup> , auquel les Turcs s'empressèrent de le redemander. Le consul , croyant qu'on n'oseroit pas violer son asile , eut le noble courage de ne pas vouloir rendre celui qui s'étoit mis sous sa protection ; mais on le menaça de brûler sa maison , et , saisissant l'instant où il en étoit sorti , on enleva de dessus

lui-même , dont il montre les ordres à qui veut les voir. Ainsi , le commandant et le roi étoient deux traîtres. Joseph II récompensa le colonel de Witt par le titre de comte , et Potemkin s'acquitta envers lui et sa femme en lui donnant le commandement de Kherson.

<sup>1</sup> Ce consul se nommoit de Trui , et s'est , depuis , réfugié en Russie ,

— sa porte les armes de France, qu'on  
 1787. alla attacher à une maison voisine,,  
 et on étrangla l'infortuné khan. Ce  
 fut ainsi que les Turcs se vengèrent  
 de la défection de ce prince, et que  
 les Russes le récompensèrent de leur  
 avoir cédé ses états.

Quelque temps avant le départ de  
 l'impératrice pour la Krimée, le mi-  
 nistre Bakounin, chargé du départe-  
 ment des affaires étrangères et jouis-  
 sant d'abord de la plus grande faveur,  
 reçut l'ordre de voyager. Bezborod-  
 ko<sup>1</sup> vouloit placer Arcadius Markoff à

Les ministres russes, et sur-tout ceux des  
 affaires étrangères, ne sont, à proprement par-  
 ler, que les chefs des principaux départemens  
 ou collèges. La place de grand-chancelier  
 étant vacante depuis la mort du comte Mikhaël  
 Woronzoff, le vice-chancelier a été long-  
 temps considéré comme premier ministre. Le  
 comte Ostermann, homme d'une capacité très-  
 ordinaire, remplissoit ce poste. Son père et son  
 grand-père l'avoient aussi occupé. Le dernier  
 fut, comme on l'a vu plus haut, enveloppé  
 dans la disgrâce de Munich, et soutint ses

Pétersbourg. Il n'en fallut pas davantage pour faire écarter Bakounin. Mais 1789. soit qu'il ne pût pas résister au chagrin de perdre sa place , soit que quelque autre cause accélérât la fin de ses jours , Bakounin n'emporta pas les secrets de l'état en pays étranger : il tomba malade, et mourut peu de tems après.

revers avec bien moins de grandeur d'ame que le maréchal. — Bezborodko venoit après Ostermann. C'étoit un homme laborieux, et dont l'avancement fut très-rapide. Il n'y a pas vingt ans qu'il étoit secrétaire du maréchal Romanzoff. Son principal talent étoit de bien savoir la langue russe et de l'écrire avec pureté. Catherine, qui avoit beaucoup de confiance en Bezborodko, l'employa à terminer les négociations interrompues par Potemkin, et l'éleva au rang de prince. On avoit répandu qu'il vouloit se retirer à Moskow et jouir tranquillement de son immense fortune : mais Paul I<sup>er</sup>. lui conserva sa place, et la direction des principales affaires. Au commencement de 1799, Bezborodko est mort à Pétersbourg. — J'ai déjà dit que Paul I<sup>er</sup> avoit récemment élevé le comte Alexandre Woronzoff à la place de grand-chancelier.

— Markoff fut donc rappelé de Stockholm et succéda à Bakounin , tandis qu'André Razoumoffsky , dont les talens et l'audace étoient chers à Catherine , passa du Danemarck en Suède.

Markoff , fils d'un paysan russe , et d'abord secrétaire du prince Gallitzin , ministre plénipotentiaire à la Haye , avoit accompagné le prince Repnin au congrès de Teschen , et fut ensuite envoyé à Rome et à Paris , d'où l'impératrice le fit passer en Suède. Actif et rusé , il convenoit à Bezborodko , dont il partageoit d'ailleurs le goût pour le libertinage : aussi s'établit-il entr'eux

• Markoff emmena de Stockholm à Pétersbourg une actrice française nommée madame Hus , avec laquelle il vivoit publiquement et qui lui occasionna des scènes très-scandaleuses. En outre il rassembloit chez lui tous les joueurs de Pétersbourg , et sa maison étoit une espèce de tripot. Il fut le premier à qui Paul Pétrowitz , à son avènement au trône , ordonna de quitter la résidence impériale. Markoff , qui s'est servi de ses places pour acquérir une  
nue

une infirmité, dont le dernier eut bientôt à se repentir. 1787.

Cependant Potemkin vouloit à tout prix engager les Turcs à commencer les hostilités. Indépendamment de l'espoir de démembrer encore l'empire ottoman, un motif secret lui faisoit désirer la guerre, et la lui rendoit nécessaire. Chargé de titres, d'honneurs, de dignités, de croix de chevalerie, il vouloit encore avoir le grand cordon de l'ordre de Saint-George. Pour l'obtenir il falloit commander une armée, remporter une victoire et faire massacrer une multitude de soldats. Mais qu'étoit aux yeux de Potemkin la vie de plusieurs milliers d'hommes,

immense fortune, s'est retiré dans ses terres.

Quant à Bezbobodko, non content d'afficher son goût pour les filles publiques, il vouloit par fois séduire les filles honnêtes, ce qui lui valut quelques mortifications. L'impératrice le traita un jour fort mal, parce qu'il persécutoit une jeune danseuse qui résistoit à ses offres, et elle la maria aux dépens de ce ministre.

1787. en comparaison d'un ruban qui flattoit son orgueil !

Bulgakoff, ministre de Russie à Constantinople , étoit venu à Kherson rendre compte à l'impératrice de ses opérations secrètes et des dispositions du Divan. Ce ministre s'étoit ménagé des intelligences en Egypte , par le moyen du baron de Tholus , consul général des Russes à Alexandrie. Un autre consul que la Russie entretenoit à Smyrne, et qui se nommoit Pierre Ferrieri , se livroit à toutes les intrigues dont peut être capable un italien audacieux<sup>1</sup>. Un troisième cherchoit à faire soulever la Moldavie. Les vaisseaux russes abusoient de tous les privilèges que la Porte leur avoit accordés, et la cour de Pétersbourg encourageoit sans cesse cette violation des traités.

La Porte, mécontente de cette conduite et irritée de la découverte qu'elle fit d'une correspondance entre le bey

<sup>1</sup> Pierre Ferrieri étoit né à Livourne. Il faisoit assez ordinairement le bouffon de société.

Ibrahim , l'un des dominateurs du Caire , et le ministère russe , chargea le capitain pacha d'aller rétablir l'ordre en Egypte. Peu de jours après , le grand-visir et le reis-effendi demandèrent une conférence au ministre Bulgakoff , et lui remirent un mémoire succinct , auquel ils l'invitèrent à répondre sur le champ. Ce mémoire portoit :

» Que l'expérience ayant prouvé que  
 » le consul russe en Moldavie étoit  
 » un homme inquiet et turbulent , qui  
 » employoit toute sorte de moyens  
 » pour troubler la paix des deux em-  
 » pires , le Grand-Seigneur insistoit  
 » pour que cet homme sortît sans dé-  
 » lai de ses états ;

» Que les troubles qui désoloient  
 » depuis deux ans la Georgie , étant  
 » évidemment l'effet de la protection  
 » que l'impératrice avoit accordée au  
 » prince Héraclius , contre l'esprit  
 » des traités , il étoit juste que les

Le 26 juillet.



1787. » troupes russes abandonnassent Te-  
 » flis , et s'éloignassent assez de ce  
 » royaume pour que la tranquillité s'y  
 » rétablît ;

» Que les vaisseaux russes qui pas-  
 » soient devant Constantinople ayant  
 » toujours à bord des marchandises  
 » prohibées, sa Hautesse requéroit  
 » que tous ces vaisseaux fussent visi-  
 » tés sans exception ;

» Que la sublime Porte étant infor-  
 » mée avec certitude que le prince  
 » Alexandre Mauro - Cordato , qui  
 » s'étoit échappé d'Yassi au commen-  
 » cement de février, avoit trouvé un  
 » asile en Russie, elle demandoit que  
 » ce prince fût abandonné ;

» Qu'il falloit que les Russes four-  
 » nissent aux habitans d'Oczakoff plus  
 » de sel qu'ils n'en avoient fourni jus-  
 » qu'alors ;

» Qu'enfin le Grand - Seigneur de-  
 » mandoit à pouvoir établir dans les

Mauro - Cordato a végété, depuis, à  
 Kherson,

» états russes , des agens pour pro-  
» téger le commerce de ses sujets. » 1787.

Pour répondre à ce mémoire , Bulgakoff demanda le temps de consulter sa cour. On le lui accorda ; mais bientôt le Divan se rassembla de nouveau et décida qu'il étoit inutile d'attendre la réponse de Pétersbourg. La guerre fut proclamée dans Constantinople , et Bulgakoff renfermé au château des Sept-Tours<sup>1</sup>.

L'internonce<sup>2</sup> de la cour de Vienne et l'ambassadeur de France<sup>3</sup> agirent de concert auprès du Divan pour faire relâcher Bulgakoff. Leurs démarches furent inutiles. Le ministre d'Angleterre avoit alors plus de crédit qu'eux, et il servoit avec chaleur le ressentiment de sa cour , qui avoit vu avec jalousie la Russie former un traité de commerce avec la France.

Les Turcs se préparèrent à la guerre

<sup>1</sup> Le 18 août.

<sup>2</sup> Le baron de Herbert.

<sup>3</sup> Choiseul - Gouffier.

— avec la plus grande activité. Ils firent  
 1787. marcher quatre-vingts mille hommes  
 pour couvrir Oczakoff. Une armée  
 formidable s'avança vers les rives du  
 Danube , et le grand-visir se disposa  
 à déployer l'étendard de Mahomet à  
 la tête des troupes ottomanes.

Une escadre de seize vaisseaux ,  
 huit frégates et plusieurs bâtimens à  
 rames , entra dans la mer Noire , sous  
 le commandement du capitan-pacha ,  
 Gazi-Hassan.

Ce vieux amiral revenoit d'Egypte ,  
 où il avoit soumis les beys rebelles ,  
 Ibrahim et Mourad<sup>1</sup> , et recueilli un  
 tribut de plus de douze millions de  
 piastres. Mais ce succès ne l'avoit  
 point énorgueilli : il se rappeloit en-  
 core avec douleur , des désastres de  
 Tschesmé<sup>2</sup>. Avant de partir pour la

<sup>1</sup> Ce sont ces deux beys qu'a vaincus le gé-  
 néral Bonaparte à son arrivée en Egypte.

<sup>2</sup> On a vu plus haut qu'à Tschesmé , Gazi-  
 Hassan n'étoit encore que capitaine de pavillon  
 du vaisseau amiral.

Krimée , il rassembla les principaux officiers de son escadre , et leur tint  
 ce discours : 1787.

« Vous savez d'où je viens et ce  
 » que j'ai fait. Un nouveau champ  
 » d'honneur m'appelle, ainsi que vous,  
 » à sacrifier le dernier soupir à l'hon-  
 » neur de notre religion et au service  
 » du sultan et de la nation invincible,  
 » qui, dans les circonstances actuel-  
 » les, demandent la dernière goutte de  
 » notre sang. — C'est pour remplir  
 » ce devoir sacré que je me sépare  
 » maintenant de ceux de ma famille  
 » qui me sont les plus chers. J'ai  
 » donné la liberté à tous mes esclaves  
 » des deux sexes : je leur ai payé tout  
 » ce que je leur devois, et je les ai  
 » récompensés suivant leur mérite.  
 » J'ai dit le dernier adieu à mon épou-  
 » se ; je vais enfin chercher les com-  
 » bats, dans la ferme résolution de  
 » vaincre ou de mourir. — Si j'en  
 » reviens ce sera une faveur insigne  
 » du tout-puissant. Je ne désire de

1787. » voir prolonger mes jours que pour  
 » pouvoir les terminer avec gloire.  
 » Telle est mon inébranlable résolu-  
 » tion.  
 » Vous , qui avez toujours été mes  
 » compagnons fidèles , je vous ai con-  
 » voqués pour vous exhorter à suivre  
 » mon exemple dans cette conjonc-  
 » ture décisive. S'il est quelqu'un de  
 » vous qui ne se sente pas le courage  
 » de mourir au champ d'honneur , il  
 » peut le déclarer librement ; il trou-  
 » vera grâce devant moi , et il recevra  
 » soudain son congé. Ceux au con-  
 » traire qui manqueront de cœur en  
 » exécutant mes ordres dans une ac-  
 » tion , ne doivent pas s'attendre à  
 » pouvoir s'excuser en attribuant leur  
 » fuite aux vents contraires ou à la  
 » désobéissance de leurs matelots ;  
 » car je jure par Mahomet et par la  
 » vie du sultan , que je leur ferai  
 » trancher la tête , ainsi qu'à tout leur  
 » équipage. Mais celui qui montrera  
 » du courage , en s'acquittant de son

» devoir , sera récompensé avec lar-  
 » gesse. Que tous ceux qui voudront  
 » me suivre à ces conditions , se lè-  
 » vent donc et jurent de m'obéir fidel-  
 » lement. »

1787.

A ces mots tous les capitaines s'é-  
 tant levés , jurèrent de vaincre ou de  
 mourir avec leur grand amiral. —  
 « Oui , s'écria-t-il alors, je vous recon-  
 » nois pour mes braves et fidèles  
 » compagnons ! Allez, retournez à vos  
 » vaisseaux. Faites assembler les équi-  
 » pages. Communiquez-leur ma ha-  
 » rangue ; recevez leur serment , et  
 » tenez-vous prêts à appareiller de-  
 » main. »

Les Turcs soupçonnoient la fidé-  
 lité des Grecs. Ils les désarmèrent  
 tous. En même temps ils publièrent  
 un manifeste pour inviter les Tartà-  
 res à rentrer sous la domination du  
 Grand-Seigneur. Ce peuple regrettoit  
 son ancien joug et détestoit le nou-  
 veau. En vain l'impératrice le combloit  
 de présens ; en vain elle faisoit im-

1787. primer le Koran <sup>1</sup> et bâtir des mosquées : il ne voyoit en elle qu'une chrétienne et lui préféreroit au fond du cœur un prince Musulman. Les Mirzas se rassemblèrent donc et élurent pour khan Szach-Par-Gherai , qui vit bientôt sous ses ordres une armée de quarante mille hommes.

La nouvelle de la guerre fut reçue à Pétersbourg avec des transports de joie. L'impératrice l'avoit dès longtemps prévue et l'attendoit avec impatience. Tous ses préparatifs étoient faits. Elle avoit déjà beaucoup de troupes dans le Kuban; d'autres marchoient vers la Krimée. Ses armées couvroient la terre depuis Kaminietz jusqu'à Balta. Potemkin , commandant en chef de toutes ces forces , avoit sous ses ordres Souwaroff, Repnin , Kamenskoï, Kakoffsky et une foule d'autres généraux. Le maréchal

<sup>1</sup> L'impératrice fit imprimer à Pétersbourg le Koran ou Cour'ann à l'usage des habitans de la Tauride.

Romanzoff, qui ne vouloit point servir à la gloire de Potemkin, s'excusa <sup>1787.</sup> sur son grand âge, et refusa le commandement qu'un reste de considération forcée lui avoit fait offrir. L'un de ses fils alla joindre l'armée.

Une flotte de huit vaisseaux de ligne, douze frégates et près de deux cents chebecs ou chaloupes canonnées, étoit armée dans la mer Noire, et deux fortes escadres aux ordres de l'amiral Kruse et de l'amiral Greig, devoient partir de Cronstadt, l'une pour croiser dans la Baltique, l'autre pour se rendre dans la Méditerranée.

L'alliance de Joseph II assuroit encore à l'impératrice un puissant secours. Ce prince ne désiroit pas moins qu'elle la guerre contre les Turcs. Quatre-vingts mille Autrichiens mar-

Le maréchal Romanzoff avoit d'abord pris le commandement de l'armée de moitié avec Potemkin, mais quand il vit qu'il seroit en quelque sorte subordonné à son rival, il demanda sa retraite.



chèrent vers la Moldavie. Tout sem-  
 1787. bloit annoncer le renversement de  
 l'empire ottoman.

Cependant , Catherine dissimulant  
 et ses sentimens et ses injustices , pu-  
 blia un manifeste dans lequel elle re-  
 prochoit aux Turcs l'infraction des  
 traités qu'elle seule avoit violés ; et  
 après une longue énumération des  
 prétendus torts de la Porte , elle ajou-  
 toit :

« Que provoquée par une conduite  
 » si offensive, elle étoit très-involon-  
 » tairement obligée d'avoir recours  
 » aux armes , comme le seul moyen  
 » qui lui restoit de maintenir les droits  
 » qu'elle avoit acquis au prix de tant  
 » de sang , et de venger sa dignité  
 » blessée par la violence dont on avoit  
 » usé envers son ministre à Constan-  
 » tinople ; qu'entièrement innocente  
 » de tous les maux qu'enfanteroit iné-  
 » vitablement la guerre , elle avoit le  
 » droit de compter , non-seulement  
 » sur la divine providence et sur le

» secours de ses alliés, mais encore  
 » sur les vœux du monde chrétien, 1787.  
 » pour le triomphe d'une cause aussi  
 » juste que celle qu'elle étoit forcée  
 » de défendre. »

Le manifeste fut bientôt suivi d'un second, qui annonçoit : — « Que la  
 » Porte avoit eu l'arrogance d'insister  
 » sur une réponse catégorique à ses  
 » absurdes demandes, et que l'im-  
 » pératrice, forcée de repousser l'a-  
 » gression de l'ennemi du nom chré-  
 » tien, s'armoit avec confiance sous  
 » la protection de ce Dieu juste, qui  
 » avoit si long-temps et si puissam-  
 » ment protégé la Russie. »

A l'appui de ces écrits, par lesquels Catherine vouloit conjurer le ciel et la terre contre les Ottomans, on employa des moyens encore plus assortis à la superstition des Russes ; on publia avec emphase les prophéties des patriarches Jérémie et Nikon<sup>1</sup>, qui

<sup>1</sup> Nikon, élevé à la dignité de patriarche en 1552, changea l'ancienne liturgie de l'église grecque.

— 1787. prédisoient la ruine prochaine de Constantinople. C'étoit en même tems une manière indirecte de combattre une espèce de faux prophète , nommé le Bey Mansour <sup>1</sup>, qui , en assurant qu'un ange lui avoit apparu au milieu des bois , étoit parvenu à rassembler une armée et à soulever contre les Russes tous les Tartares du Caucase.

L'impératrice sollicitoit vivement le ministre de France d'engager sa cour à se joindre à elle pour démembler l'empire ottoman. Pour prix de ce service , elle offroit de céder à la France la possession de l'Egypte , dont elle croyoit la conquête assurée. Mais le ministre étoit éloigné de se fier à cet appât. Il savoit que si la Turquie

<sup>1</sup> Après la famille de Gherai , qui descend de Genghis - Khan , celle de Mansour est l'une des quatre principales de la Krimée. Les trois autres sont celles de Schérin , de Barin et de Sigeyout. Ceux qui sont issus de l'une de ces quatre familles portent le titre de bey , qui signifie prince. Ceux de la famille de Gherai ont le titre de sultan.

avoit dû être partagée, l'Egypte eût peut-être moins convenu aux Français que l'île de Candie; il savoit que, quoiqu'il fût avantageux pour la France d'avoir un traité de commerce avec les Russes, elle avoit encore un plus grand intérêt à empêcher la ruine des Turcs, avec qui elle faisoit un commerce plus sûr, plus lucratif, plus à sa portée; il savoit enfin, que l'inhabile gouvernement de Constantinople ne peut jamais, comme celui de Pétersbourg, menacer de déranger l'équilibre de l'Europe. D'ailleurs, Catherine pouvoit-elle compter sur la soumission de l'Egypte? Son consul général Tholus y avoit, à la vérité, beaucoup d'intelligences; il avoit gagné les beys Ibrahim et Mourat; mais les tentatives qu'il fit auprès d'un autre bey, nommé Ismaël, n'eurent pas le même succès. Ismaël le fit arrêter et l'envoya au pacha du Caire qui le retint prisonnier.

En invitant les princes chrétiens à

~~1787~~ s'armer contre les Turcs , Catherine ne comptoit surement pas qu'ils se-  
conderoient tous ses projets ambitieux ,  
ou qu'ils resteroient du moins tran-  
quilles spectateurs de ses triomphes.  
Elle n'ignoroit pas que l'Angleterre  
excitoit la Porte à combattre et lui  
fournissoit des secours , et que la  
Prusse ne souffriroit patiemment ni  
l'agrandissement de la Russie , ni ce-  
lui de l'Autriche. Mais ce que l'impé-  
ratrice n'avoit point prévu , ce fut le  
parti que prit Gustave III , de lui  
déclarer tout-à-coup la guerre.

Depuis qu'Ostermann avoit quitté  
Stockholm , ses successeurs<sup>1</sup> avoient  
fidèlement imité sa conduite ; mais au-  
cun ne s'étoit distingué par autant  
d'audace qu'André Razoumofsky. Ja-  
loux de regagner la faveur de sa sou-  
veraine , ce ministre travailloit sans  
cesse à semer les divisions parmi les  
nobles suédois , dont la plupart étoient  
mécontents de leur roi , et n'avoient  
1 Meuschen - Poussin et ensuite Markoff.

que trop de penchant à écouter les perfides conseils du Russe. 1787.

Gustave souffroit impatiemment ces manœuvres; il voyoit aussi avec dépit, la cour de Russie accueillir honorablement le général Sprengtporten qui, après l'avoir aidé lui-même à reprendre l'autorité sur le sénat de Stockholm, se croyant trop peu récompensé, avoit quitté sa patrie pour passer au service des Russes, et s'efforçoit de faire insurger la Finlande suédoise<sup>1</sup>.

Gustave résolut de s'en venger. Avant que les Turcs eussent déclaré la guerre à la Russie, Heidestam, son ministre à Constantinople, avoit déjà eu ordre de conclure un traité

<sup>1</sup> Sprengtporten est d'une ancienne famille finlandaise. En quittant la Suède, il passa au service des Hollandais, et bientôt après à celui des Russes. Excités par lui, les Finlandais envoyèrent à Pétersbourg une députation, à la tête de laquelle étoit un gentilhomme, nommé Lagerhorn, et qui demanda follement pour souverain le jeune prince Constantin Paulowitz.

1787. d'alliance offensive avec eux. Les Turcs se rappeloient avec respect les victoires de Charles XII. Ils pensoient qu'un roi de Suède pouvoit faire une puissante diversion en leur faveur. Ils promirent à Gustave des subsides considérables, dont une partie fut payée comptant. En outre, la Prusse lui prêta de l'argent, et l'Angleterre lui promit le secours d'une escadre. Ce prince se disposa aussitôt à prendre les armes.

Témoin des préparatifs qui se faisoient à Stockholm, André Razoumofsky en demanda fièrement la raison. Gustave lui répondit avec encore plus de fierté, qu'il ne devoit compte de ses actions à aucune puissance étrangère. Ce fut alors un spectacle assez étrange, qu'un ambassadeur contestant, dans la capitale de la Suède, les droits du monarque suédois, et voulant mettre des bornes à sa puissance. Gustave, justement indigné, fit donner ordre à Razoumofsky de

quitter Stockholm. Mais le Russe trou-  
va, sous divers prétextes , le moyen  
de différer long-temps son départ. 1788.

Malgré cela, les préparatifs de guerre se continuoient avec ardeur. La flotte s'armoit à Carlscrona ; les troupes qu'on devoit embarquer se rassembloient autour de la capitale ; d'autres marchaient en Finlande. On répandoit avec art qu'il falloit se mettre en défense , parce que la cour de Pétersbourg avoit menacé d'attaquer la Suède, si Gustave ne lui fournissoit pas des secours contre les Turcs. Les soldats suédois brûloient de se mesurer avec une nation que leurs ancêtres avoient si souvent vaincue. Enfin , ils furent embarqués , et la flotte qui les portoit arriva en Finlande , où Gustave l'avoit précédée.

A peine l'armée étoit sur les frontières , qu'un petit détachement de chasseurs russes fit mine de vouloir déloger quelques suédois qui gardoient un pont. Il y eut même plu-



— 1788. sieurs coups de fusil<sup>1</sup> tirés de part et d'autre, ce que Gustave ne manqua pas de prendre pour un signal de guerre. Ses ordres étoient déjà donnés, et son escadre s'empara de deux frégates russes, qui croisoient à la hauteur de Sweaborg, pour exercer les cadets de la marine de Pétersbourg.

Gustave résolut de marcher sur Fridériksham. Mais comme on n'avoit pas encore pu débarquer la grosse artillerie que portoit l'escadre de Carls-crona, il forma le dessein d'attaquer cette ville par deux côtés différens et de la prendre d'assaut.

L'épouvante s'étoit répandue dans Pétersbourg. Toutes les armées russes

<sup>1</sup> Suivant la constitution suédoise, le roi ne peut pas attaquer une puissance étrangère sans l'aveu de la diète. Les Russes prétendent que Gustave III avoit fait déguiser des paysans finlandois en soldats russes, et conséquemment fait tuer ses propres sujets, afin d'avoir un prétexte d'entrer sur le territoire de la Russie.

avoient marché contre les Turcs. Dans le premier moment, l'impératrice ne <sup>1788.</sup> pouvoit envoyer que quelques soldats invalides et quelques détachemens de ses gardes au secours de Fridériksham. On ne doutoit pas que Gustave ne s'emparât de cette ville, et ne vint mettre le siège devant la capitale. Catherine étoit très - inquiète ; mais elle conservoit toujours les apparences de la plus grande tranquillité. L'ambassadeur de France entrant alors au palais, cette princesse lui demanda ce qu'on disoit de nouveau ? — « Que » vous voulez partir pour Moskow , » madame , lui dit-il. — Vous n'en avez » rien cru ? lui répondit-elle aussitôt. » J'ai commandé un grand nombre » de chevaux de poste ; mais c'est » pour faire venir des troupes et des » canons. »

Elle rassembla effectivement quelques troupes qui se trouvoient dispersées dans les garnisons les moins éloignées, et elle les fit marcher en

1788. Finlande avec les détachemens qui s'y étoient déjà rendus. Le commandement de cette armée incomplète fut confié à Mouschin-Pouskin, général inexpérimenté, dont la réputation n'étoit guère propre à rassurer les habitans de Pétersbourg.

Peu de temps après, elle écrivit au prince de Ligne, qui, en flattant cette princesse, lui avoit donné le nom d'imperturbable, et qui se trouvoit alors auprès de Potemkin : — « C'est » au bruit du canon, qui fait trembler » les vitres de ma résidence, que » votre imperturbable vous écrit ». — Elle envoya en même temps à Potemkin, le plan des dispositions qu'elle avoit faites contre le roi de Suède, et mit au bas : — « Ai-je bien fait, mon » maître ? »

Le Grand-Duc avoit vivement

• C'étoit à cause de la coalition de la Russie et de l'Autriche que le prince de Ligne se tenoit dans l'armée russe, comme général autrichien.

sollicité l'agrément de sa mère , pour <sup>1788.</sup>  
 aller combattre contre les Turcs :  
 mais l'impératrice craignant que cette  
 résolution ne cachât quelque dessein  
 dangereux , avoit adroitement trou-  
 vé le moyen de l'éluder. Profitant  
 d'un aveu de la Grande - Duchesse  
 qui , quoiqu'enceinte , vouloit suivre  
 son époux , elle avoit mandé au  
 prince , que le desir qu'il montrait  
 d'aller combattre suffisoit pour prou-  
 ver son courage et sa fermeté , et que  
 les devoirs de fils , d'époux et de  
 père , l'obligeoient de différer son  
 départ jusqu'à ce que la Grande-  
 Duchesse fût accouchée.

Tous les préparatifs du Grand-Duc  
 étoient faits. La feinte tendresse de  
 sa mère ne pouvoit l'abuser. Il insista  
 de nouveau pour qu'elle lui permit  
 de partir , et la lettre qu'il lui écrivit ,  
 finissoit ainsi : — « L'intention que  
 » j'ai d'aller combattre les Ottomans  
 » est connue ; que dira l'Europe en  
 » voyant que je ne l'exécute pas ? »

1788. — Catherine ne lui répondit que ces mots : — « L'Europe dira que le » Grand-Duc de Russie est un fils » respectueux. »

Cependant lorsque l'armée de Finlande fut assemblée, l'impératrice permit au Grand-Duc de s'y rendre, mais sans lui donner aucun commandement. L'héritier de l'empire se voyant, dans cette armée, privé de toute autorité et environné d'espions, ne put y rester long-temps. Il revint à Pétersbourg et tomba malade de chagrin ; sa mère n'en parut nullement touchée.

Cette princesse s'étoit hâtée de publier une déclaration dans laquelle, en se plaignant de la conduite du roi de Suède, et de la nécessité où elle se trouvoit de s'armer contre lui, elle dissimuloit adroitement la foiblesse de ses troupes en Finlande, et disoit au contraire que les garnisons avoient été renforcées, par précaution, long-temps avant l'agression des Suédois.

Elle fit en même temps donner ordre

ordre au baron de Nolken , ministre 1788.  
de Suède , de quitter la Russie.

La flotte suédoise , forte de seize vaisseaux de ligne , de cinq grosses frégates et de plusieurs corvettes , se promenoit jusques devant Cronstadt et défioit sans cesse l'escadre russe. Cette escadre avoit d'abord dû se rendre dans la Méditerranée. L'armement des Suédois avoit fait changer sa destination ; et certes ce fut une grande faute que commit Gustave III , car s'il n'eût commencé les hostilités qu'après le départ de cette escadre , il seroit resté maître de la Baltique , et auroit eu beaucoup d'avantage sur Catherine. L'amiral Greig reçut ordre d'appareiller , mais un incident singulier l'empêcha d'obéir.

L'impératrice avoit donné le commandement d'un vaisseau au corsaire Paül Jones , qui s'étoit distingué par son intrépidité dans la guerre d'Amérique. Les officiers anglais employés sur la flotte russe n'en avoient pas

1788. été prévenus ; et soit que quelqu'agent de leur nation les excitât secrètement , soit qu'ils fussent véritablement offensés de servir avec un homme qu'ils regardoient comme un traître , ils se rendirent chez le président de l'amirauté , et lui déclarèrent qu'ils ne pouvoient point rester dans une escadre où Paul Jones se trouvoit. L'impératrice informée de cette démarche , et voyant que sept à huit de ses vaisseaux risquoient d'être totalement dépourvus d'officiers , cacha son dépit et retira Paul Jones de dessus la flotte. Pour ne pas paroître céder aux circonstances , elle résolut de l'employer sur la mer Noire , et lui donna ordre d'aller joindre Potemkin. Paul Jones partit aussitôt , se distingua à la bataille du Liman , et en fut récompensé par le cordon de Sainte-Anne. Mais ayant accusé le prince de Nassau-Siegen d'en avoir pas su profiter de son avantage , il se brouilla avec cet amiral , et revint à Pétersbourg , où l'on trouva

bientôt le moyen de se débarrasser de lui. On envoya dans l'auberge où ce marin étoit logé, une jeune marchande qui, en lui offrant quelques bagatelles à acheter, lui fit des agaceries. Il crut pouvoir y répondre. La marchande fit du bruit. Les suppôts de la police, qui étoient tout prêts, entrèrent, et on força Paul Jones de quitter la Russie<sup>1</sup>.

L'escadre russe commandée par l'amiral Greig, mit à la voile, et la bataille navale d'Hogland suivit de près sa sortie<sup>2</sup>.

Quoique parmi les vaisseaux russes il n'y en eût que huit qui combattissent vaillamment, la victoire leur demeura.

<sup>1</sup> Paul Jones étoit brave à la mer, mais point à terre ; car il refusa plus d'une fois de se battre en duel, et il reçut des coups de bâton devant la bourse de Philadelphie. — Il étoit d'ailleurs fort ignorant et hors d'état de commander plus d'un vaisseau.

<sup>2</sup> La bataille navale d'Hogland se donna le 17 juillet 1788.



1768.

Ils perdirent un vaisseau de soixante-quatorze canons<sup>1</sup>, mais ils en prirent un<sup>2</sup> de la même force, commandé par le brave vice-amiral Wachtmeister, et ils en brûlèrent un<sup>3</sup> de soixante-quatre, que montoit le capitaine Christierning, officier de beaucoup de mérite. Les Suédois se réfugièrent à Sweaborg, où les Russes les tinrent bloqués pendant tout le reste de la campagne.

On ne peut pas dissimuler que quelques vaisseaux suédois ne firent pas leur devoir : mais leurs commandans ne furent pas punis comme les officiers russes qui avoient manqué de courage. L'amiral Greig fit arrêter et conduire à Constadt les capitaines Kotouzoff, Walderoun et Baranoff; et un conseil de guerre condamna les deux premiers à la peine de mort, et

<sup>1</sup> Le Wadi-Slava, ou la Gloire triomphante.

<sup>2</sup> Le Prince Gustave.

<sup>3</sup> Le Gustave-Adolphe.

le troisième à servir comme matelot le reste de sa vie<sup>1</sup>. 1763.

Gustave fit alors proposer à l'impératrice un accommodement, à des conditions faites pour blesser l'orgueil de cette princesse. Il demandoit qu'André Razoumoffsky fût exemplairement puni, pour les intrigues et les machinations dont il s'étoit rendu coupable à Stockholm ; que la partie de la Finlande et de la Karélie, cédée à la Russie par les traités de Neustadt et d'Abo, fût restituée à la Suède ; que la cour de Pétersbourg fît la paix avec la Porte, sous la médiation de la Suède, qui proposeroit de rétablir l'indépendance de la Krimée, conformément au traité de Kaïnardgi, et en cas de refus, fixeroit les limites, telles qu'elles étoient en 1768. Il vouloit encore que la Russie désarmât aussitôt et consentit que la Suède restât armée jusqu'après la conclusion du traité.

<sup>1</sup> L'impératrice leur fit grâce, et Potemkin les employa sur la mer Noire.

1788

« Quel langage ! s'écria alors Catherine. Quand le roi de Suède seroit déjà à Moskow , je saurois lui apprendre ce que peut une femme comme moi , sur les débris d'un grand empire. »

Au lieu de répondre aux propositions de Gustave, cette princesse rappela le général Mikhelson, qui combattoit contre les Turcs , lui donna le commandement de son armée en Finlande, et renforça cette armée de vingt mille hommes.

Les premiers efforts de Mikhelson ne furent pas heureux. Il vouloit déloger un corps de Suédois avantageusement posté dans le Sawolax , et il pensa devoir l'attaquer de front, tandis que le transfuge Sprengtporten lui conseilloit de les tourner. Mikhelson , écoutant à peine les avis de Sprengtporten , lui dit brutalement : — « Avez-vous peur ? » Sprengtporten conserva le plus grand sang-froid , et

ne lui répondit que par ces mots : — 1782.  
 « Marchons <sup>1</sup>. »

Les Suédois laissèrent approcher les Russes , et quand ils furent à portée de leur artillerie , ils tirèrent une volée à mitraille , qui en tua cinq cents. Les autres se retirèrent en désordre. Mikhelson reconnoissant alors sa faute , profita du conseil de Sprengtporten , et s'empara du poste des Suédois.

Sprengtporten , dangereusement blessé <sup>2</sup> à la première attaque , en demeura estropié pour le reste de sa vie. Mais qu'importe le sort d'un traître ? Ce qu'on ne doit pas oublier , c'est la conduite magnanime de son fils qui ,

<sup>1</sup> Sprengtporten est pourtant un homme très-violent qui , dit-on , tira une fois l'épée contre le roi Frédéric-Adolphe , père de Gustave III. Mécontent de la Russie , avec plus de raison qu'il ne l'avoit été de la Suède , il se retira en Allemagne et vécut assez long-temps à Tœplitz. Depuis la mort de Catherine il est rentré en Russie.

<sup>2</sup> Un coup de feu le rendit eunuque.

1788.

unissant à l'amour filial l'amour non moins sacré de la patrie, suivit son père au milieu des combats sans vouloir tirer l'épée contre la Suède<sup>1</sup>.

Mais l'impératrice comptoit sur la défection d'autres officiers de Gustave; et ils prouvèrent bientôt qu'elle ne se trompoit point.

Le monarque suédois étoit déjà près de Fridérickscham. Il avoit fait embarquer une partie de ses troupes sur des galères, en donnant ordre au général Siegeroth qui les commandoit, d'aller débarquer de l'autre côté de la ville, de commencer l'attaque dès que les troupes seroient à terre, et de tirer un coup de canon qui serviroit de signal pour qu'on pût agir des deux côtés à-la-fois.

Siegeroth fut retardé par les vents contraires, et eut beaucoup de difficulté à débarquer. Malgré cela il y

<sup>1</sup> Quand son père ne put plus servir, le jeune Sprengtporten passa dans l'armée de Potemkin, et fut blessé à l'assaut d'Ismail.

parvint, et donna le signal convenu. 1788.  
 Aussitôt Gustave voulut faire avancer ses troupes. Mais quoiqu'on sût bien que la forteresse étoit à demi démantelée et manquoit d'artillerie, quelques-uns des principaux officiers, à la tête desquels étoit le colonel Hestéko, lui représentèrent qu'il étoit très-difficile d'attaquer du côté où il se trouvoit ; que leur devoir ne leur permettoit pas de le laisser s'exposer à un péril inévitable, et qu'il devoit lui-même mettre quelque prix à la vie de ses fidèles sujets.

Ce n'étoit pas sans doute ainsi que parloient les vainqueurs de Narwa ; mais Gustave III ne ressembloit point à Charles XII. Néanmoins, étonné du langage de ses officiers, il leur répondit qu'il vouloit être obéi. Alors plusieurs d'entr'eux se réunirent et déclarèrent qu'ils ne pouvoient pas entreprendre une guerre offensive sans le consentement de la nation ; qu'ils verseroient leur sang pour la défense

— 1768. de leur patrie, mais qu'ils ne se résoudroient jamais à attaquer un voisin qui ne les avoit point provoqués.

Désolé de cette résistance, le roi s'adressa aux soldats. Aussitôt le régiment que commandoit le colonel Heskéto, posa les armes, et la plus grande partie de l'armée suivit son exemple. Gustave chargea le lieutenant-colonel Rosenstein d'aller dire au général Siegéroth de faire rembarquer ses troupes, et il se retira à Kiménégorod. Le lendemain il fit embarquer les officiers qui avoient refusé de marcher, et les envoya à Stockholm où ils furent accueillis avec toutes les marques de la défaveur populaire, et ne tardèrent pas à être arrêtés.

Ce n'étoit point assez. C'étoit devant Eridériksham qu'il auroit fallu faire un exemple des coupables. Mais Gustave manqua de fermeté. S'il eût puni sur le champ le perfide Heskéto, et en même temps commandé à ses sol-

dats de marcher , peu de jours après  
 il seroit entré en vainqueur dans Pé-  
 tersbourg.

1788.

Il n'est pas douteux que les nobles,  
 qui regrettoient l'ancienne forme de  
 gouvernement, n'eussent voulu pro-  
 fiter de cette occasion pour la réta-  
 blir, et n'agissent de concert avec la  
 Russie<sup>1</sup>. Mais plusieurs autres offi-  
 ciers, qu'ils avoient su gagner, n'é-  
 toient point dans le secret; les sol-  
 dats, sur-tout, ne pouvoient y être.

La défection des Suédois valut à  
 Catherine plus qu'une victoire. Non  
 contente de cet avantage, cette prince-  
 se réclama, conformément aux trai-  
 tés, les secours que le Danemarck lui  
 devoit contre la Suède. Quoique sa-  
 gement ennemie de la guerre, la cour  
 de Copenhague se montra fidelle à  
 ses engagemens. Elle ordonna aussitôt  
 l'armement d'une escadre, et le prince

<sup>1</sup> On ne tarda pas à intercepter une corres-  
 pondance que quelques-uns des principaux offi-  
 ciers entretenoient avec la cour de Russie.



1768] royal, accompagné du prince Charles de Hesse<sup>1</sup> s'embarqua pour se rendre en Norwège et se mettre à la tête des troupes.

Les Norwégiens, nation simple et généreuse, qui conserve au milieu de ses rochers la pureté des mœurs antiques et la valeur qui la rendit si célèbre sous Marguerite de Waldemar, les Norwégiens, dont la haute stature, les blonds cheveux et la barbe majestueuse, rappellent le souvenir de leurs pères, de ces héros qui ont tant de fois conquis l'Angleterre et mérité l'honneur d'être chantés par Ossian, les Norwégiens n'entendirent point en vain le signal des combats. A la voix du prince de Danemarck ils franchirent ce passage<sup>2</sup> qu'ensanglanta

<sup>1</sup>Le prince de Hesse est beau-père du prince de Danemarck.

<sup>2</sup>Près de Frédérikshall. Je ne puis m'empêcher d'observer ici qu'on ne doute plus en Suède que Charles XII n'ait été assassiné. Un officier du nom de Cronstedt, mort dans un âge

la mort de Charles XII, entrèrent dans les provinces occidentales de la Suède, forcèrent, à Quistum<sup>1</sup>, une partie du régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Oudewalla et de toutes les autres places qu'ils rencontrèrent, et allèrent mettre le siège devant Gothenbourg. 1788.

Gothenbourg est, après Stockholm, la ville la plus considérable de la Suède.

très-avancé, a déclaré avoir lui-même engagé l'ingénieur Maigret à tuer Charles XII. Ce complot fut tramé à l'instigation du prince Frédéric de Hesse-Cassel, beau-frère de ce roi et son successeur. Cronstedt qui avoit remis à l'ingénieur le pistolet qui servit à tuer Charles, reprit ensuite cette arme, et la garda jusqu'à la fin de ses jours, suspendue dans son cabinet. J'ai vu à Stockholm le chapeau de Charles XII, et je puis assurer que le trou qu'y fit la balle, est très-petit.

Comme je ne sais taire rien de ce qui paroît vrai, je dirai que les Suédois accusèrent le commandant de Quistum, Tränebörg, de s'être vendu aux généraux danois, et qu'il fut en conséquence jugé par un conseil de guerre, qui le condamna à être dégradé.

1788.

Sa perte eût été presque irréparable pour Gustave. Ce prince étoit déjà revenu dans sa capitale lorsqu'il apprit qu'on assiégeoit Gothembourg. Aussitôt il envoya le régiment de Yemlande et ses propres gardes pour renforcer la garnison de cette place, et il se rendit lui-même dans la Dalécarlie. Là, il rassembla les paysans, leur rappela ce qu'ils avoient fait pour Gustave Vasa, et les conjura de marcher avec lui à la défense de leur pays.

Trois mille Dalécarliens se hâtèrent de le suivre. Les habitans des provinces voisines les imitèrent, et Gustave se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée ; mais craignant que Gothembourg ne se rendît avant que ce secours fût arrivé, il partit avec un de ses aides-de-camp et un domestique, se déguisa pour ne pas être reconnu de l'ennemi, et pénétra jusqu'aux portes de la ville. Il eût d'abord assez de peine à y entrer. Les soldats ne vouloient pas croire que

ce fût leur roi. Mais enfin les portes 1782.  
lui furent ouvertes.

Malgré sa présence, malgré l'armée qui le suivoit, Gothembourg sembloit devoir être pris. Un secours inattendu le sauva.

Gilbert Eliot<sup>1</sup>, ministre d'Angleterre en Danemarck, ne fut pas plutôt informé que Gothembourg étoit menacé, qu'il quitta Copenhague, traversa rapidement la Suède et se rendit au camp du prince danois. Il somma ce prince de lever le siège de Gothembourg, et lui déclara que s'il n'évacuoit pas sans tarder le territoire suédois, l'Angleterre feroit arrêter tous les navires danois qui étoient dans ses ports, et enverroit une escadre pour bombarder le château de Kronembourg.

Le prince de Danemarck, arrêté par ces menaces, songeoit déjà à se

<sup>1</sup> Le même qui a commandé depuis à Toulon et ensuite en Corse, pendant le peu de temps que les Anglais ont gardé ces deux pays.

1788. retirer, lorsque le ministre prussien vint seconder celui d'Angleterre. La trêve fut bientôt conclue, et l'armée du prince danois rentra paisiblement en Norwège. Certes, ce fut à l'audace et à l'activité d'Eliot, que Gustave dut la conservation de Gothembourg. Les menaces que fit ce ministre ne lui avoient point été prescrites ; mais elles lui réussirent : sa cour ne manqua pas de les approuver.

Cependant les armées russes qui combattoient contre les Turcs et les Tatars, remportoient de fréquens avantages. Le premier combat se donna près d'Oczakoff, et devint funeste aux Ottomans.

Le pacha d'Oczakoff fit embarquer, dans des chaloupes, six mille hommes qui, dans le dessein de surprendre la forteresse de Killburn, descendirent sur la langue de terre qui est en avant. Malheureusement pour les Turcs, le général Souwaroff étoit dans la forte-

Le comte de Rhode.

resse. Il les laissa débarquer sans opposition, et même les encouragea en faisant sortir quelques tirailleurs, avec ordre de se retirer sur-le-champ, comme s'ils étoient effrayés. Les Turcs donnèrent dans le piège : tandis que leurs chaloupes retournoient à Oc-zakoff, pour chercher un renfort, Souwaroff sortit à la tête de deux bataillons, la baïonnette au bout du fusil, et tous les Turcs qui étoient sur la plage furent massacrés ou noyés. Souwaroff reçut alors au cou une blessure dangereuse<sup>1</sup>.

Le contre-amiral Woinowitch<sup>2</sup> qui commandoit, dans la mer Noire, trois vaisseaux de ligne et huit frégates, refusa de se mesurer avec la flotte turque, cinq fois plus forte que la sienne ; et malgré les instances de

<sup>1</sup> Ce général marche toujours à la tête des troupes, et l'une de ses maximes est : — « La tête n'attend jamais la queue. »

<sup>2</sup> Le même qui fut si maltraité en Perse par Aga-Mahmet en 1782. •

— 1788, l'anglais Priestman , qui servoit sous lui et qui brûloit de combattre, il se retira sous le canon de Sewastopol. Cette timide prudence occasionna sa disgrâce : Potemkin le chassa hon- teusement.

L'escadre russe passa alors sous les ordres d'Ouschakoff<sup>1</sup>, et parut plus dignement commandée. Elle rencon- tra celle du capitan pacha , forte de seize vaisseaux de ligne, et l'obligea de prendre la fuite<sup>2</sup>.

Peu de temps après, le prince de Nassau-Siegen , commandant la flotte à rames de Nicolaëff, attaqua aussi l'escadre turque qui étoit entrée dans le Liman, lui brûla trois vaisseaux et lui en prit quelques autres. Nassau

<sup>1</sup> Le même à qui une petite garnison française vient de rendre Corfou, après une vigoureuse résistance.

<sup>2</sup> Le seul commandant de vaisseau qui se soit distingué dans le cours de cette guerre, sur la flotte ottomane, est l'algérien Seïd-Ali, homme à la fois habile et courageux.

montra beaucoup de valeur dans cette action ; mais il dut principalement sa victoire au courage et aux talens de deux officiers français , Varage et Verbois <sup>1788.</sup> , de l'anglais Fanshow , et du hollandais Winter ; il la dut sur-tout à une batterie considérable que le général Souwaroff avoit établie sur la pointe de la langue de terre de Killburn , et qui força l'escadre turque de s'échouer sous le canon d'Oczakoff.

On vit alors quel courage peut inspirer l'orgueil national , même à des esclaves. Lorsque le feu prit au vaisseau du capitan pacha , un matelot turc courut , à travers les flammes , pour sauver le pavillon amiral , et tandis qu'il le détachoit , un russe , non moins intrépide , s'élança dans un canot , monta à bord du vaisseau prêt à sauter ; enleva le pavillon et emmena le turc prisonnier.

Les généraux Talizyn et Tékély

Verbois périt , depuis , dans un vaisseau qui sauta devant Oczakoff.



1788. — défirent en plusieurs rencontres les Tartares du Kuban. Tamara s'étoit déjà rendu maître de la Géorgie et en imposoit aux Lesghis.

Pendant ce temps - là , le gouvernement russe faisoit d'immenses préparatifs pour renforcer ses armées. Le département de la guerre dépendoit immédiatement de Potemkin , ou plutôt tout l'empire obéissoit à ses ordres ; par conséquent rien de ce qui pouvoit assurer les succès de ce superbe favori n'étoit épargné.

Des Russes qui se disoient attachés à leur patrie , et qui peut-être n'étoient que mécontents et jaloux de Potemkin , nourrissoient alors de funestes appréhensions sur le pouvoir , sans bornes , dont il étoit revêtu. Ils pensoient que , dans la distribution des royaumes et des principautés qu'il alloit conquérir , il n'avoit garde de s'oublier lui-même. Le temps ne justifia pas leur opinion , mais elle étoit pourtant fondée, car Potemkin conçut

en effet le dessein passager de former —  
une monarchie de tous les pays des <sup>1788.</sup>  
Valaques et des Moldaves, et de s'en  
déclarer le chef.

L'armée russe ; qui occupoit les  
rives du Bogh<sup>1</sup>, sur les confins de  
la Pologne, de la Turquie et de la  
petite Tartarie, étoit composée de  
cent cinquante mille hommes, et avoit  
une artillerie formidable<sup>2</sup>. Une autre  
armée aux ordres du général Soltikoff,  
fut destinée à soutenir, du côté de  
la Moldavie, les Autrichiens com-  
mandés par le prince de Saxe - Co-  
bourg<sup>3</sup>.

Cependant le théâtre de la guerre  
offroit alors le plus horrible spec-  
tacle. La famine, la peste, et le car-  
nage avoient déjà dévasté le territoire

<sup>1</sup> Vers la mi-juin 1788.

<sup>2</sup> Il y avoit 137 pièces de canons de campa-  
gne, beaucoup de gros canons, de mortiers  
et de munitions de guerre.

<sup>3</sup> Le même qui échoua contre les Français  
en 1792.

— des Tartares et les frontières de la  
 1788. Russie et de l'empire ottoman ; et , à  
 l'exception du fourrage , tout ce qui  
 étoit nécessaire à la subsistance des  
 armées avoit besoin d'être transporté  
 de très-loin.

Un corps de Russes , réuni à une  
 partie de l'armée de Cobourg , s'em-  
 para de Khoczim. Repnin , Soltikoff ,  
 Souwaroff , Kamenskoï , battirent  
 souvent les Turcs qui s'en vengèrent  
 sur les Autrichiens.

Potemkin assiégeoit depuis long-  
 temps Oczakoff. Des fortifications re-  
 doutables , des munitions abondantes ,  
 une garnison nombreuse et la rigueur  
 de la saison , sembloient devoir ren-  
 dre cette place imprenable. Les as-  
 siégeans souffroient tellement du froid  
 qu'ils avoient été obligés de se creu-  
 ser des huttes souterraines ; ils man-  
 quoient de vivres , et toutes les nuits  
 il en mouroit un grand nombre. Mais  
 le froid auquel ils avoient tant de  
 peine à résister , les aida à prendre

la ville. On remarqua qu'on pouvoit —  
 l'attaquer du côté du Liman, où elle <sup>1788.</sup>  
 étoit moins fortifiée et où la glace en  
 rendoit l'accès facile. Tout-à-coup  
 Potemkin fit commander l'assaut ; et  
 tandis qu'il restoit dans son camp,  
 avec ses maîtresses, ses lieutenans,  
 à la tête d'une partie des troupes,  
 pénétroient dans la ville et y répan-  
 doient le carnage. Il ne faut pour-  
 tant pas croire que Potemkin fût re-  
 tenu par la crainte : on l'avoit vu les  
 jours précédens aller se promener plu-  
 sieurs fois avec le plus grand sang-  
 froid, jusques sous le canon des rem-  
 parts \*, parce qu'il avoit appris qu'on  
 osoit soupçonner son courage. Il ne  
 s'absenta de l'assaut d'Oczakoff, que

\* On raconte que dans une de ces prome-  
 nades, un officier-général qui l'accompagnoit,  
 eut la cuisse emportée par un boulet de canon  
 et laissa échapper quelques cris. — « Pourquoi  
 » cries-tu ? » — lui dit froidement Potemkin.  
 L'officier se tut par respect. Il mourut le  
 lendemain.

1788. parce qu'il crut ne pouvoir pas s'y distinguer d'une manière extraordinaire.

Le prince d'Anhalt - Bernbourg<sup>1</sup> n'imita point Potemkin. Il entra le premier dans la ville à la tête des grenadiers<sup>2</sup> et des chasseurs. On combattit long-temps et sur les remparts et dans les rues. Les soldats turcs se défendirent avec une valeur opiniâtre, et périrent presque tous les armes à la main. Le reste fut passé au fil de l'épée, et une grande partie des habitans eut le même sort.

Les Russes livrèrent la ville au pillage. Ils entroient dans toutes les

<sup>1</sup> Le prince d'Anhalt - Bernbourg, parent de l'impératrice, étoit très-brave, très-instruit, mais un peu pédant. Potemkin et Momotoff, qui craignoient qu'il ne prît de l'ascendant sur la souveraine, s'efforçoient sans cesse de le lui faire paroître ridicule.

<sup>2</sup> Potemkin avoit créé quarante mille grenadiers et autant de chasseurs. Il lui falloit de l'extrême en tout.

maisons ,

maisons, en égorgéient les maîtres, 1788.  
 prenoient ce qu'il y avoit de plus  
 précieux, et s'abandonnoient à toutes  
 les fureurs du brigandage et de la  
 débauche. Pendant trois jours de suite  
 Potemkin laissa durer cette sanglante  
 exécution. Elle ôta la vie à plus de  
 vingt - cinq mille Turcs. Le siège  
 d'Oczakoff coûta aux Russes plus de  
 vingt mille hommes, dont environ  
 quatre mille périrent en donnant l'as-  
 saut.

Ces conquêtes étoient presque aussi 1789.  
 funestes aux vainqueurs qu'aux vain-  
 cus. Mais Catherine n'en étoit pas  
 moins ardente à continuer la guerre.  
 Elle ordonna une nouvelle levée de  
 troupes dans toute l'étendue de ses  
 états. Elle voulut à-la-fois renforcer  
 ses armées en Krimée et sur les bords  
 du Danube, en établir d'autres en  
 Pologne et en faire marcher une for-  
 midable contre les Suédois. Mais les  
 hommes devenoient rares dans l'em-  
 pire russe : on retira des déserts de

— la Sibérie une partie des exilés pour  
 1789. les comprendre dans les recrues.

- Pendant ce temps-là, Gustave III s'occupoit de ses projets de vengeance. Il ne pouvoit pardonner à l'impératrice les dissensions qu'elle ne cessoit de fomenter en Suède , ni au gouvernement danois l'appui qu'il avoit
- prêté à la Russie. Un lieutenant-colonel , nommé Benzelstierna , se détermina à servir la haine de son maître.

L'escadre russe étoit entrée dans la rade de Copenhague , où les glaces la retinrent pendant tout l'hiver<sup>1</sup>. L'ambassadeur de Suède , Sprengtporten<sup>2</sup> , étoit un vieillard franc et généreux , que Gustave respectoit , mais dans lequel il n'avoit pas une grande confiance. Sans rappeler cet

<sup>1</sup> Cette escadre , commandée par le vice-amiral Kozleïnoff , étoit composée de onze vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates. Il y avoit trois vaisseaux de cent canons.

<sup>2</sup> Frère du Sprengtporten qui avoit passé au service de Russie.

ambassadeur, ce prince donna à un 1789.  
 nommé Albédyl le titre de chargé  
 d'affaires, et l'envoya à Copenhague,  
 en lui recommandant d'observer avec  
 soin les démarches des Russes et des  
 Danois.

Benzelstierna ne tarda pas à joindre  
 Albédyl. Sous prétexte d'entreprendre  
 une opération de commerce, il se  
 lia avec le capitaine irlandais O'Bryen<sup>1</sup>,  
 lui acheta son navire qu'il lui paya  
 d'avance douze mille rixdalers<sup>2</sup>, et  
 lui en laissa le commandement, en  
 s'engageant, par écrit, à lui comp-  
 ter encore une pareille somme si son  
 entreprise réussissoit. Il fit ensuite  
 charger le navire de tonneaux gou-  
 dronnés en dedans et en dehors et  
 remplis d'eau-de-vie, et il lui ordonna  
 de profiter du premier vent de nord-  
 est pour sortir du port en mettant le  
 feu à son navire. D'après cet exé-

<sup>1</sup> L'anglais Shields, qui tenoit l'auberge  
 appelée l'Hôtel Royal, étoit aussi du complot.

<sup>2</sup> Environ 50,000 livres tournois.



crable projet , non - seulement toute  
1789. l'escadre russe , mais la flotte danoise ,  
devoient être brûlées.

O'Bryen osa parler de son marché à  
un de ses amis , nommé Tief. Celui-ci  
eut horreur d'une telle confidence , et  
s'empressa de la révéler. Le gouver-  
nement danois envoya aussitôt visiter  
le navire et fit arrêter O'Bryen :  
Benzelstierna s'étoit sauvé chez Al-  
bédyl , qui l'envoya dans la maison  
d'un ministre de ses amis , d'où on le  
fit d'abord évader à la faveur d'un  
habit de livrée. Peu de tems après ce  
scélérat fut pris , renfermé dans la  
citadelle de Copenhague , jugé et con-  
damné à perdre la vie : mais on com-  
mua cette peine en une prison per-  
pétuelle , qui dura jusques en 1797 ,  
époque où la Russie a permis qu'on le  
délivrât.

Les matelots danois , excités par  
O'Brien , d'abord condamné à périr sur  
l'échafaud , fut mis aux galères , où il est  
mort.

les Russes <sup>1</sup>, se rassemblèrent, en <sup>1789.</sup>  
 grand nombre, devant la porte d'Al-  
 bédyl. Ils vouloient le massacrer et  
 incendier sa maison. Mais ayant pré-  
 vu cette émeute, Albédyl s'étoit déjà  
 sauvé sur la côte de Scanie <sup>2</sup>. Un dé-

<sup>1</sup> On assure que le ministre russe, Krudener,  
 homme très-fougueux, fut reconnu dans cette  
 émeute, déguisé en matelot.

<sup>2</sup> Le projet d'incendier les vaisseaux armés  
 dans le port de Copenhague étoit horrible  
 sans doute ; mais peut-être les Russes n'a-  
 voient-ils rien à reprocher aux Suédois. Ces  
 deux nations, qui se sont souvent combattues  
 avec tant de courage, ont quelquefois vu leurs  
 cours employer l'une contre l'autre la plus af-  
 freuse perfidie. Stockholm n'oubliera jamais  
 l'assassinat du major Saint-Clair, commis par  
 l'ordre du trop fameux Biren.

- En 1738, Saint-Clair, qui avoit été envoyé  
 à Constantinople avec le pouvoir de négocier,  
 en revenoit avec un français nommé Couturier.  
 Arrivé à Khoczim, le pacha l'avertit qu'il est  
 attendu par des emissaires de la Russie. Un  
 polonois lui en dit autant. Saint-Clair dédaigne  
 cet avis. Dans une auberge de Breslaw, il  
 rencontre le capitaine russe Kutler, le lieuts-

1789. — tachment de soldats dispersa les murtins.

nant Lewitzky et quatre soldats déguisés en domestiques qui, après l'avoir reconnu, vont l'attendre près du village de Zauche. Là, Kutler vient à lui, le salue poliment et lui demande s'il n'est pas le major Saint-Clair. Sur sa réponse, il l'arrête au nom de l'impératrice Anne, et le conduit dans un bois près de Neubourg. Alors il le fait descendre de voiture, le mène à une vingtaine de pas de distance, lui tire un coup de pistolet qui le blesse et le fait massacrer par ses quatre soldats. Pendant ce temps-là Lewitzky gardoit Couturier, et lui disoit froidement : — « Ne timeas; peccatum esset contra spiritum sanctum malefacere viro probo sicut te. Iste habuit quod merebat; erat inimicus magistri. » Inimicus magistri est inimicus dei, et puto me non peccasse interficiendo eum. » — Ensuite les assassins se partagèrent les effets des deux voyageurs, et conduisirent Couturier dans la forteresse russe de Sonnenstein, d'où l'on ne le renvoya qu'en l'assurant que s'il parloit jamais de l'assassinat de Saint-Clair, on sauroit bien l'attraper et le punir partout où il seroit.

L'attentat de Benzelstierna n'étoit pas propre à réconcilier la cour de Russie et celle de Stockholm. Les opérations de la guerre ne tardèrent pas à recommencer. Les escadres des deux nations se rencontrèrent à la hauteur de Bornholm : mais le vent ne leur permit pas de combattre. Bientôt elles se rejoignirent près de Gothland<sup>1</sup>, et quoique l'amiral russe Tchitchagoff, et l'amiral suédois Lilienhorn voulussent alors éviter un engagement, leurs arrière-gardes, qui fesoient alors les avant-gardes, s'attaquèrent et se combattirent vaillamment pendant près de quatre heures<sup>2</sup>.

Le vaisseau russe<sup>3</sup> que commandoit l'anglais Preston eut cent-soixante hommes tués ou blessés. Trois canons

<sup>1</sup> Le 26 août 1789.

<sup>2</sup> Ce fut alors que fut tué le brave Mouloffsky, bâtard d'Ivan Tchernischeff. Il commandoit la *Msti-Slava*, c'est-à-dire, *la Gloire vengeresse*, vaisseau de 74 canons.

<sup>3</sup> Nommé *Deris*, c'est-à-dire, *Querelle-tot*.

1789. crevèrent sur son premier pont, et firent sauter beaucoup de monde : mais l'intrépide Preston resta calme, donna les ordres nécessaires, et continua de se battre.

Un autre capitaine anglais, nommé Tisiger, qui montoit un vaisseau<sup>1</sup> de soixante-six canons, soutint dignement le combat contre le vice-amiral Modée<sup>2</sup>, l'un des plus braves Suédois.

Le lendemain Lilienhorn, qui pouvoit avec sa division couper celle du vice-amiral russe Moussin-Pouschkin, négligea cet avantage<sup>3</sup>, qui eût sans doute prévenu les désastres dont la flotte suédoise fut bientôt accablée.

Le capitaine de vaisseau Tchitchoukoff, commandant d'une escadre légère, s'empara du poste important de

<sup>1</sup> Le Wouiché-Slawra, ou *la Haute Gloire*.

<sup>2</sup> Il a été depuis gouverneur de Stockholm.

<sup>3</sup> Lilienhorn fut jugé et dégradé par un conseil de guerre.

Porkala , et dès-lors les Russes le gardèrent jusqu'aux approches de l'hiver. 1789.

Les Suédois avoient une flotte de galères et de chaloupes canonnières. L'impératrice leur en opposa une pareille, dont elle donna le commandement au prince de Nassau-Siegen, qui ayant eu quelques différens avec Potemkin, ne pouvoit plus servir sur la mer Noire.

Les galères russes surprirent les galères suédoises près de Rogensalm ; et Nassau, toujours aidé des conseils de Varage<sup>1</sup>, de Winter et d'un mila-

<sup>1</sup> Quelques temps après ce combat, Varage étant allé à terre pour reconnoître la position de la flotte suédoise qui étoit à Pancrè, fut rencontré par des Baschkirs, qui servoient dans l'armée russe, et qui, le voyant enveloppé d'un manteau bleu, le prirent pour un suédois et le tuèrent. Ils portèrent aussitôt au général Numsen, la croix de Saint - Charles d'Espagne et la croix de Saint - Georges de Russie, dont Varage étoit décoré et qu'ils croyoient être des ordres suédois.

— mais nommé le chevalier de Litta<sup>1</sup>,  
1789. fit, pour la seconde fois, triompher  
le pavillon russe. Winter, à qui étoit  
dû principalement le succès de cette  
journée, fut atteint d'un boulet de  
canon, et mourut de sa blessure<sup>2</sup>.

Pendant le combat des galères, les  
Russes avoient attaqué l'armée sué-  
doise, qui étoit toujours auprès de  
Fridériksham. Ils n'eurent pas moins  
d'avantages par terre que par mer. Ils

<sup>1</sup> Le chevalier de Litta, milanais, comman-  
deur de l'ordre de Malte, est vice-amiral de  
la flotte à rames. Il a fourni, dit-on, beaucoup  
de plans qui sont encore inexécutés. C'est un  
homme qui joint à une stature colossale beau-  
coup de verbiage.

<sup>2</sup> Le mérite de Winter, comme marin, étoit  
généralement reconnu. Le prince de Nassau  
en étoit très-jaloux; Potemkin ne l'aimoit pas  
et Popoff, secrétaire de ce dernier, le craignoit  
beaucoup, parce que Winter l'avoit un jour  
menacé en lui montrant son phiole armé. Le  
même boulet qui emporta le bras de Winter,  
tua le colonel Apraxin et un rameur.

forcèrent les troupes de Gustave à évacuer la Finlande russe. 1789.

Ce monarque ayant rassemblé de nouvelles forces , se disposa à rentrer sur le territoire russe. Mais Catherine avoit eu le temps de faire ses préparatifs de défense. Les deux armées en vinrent aux mains à Aborfors , et 1790. les Russes , commandés par le général Numsen<sup>r</sup>, remportèrent une brillante victoire.

Les défaites ne décourageoient point Gustave. Il s'embarqua sur sa flotte à rames , et alla chercher le prince de Nassau , à qui il enleva vingt-trois bâtimens. Peu de temps après , il fit débarquer à cinq milles de Péters-

Le général Numsen est un danois , dès long-temps employé au service de la Russie. — Ce fut en cette occasion que le fameux partisan Denisoff , général des Kosaques , enleva les équipages du roi de Suède. A la paix , ce monarque désira de connoître personnellement celui qui l'avoit privé de ses chemises ; et , quand on lui présenta le vieux kosaque , il lui fit beaucoup d'amitiés.



—bourg, plusieurs bataillons d'infanterie et quelques escadrons de troupes légères, et s'empara du poste important de Parda-Kofsky<sup>1</sup>, qui lui ouvroit l'entrée du Sawolax russe. L'alarme se répandit de nouveau dans la capitale. L'impératrice étoit à Tzarsko-Zélo, et ne quitta point cette maison de plaisance, mais elle donna ordre au général Igælstrom, qui commandoit en l'absence d'Ivan Soltikoff, de ne rien épargner pour reprendre Parda-Kofsky. Igælstrom fit aussitôt marcher contre ce poste une colonne de huit mille hommes d'élite, dont il confia le commandement au brave prince d'Anhalt-Berubourg, qui fut tué dès le commencement de l'attaque, ainsi que Baikoff, qui commandoit après lui. Les huit mille Russes combattirent avec la plus grande intrépidité, et perdirent la moitié de leur troupe, sans pouvoir déloger deux mille Suédois qui gardoient le poste. Cependant

<sup>1</sup> Le 12 mai 1790.

ces Suédois auroient été victimes de leur courage , si le dégel qui survint n'avoit pas empêché les Russes de les attaquer, de nouveau, avec des forces beaucoup plus considérables. 1790.

La grande escadre suédoise aux ordres du duc de Sudermanie , et composée de vingt-six vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates , voulut aller chercher la flotte russe jusque dans le port de Reval<sup>1</sup>. Cette imprudence lui coûta deux vaisseaux<sup>2</sup>. Les Suédois commirent encore une faute plus dangereuse : ils conduisirent dans le golfe de Wibourg et leur escadre et la flotte à rames que commandoit Gustave III. Tout sembloit alors assurer l'entière destruction de la marine suédoise : mais elle fut sau-

<sup>1</sup> Le même jour que Gustave avoit surpris Parda-Koffsky.

<sup>2</sup> Le vaisseau le Prince Charles de 64 canons se rendit aux Russes. Un autre vaisseau de 74 s'échoua, et son équipage y mit le feu pour qu'il ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi.

1790. vée par deux amiraux russes , Tschitschagoff et Nassau.

Tschitschagoff , qui commandoit une escadre beaucoup plus nombreuse que celle des Suédois , négligea de faire garnir de batteries les deux passages par lesquels seuls les Suédois pouvoient s'échapper <sup>1</sup>. Ces derniers , qui manquoient de vivres et ne pouvoient pas plus long-temps rester dans le golfe , tentèrent d'en sortir en mettant le feu à l'escadre russe qui gardoit le meil-

<sup>1</sup> Un officier suisse, nommé Pélissier, qui avoit été capitaine de vaisseau en Hollande, désigna aux généraux Soltikoff et Zuchtelen la place où il falloit placer des batteries, en leur annonçant que les Suédois sortiroient dès que le vent d'est commenceroit à souffler. Tschitschagoff refusa de l'autoriser à donner les canons de 24 livres de balle qu'il avoit offerts. Le même officier se trouva seul avec une petite frégate au milieu de la flotille suédoise, lorsqu'elle fit sa retraite. Il lui fit beaucoup de mal et lui prit 1300 hommes, 9 schebeks et 4 galères. La jalousie de Tschitschagoff étouffa l'éclat d'une si belle action.

leur passage. Le vent étoit favorable<sup>1</sup>.  
 Ils appareillèrent<sup>2</sup> et se firent précéder <sup>1790.</sup>  
 par un brûlot<sup>3</sup> qui devoit forcer les  
 Russes à se disperser. Mais on mit trop  
 tôt le feu au brûlot qui s'arrêta sur un  
 haut-fond, et ne fit aucun mal aux  
 Russes, tandis qu'il incendia plusieurs  
 vaisseaux suédois, que le vent poussa  
 sur lui avec violence. Neuf vaisseaux,

<sup>1</sup> C'étoit le vent d'est.

<sup>2</sup> Le 3 juillet 1790.

<sup>3</sup> Le brûlot étoit commandé par un officier  
 suédois, nommé Saldern, qui fut jugé par un  
 conseil de guerre et dégradé. L'inventeur du  
 stratagème étoit l'anglais Sydnei Smith qui,  
 depuis, a brûlé la flotte française de Toulon, a  
 voulu incendier le Havre, s'est sauvé de la  
 prison du Temple à Paris, où il étoit ren-  
 fermé, et commande aujourd'hui une petite  
 escadre anglaise à Constantinople. — Au com-  
 mencement de 1790, Sydnei Smith écrivit de  
 Stockholm au docteur Rogerson, médecin de  
 Catherine, pour lui dire qu'il alloit faire la  
 campagne sous le héros du Nord, et qu'il espé-  
 roit bientôt se mesurer avec le prince de Nas-  
 sen-Siegen.

— 1790. trois frégates et plus de vingt bâtimens à rames , tombèrent au pouvoir des Russes.

Cet avantage si important fut fatal à plusieurs officiers anglais au service des Russes. Le capitaine Dénison eut la tête emportée par un boulet ; le capitaine Marshal voulant sauter à bord d'un vaisseau ennemi , tomba dans la mer et se noya ; les capitaines Miller et Aikin eurent , l'un la jambe et l'autre la cuisse fracassée ; et enfin le capitaine James Trevenen <sup>1</sup> , l'un

<sup>1</sup> James Trevenen étoit né dans la province de Cornouailles et fut élevé à l'académie de Portsmouth. En 1776 , il s'embarqua en qualité de midshipman sur le navire du capitaine Cook , accompagna ce marin célèbre dans son dernier Voyage autour du monde , et lui fut extrêmement utile dans ses observations astronomiques et géographiques. Aussi , le capitaine Cook en faisoit le plus grand cas. A son retour en Angleterre en 1780 , Trevenen obtint le rang de lieutenant de vaisseau , et il navigua jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique avec le capitaine King , qui l'aimoit beau-

des plus habiles et des plus braves —  
marins qui aient été au service de Catherine , fut mortellement blessé 1790  
d'un coup de canon , et périt au bout  
de cinq jours. Il s'étoit déjà emparé  
des postes de Hanhoud près d'Abo ,  
et de Boresund , près de Sweaborg ,  
et il commandoit l'un des cinq vais-  
seaux embossés dans le plus étroit

coup. En 1787, il désira de nouveau d'être  
employé et s'adressa à l'amiral Howe , qui  
étoit à la tête de l'amirauté, et qui n'eut point  
d'égard à sa demande. — Trevenen traça alors  
un plan de découvertes dans les mers qui sé-  
parent le Kamtchatka du Japon et des côtes  
septentrionales de la Chine, et le fit parvenir  
à Catherine II, qui lui envoya aussitôt un  
officier pour l'inviter à venir le mettre à exé-  
cution. Trevenen arriva à Pétersbourg à la fin  
de 1787. La guerre s'opposoit, en ce moment,  
à l'expédition qu'il avoit proposée; et on l'en-  
gagea à accepter le commandement d'un vais-  
seau de ligne. S'il n'eût pas été tué à Wibourg,  
il y a apparence qu'il auroit exécuté son pro-  
jet de découvertes, et qu'il seroit parvenu aux  
premiers grades de la marine russe.

— passage de la baie de Wibourg <sup>1</sup>.  
 1790. Le reste des galères suédoises s'étoit retiré derrière les rochers de Schwenksund, qui forment plusieurs petites îles à fleur d'eau. Le prince de Nassau, dont la flotte étoit le double plus forte que celle de Gustave, s'avança pour le combattre. Son impéritie donna un avantage immense aux Suédois; il fut complètement battu, et perdit la moitié de sa flotte et plus de dix mille hommes. Cependant il n'en conserva pas moins de vanité. S'imaginant follement que les marins qu'il commandoit, s'étoient fait battre pour nuire à sa gloire <sup>2</sup>, il écrivit à

<sup>1</sup> Le 9 juillet 1790. — Quand on dit que les deux passages de la baie de Wibourg sont étroits, il ne faut pas croire que ce soit à causé du rapprochement des côtes, mais à cause des haut-fonds.

<sup>2</sup> La vérité est que, depuis six jours, les équipages russes étoient accablés de fatigue, et que, sans leur laisser prendre le moindre repos, le prince de Nassau les força d'atta-

l'impératrice : « Madame , j'ai eu le 1790.  
 » malheur de combattre les élémens ,  
 » les Suédois , les Russes. J'espère  
 » que votre majesté me rendra jus-  
 » tice. »

L'impératrice lui répondit : — « Vous  
 » avez raison , parce que je veux  
 » que vous l'ayiez. Ceci est aristocra-  
 » tique ; mais c'est ce qui convient dans  
 » le pays où nous sommes. Comptez  
 » toujours sur votre affectionnée

» CATHERINE I. »

quer les Suédois , non-seulement postés avec  
 avantage derrière des rochers à fleur d'eau ,  
 mais remis de leur frayeur , reposés et renfor-  
 cés par la jonction de plusieurs bâtimens. Qua-  
 tre mille russes périrent dans l'action et quatre  
 mille autres furent faits prisonniers. Ils perdi-  
 rent un tiers de leur flotte à rames , dont plu-  
 sieurs bâtimens sautèrent ou furent coulés bas.

• L'impératrice avoit donné au prince de  
 Nassau le grade d'amiral de la flotte à rames  
 de la Baltique , une terre avec 4000 paysans ,  
 un palais et une pension de douze mille rou-  
 bles. Tout cela n'a pas empêché qu'il n'ait  
 passé du service de Russie à celui de Prusse.



---

1790.

La bataille de Schwenksund accéléra la paix. Gustave III voyoit déjà toute l'imprudence de sa conduite. Il n'espéroit plus que la guerre qu'il avoit déclarée aux Russes , pût être suivie de beaucoup de succès et faire une diversion utile en faveur des Turcs. Il craignoit au contraire que les Russes ne profitassent de la destruction de sa marine , du délabrement de ses finances , et du mécontentement de la noblesse suédoise , pour faire une invasion dans ses états : il ne balançoit donc pas à accepter les propositions que l'impératrice lui fit faire.

Le ministre d'Espagne à la cour de Russie , Galvez , offrit sa médiation à Catherine , et s'employa avec zèle à obtenir de cette princesse des conditions favorables , en promettant que Gustave marcheroit aussitôt contre les François. C'étoit tout ce que désiroit l'impératrice. Elle feignit de pardonner à son ennemi , dans l'espoir de le voir s'abîmer dans une entreprise éloignée.

Pour mieux l'aveugler , elle affecta de <sup>1790.</sup> se montrer généreuse. Elle ne demanda que le rétablissement des traités de Neustadt et d'Abo<sup>1</sup>, et l'entier oubli des dernières querelles. En conséquence le traité fut signé sans tarder à Varéla<sup>2</sup>.

Pendant la guerre de Finlande , Catherine signala tout-à-la-fois sa clémence et sa sévérité. Des officiers suédois employés en qualité d'instituteurs du corps des Cadets de Pétersbourg , se permirent d'entretenir avec leurs compatriotes une correspondance , dans laquelle ils parloient de l'impératrice d'une manière très-hardie et sans doute très-vraie. On intercepta leurs lettres et on les remit à cette princesse , qui les lut en

Il y eut du moins peu de différence. Les limites russes furent reculées jusqu'à Kymenégored.

Le 14 août. — Le général Igdelström signa pour la Russie , et le général Armfeldt pour la Suède.

entier. Aussitôt les Suédois furent  
 1790. arrêtés et examinés par Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky <sup>1</sup> ; chef de la commission secrète , et par un militaire estimable que l'impératrice lui adjoignit pour tempérer son humeur farouche. Le délit fut prouvé , et les coupables parurent mériter de perdre la vie. Cependant , l'impératrice se contenta de les reléguer dans ses provinces de l'intérieur. Elle leur conserva même leurs appointemens , et à la paix elle les renvoya dans leur patrie <sup>2</sup>.

Dans le même temps Radischeff , directeur des douanes de Pétersbourg , publia la relation d'un voyage de Pétersbourg à Moskow , dans laquelle

<sup>1</sup> Si l'on croyoit à la métémpsycose , on pourroit penser que l'ame du cruel et barbare Saint-Dominique a passé dans le corps de Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky.

<sup>2</sup> Ce fait m'a été raconté par le brave amiral suédois Wachmeister , pris par les Russes à la bataille navale d'Hogland.

il feignoit d'avoir eu un songe , et <sup>1790.</sup> peignoit avec énergie le despotisme de Potemkin. Il osoit même y attaquer l'impératrice <sup>1</sup>. Quoique Radischeff eût imprimé lui-même sa relation avec des caractères qu'il avoit chez lui , il ne tarda pas à être découvert , et il fut exilé en Sibérie.

Le comte Alexandre Woronzoff et la princesse Daschkoff sa sœur , protecteurs connus de Radischeff , furent accusés de l'avoir excité à composer sa brochure. Le premier fut même exposé aux recherches de la commission secrète, et , dès ce moment , l'un et l'autre perdirent beaucoup de leur crédit.

<sup>1</sup> Ce qu'il y a d'étrange , c'est qu'avant d'attirer l'attention du gouvernement , ce libellé , le premier qui ait été imprimé à Pétersbourg , fut vendu publiquement pendant deux jours à la bourse , au prix de 20 kopeks ; il étoit même revêtu de l'approbation du censeur , qui , lorsqu'on l'interrogea à cet égard , dit qu'il avoit vu le titre d'un voyage à Moskow , et que sans en lire davantage , il l'avoit approuvé.

— Ainsi Catherine traitoit les Suédois  
 1790. avec une feinte générosité , parce  
 qu'elle vouloit se faire des partisans  
 en Suède, tandis qu'elle savoit se mon-  
 trer quelquefois terrible envers la na-  
 tion déjà soumise à son joug.

La guerre de la Russie avec la  
 Suède m'a détourné quelque temps de  
 celle qu'elle soutenoit contre les Otto-  
 mans. Je vais y revenir. Le Grand-  
 Seigneur Abd - Ul - Hamid IV étoit  
 mort <sup>1</sup>, et le fils du sultan Musta-  
 pha , son frère et son prédécesseur ,  
 étoit monté au trône , sous le nom  
 de Selim III <sup>2</sup>.

La prise d'Oczakoff et les succès

<sup>1</sup> Au printemps de 1789.

<sup>2</sup> Selim III. étoit alors âgé de 28 ans —  
 Jusqu'à présent ce prince n'a point eu d'en-  
 fans , parce qu'au milieu d'un harem très-nom-  
 breux, et où il y a sans doute de belles femmes,  
 il est adonné à un amour qui lui interdit  
 l'espérance de se reproduire. Il ne reste plus du  
 sang des Ottomans , que lui et deux très-  
 jeunes fils d'Abd - Ul - Hamid,

qui

qui l'avoient précédée furent magnifiquement récompensés. L'impératrice <sup>1790</sup> envoya à Potemkin un présent de cent mille roubles , avec un bâton de commandement , garni de diamans et entouré d'une branche de laurier , dont les feuilles étoient en or. Peu de temps après elle lui accorda le titre d'hetman des Kosaques , titre auquel le vieux Kyrille Razoumoffsky , encore vivant , avoit renoncé depuis plus de vingt ans<sup>1</sup>. Cette princesse donna au prince Repnin une épée dont la poignée étoit ornée de brillans , et au général Souwaroff un panache de diamans<sup>2</sup>. Les

<sup>1</sup> Quand Kyrille Razoumoffsky rendit à Catherine le titre d'hetman , elle le nomma feld-maréchal.

<sup>2</sup> Ce présent fait au maréchal Souwaroff dut paroître d'autant plus étrange , que , pour se faire aimer des soldats , il affectoit beaucoup de simplicité et de rudesse dans ses mœurs. On le voyoit quelquefois ôter sa chemise au milieu des Kosaques et la faire chauffer , en disant que c'étoit pour tuer ses poux.

— autres généraux et officiers obtinrent  
 1790. aussi quelque marque de faveur , et  
 tous les soldats qui étoient entrés  
 dans Oozakoff reçurent une médaille  
 d'argent , avec la recommandation de  
 la porter à la boutonnière.

Certes , ces récompenses excitoient  
 une grande émulation dans les ar-  
 mées russes. Tous leurs pas furent  
 marqués par des triomphes. Potem-  
 kin soumit l'île de Beresan<sup>1</sup>. Reppin  
 chassa les Turcs des bords de la Sola-  
 kn. Souwaroff les battit complètement  
 à Foksen<sup>2</sup>. Apprenant ensuite que  
 l'armée autrichienne, commandée par  
 le prince de Saxe-Cobourg, se trouve  
 pressée par celle du grand-visir, il se  
 met à la tête de huit mille russes et  
 vole au secours des Autrichiens. Ces  
 derniers, au nombre de trente mille ,  
 étoient déjà mis en déroute par les  
 Turcs, qui les avoient attaqués avec

<sup>1</sup> En 1789, peu de jours avant la prise d'Oczakoff.

<sup>2</sup> Le 21 juillet 1789.

une armée de cent mille hommes. L'intrépide Souwaroff arrive et fait changer le sort des armes. — « Amis ! » crie-t-il à ses soldats , ne regardez point les yeux de l'ennemi. Regardez sa poitrine : c'est-là qu'il faut enfoncer vos baïonnettes ! » — Et à l'instant il fond sur les Turcs , en fait un carnage horrible, et reste maître du champ de bataille. Cette victoire, remportée près de la rivière de Rimniks, valut à Souwaroff le surnom de Rimniksky et le double titre de comte de l'empire romain et de l'empire russe.

Le féroce Kamenskoï<sup>2</sup> réduisit en cendres la superbe ville de Galatza ,

Non moins singulier que brave , Souwaroff ayant pris, dans la guerre précédente, la ville de Toutoukaï, en Bulgarie, envoya à l'impératrice quatre vers russes, qui signifioient : — « Gloire à Dieu ! Louange à Catherine ! Toutoukaï est pris ; Souwaroff y est entré. »

Le général Kamenskoï étoit si cruel, que Potemkin ne voulut pas lui laisser le commandement de l'armée. Kamenskoï abandonnoit au pillage et brûloit toutes les places dont il s'em-



— sur le Danube, et la première de la  
 1790. Moldavie après Yassi, qu'elle surpassoit par son commerce. Ac-Kerman, Chedsebey, Belgorod, Palanka, se soumirent aux armes de Potemkin. Bender se rendit à discrétion.

Ismail résistoit encore. Potemkin assiégeoit cette place depuis sept mois, et s'impatientoit de ne l'avoir pas déjà réduite. Vivant dans son camp comme un de ces anciens Satrapes, dont seul il a, de nos jours, égalé et peut-être surpassé le luxe, il étoit environné d'une foule de courtisans et de femmes qui s'efforçoient de l'amuser. Une de ces femmes, prétendant lire les arrêts du destin dans l'arrangement d'un jeu de cartes, lui prédit qu'il prendroit la

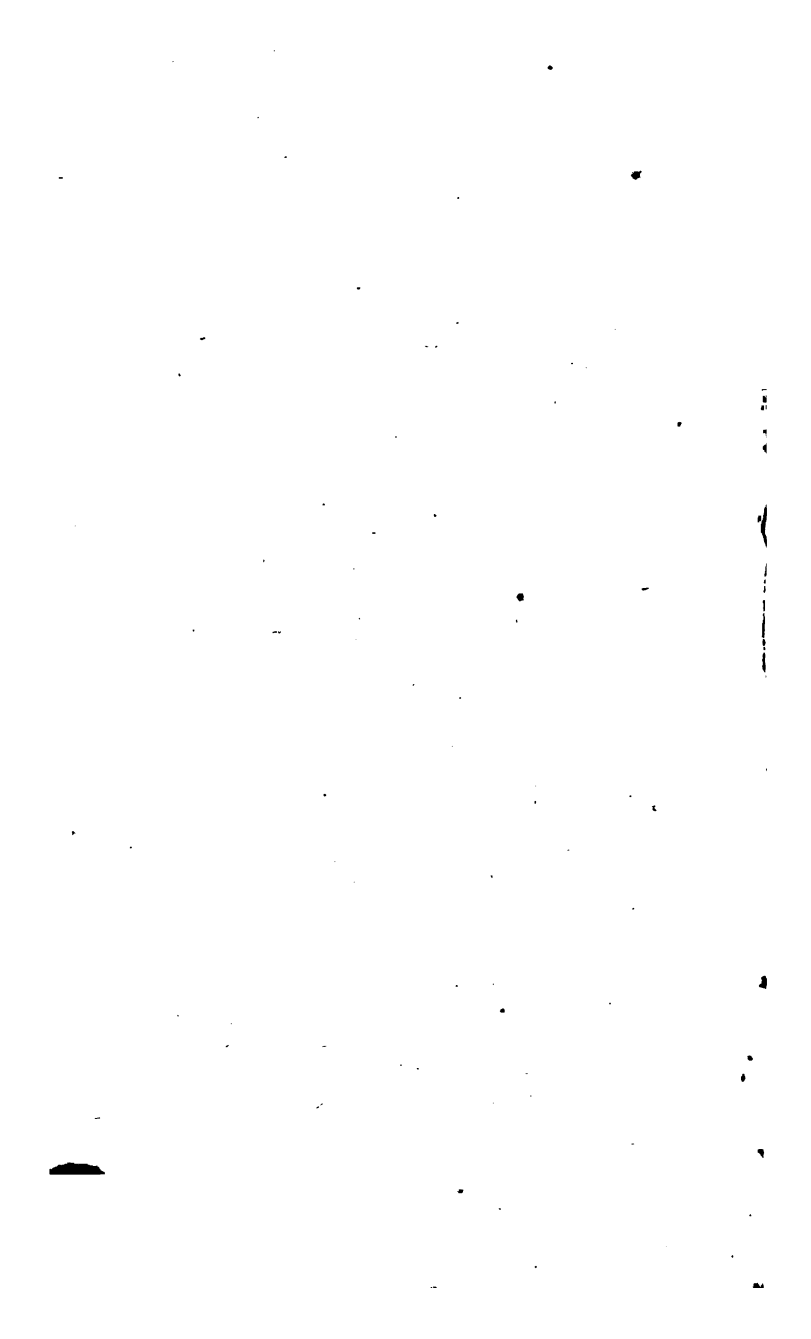
paroît. Il en vouloit particulièrement aux prêtres qu'il faisoit atteler, comme des chevaux, aux charriots de l'armée. Les Juifs étoient aussi l'objet de ses fureurs ; il les martyrisoit en les faisant mettre nus en plein hiver, et en leur versant de l'eau gelée sur la tête.

Madame de Witt.



*Le Feld Maréchal  
Souwaroff Rinniksky.*

*Cassart Sculp.*



ville assiégée au bout de trois semaines. Potemkin répondit en souriant qu'il avoit une manière de deviner beaucoup plus sûre. A l'instant il envoie à Souwaroff l'ordre de prendre Ismaïl dans trois jours. Souwaroff se prépare. Le troisième jour, il assemble ses soldats, et leur dit : — « Mes » enfans ! point de quartier ; les pro- » visions sont chères ». — Aussitôt il donne l'assaut. Les Russes sont repoussés deux fois avec beaucoup de perte. Mais enfin, ils escaladent les remparts, pénètrent dans la ville et passent tout au fil de l'épée. Quinze mille russes et trente-cinq mille turcs payèrent de leur vie les sanglans lauriers de Souwaroff. Ce général écrivit alors à l'impératrice ces seuls mots : — « L'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Les cruautés que Souwaroff exerça dans Ismaïl lui firent donner le sobriquet de Mulei-Ismaël, par allusion à l'empereur de Maroc qui porta ce nom et qu'on sait avoir été un

1790.

. Le fameux Gazi-Hassan, qui, du poste de capitán-pacha avoit été élevé à celui de grand-visir, ne put résister à tant de désastres. Il mourut de douleur dans son camp. Son successeur fut décapité à Schumla, et le pacha Yousouf le remplaça. Mais ce changement ne rétablit point la fortune des Turcs.

Plusieurs officiers français combattirent à la prise d'Ismail. Roger Damas, Langeron, le jeune Richelieu, s'y distinguèrent et n'en furent pas mieux traités par Potemkin. Quelques jours après, ce dernier s'entretenant de la révolution française et regardant comme un attentat, les efforts d'un peuple qui veut reconquérir sa liberté, des hommes les plus sanguinaires qui aient jamais existé.

C'est ce même visir Yousouf qui marche aujourd'hui en Egypte contre le brave Bonaparte.

Il s'appeloit alors Fronsac ; il porte aujourd'hui le nom de Richelieu.

dit à Langeron : — « Colonel<sup>1</sup>, vos  
 » compatriotes sont des fous. Je n'au-  
 » rois besoin que de mes palfreniers  
 » pour les mettre à la raison. » —  
 Langeron qui, quoiqu'émigré, ne put  
 souffrir patiemment qu'on parlât ainsi  
 de sa nation, répondit fièrement : —  
 « Prince, je ne crois pas que vous  
 » passiez y réussir avec toute votre  
 » armée. » — A ces mots, Potemkin  
 se leva avec colère, et menaça Lan-  
 geron de l'envoyer en Sibérie<sup>2</sup>. Lan-  
 geron sortit à l'instant, et traversant  
 le Sereth qui sépare la Moldavie de  
 la Walachie, il se retira dans le camp  
 autrichien.

1799.

<sup>1</sup> Langeron avoit été colonel du ci-devant  
 régiment d'Armagnac.

<sup>2</sup> J'ai déjà dit que Potemkin étoit extrême-  
 ment irascible et qu'il s'emportoit souvent  
 jusqu'à battre des officiers-généraux. On l'a  
 vu aussi un jour souffleter un étranger qui  
 étoit major au service de Russie, pour avoir  
 loué, dans quelques vers, la maîtresse du se-  
 crétaire Popoff à côté de celle du despote.

1790. — Le prince Gallitzin qui avoit passé le Danube et étoit entré en Bulgarie à la tête d'un corps de douze mille hommes, remporta une victoire sur les Turcs auprès de Matzin.

En apprenant le triomphe de ses armes, Catherine sentit redoubler son orgueil. Le ministre anglais Withworth s'étant présenté devant elle, cette princesse lui dit ironiquement : — « Monsieur, puisque monsieur Pitt » veut me chasser de Pétersbourg, » j'espère qu'il me permettra de me » retirer à Constantinople. »

D'après l'extrême sévérité avec laquelle les Grecs avoient été traités par les Ottomans à la suite de la dernière guerre<sup>1</sup>, Catherine devoit les

<sup>1</sup> Après la paix de Kainardgi, les Turcs étoient encore si irrités de ce que les Grecs de la Morée avoient pris parti pour les Russes, que le Divan fut prêt à décider qu'il falloit exterminer toute la nation grecque. Le célèbre capitán-pacha, Gazi-Hassan, empêcha qu'on donnât cet ordre barbare ; mais il n'amena les membres du Divan à déférer à

croire empressés de se venger. Aussi fit-elle répandre des manifestes dans toutes leurs îles , pour inviter ce peuple à prendre de nouveau les armes contre les ennemis de la chrétienté , et à reconquérir son pays en vahî et son antique indépendance.

1790.

Le grec Sottiri , qui étoit au service de la Russie , fut envoyé en Épire et dans l'Albanie pour y porter les manifestes de l'impératrice et préparer , avec les chefs de ces contrées , une prompte insurrection. Bientôt on vit s'assembler une armée aux environs de Sulli. Elle marcha contre le pacha d'Ianina , et le vainquit en bataille rangée. Le fils du pacha périt dans le combat , et sa brillante armure fut envoyée à l'impératrice.

Les Grecs firent ensuite une souscription volontaire , et du produit de son avis , qu'en employant des motifs de politique : — « Si nous massacrons tous les Grecs , » leur dit-il , nous perdrons toute la capitulation qu'ils nous payent. »



— cette souscription ils armèrent , à  
 1790. Trieste , douze petits vaisseaux , dont  
 ils donnèrent le commandement à un  
 marin de leur nation , nommé Lam-  
 bro - Canziani<sup>1</sup>. Lambro parcourut  
 l'Archipel en vainqueur. La terreur  
 qu'il répandit jusque dans Constan-  
 tinople , fit donner ordre à presque  
 tous les vaisseaux turcs qui étoient  
 dans la mer Noire , de repasser le  
 Bosphore , pour arrêter les progrès  
 de la petite escadre grecque.

Pendant ce temps-là , l'impéra-  
 trice fit passer en Sicile un nommé  
 Psaro , et quelques autres émissaires ,  
 non-seulement pour y préparer ce qui  
 étoit nécessaire à l'escadre russe des-  
 tinée à se rendre dans ces mers<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Les détails sur Lambro - Canziani et sur  
 la députation des Grecs , sont tirés de l'ouvrage  
 de l'anglais Eton.

<sup>2</sup> C'étoit l'escadre commandée par l'amiral  
 Greig , dont la trop brusque déclaration de  
 guerre du roi de Suède , Gustave III , arrêta  
 l'expédition.

mais pour fournir aux Grecs de l'argent et des munitions, et pour faire cesser les difficultés que, par une sordide politique ou par ménagement pour la Porte, leur opposoient les Vénitiens. Mais les infidèles émissaires de Catherine ne remplirent pas ses intentions et partagèrent entre eux et leurs vils protecteurs, l'argent qui leur avoit été confié.

Justement indignés de cette conduite, les Grecs envoyèrent à Pétersbourg une députation qui, après avoir été long-temps écartée du trône par ceux qui étoient intéressés à empêcher qu'elle fût entendue, obtint enfin, grâce au favori Platon Zouboff, une audience particulière de l'impératrice. Les députés présentèrent à cette princesse un placet écrit en grec et en français, et conçu en ces termes :

M A D A M E ,

« Ce n'est qu'après avoir sollicité long-temps en vain les ministres

————— » de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ,  
 1790. » pour une réponse au mémoire que  
 » nous avons eu l'honneur de leur  
 » remettre, et poussés au dernier dé-  
 » sespoir par l'idée des malheurs af-  
 » freux que ce retard pourra occa-  
 » sionner à nos compatriotes qui, in-  
 » vités par les manifestes de VOTRE  
 » MAJESTÉ IMPÉRIALE, ont pris les  
 » armes contre l'ennemi du nom Chré-  
 » tien, et nous ont députés pour por-  
 » ter l'offre de leur vie et de leurs  
 » biens aux pieds de votre trône im-  
 » périeur ; ce n'est qu'après avoir  
 » perdu toute espérance d'obtenir au-  
 » trement une prompte réponse pour  
 » arrêter les ruisseaux de sang de  
 » nos frères, que nous osons, pros-  
 » ternés à vos pieds, vous présenter  
 » à VOUS-MÊME notre très-humble  
 » mémoire.

» Un autre devoir, également sacré  
 » pour nous, et qui est un objet  
 » principal de notre mission, nous  
 » porte à cette démarche hardie : c'est

» de désabuser VOTRE MAJESTÉ IMPÉ-  
 » RIALE , qu'on ose tromper , ainsi 1790.  
 » que ses ministres. Nous avons vu ,  
 » avec indignation , vouloir s'ériger  
 » en chef et en conducteur de notre  
 » nation ; le chevalier Psaro , homme  
 » abhorré de cette nation même , de  
 » la crapule de laquelle il est sorti<sup>1</sup>,  
 » et où il seroit resté , si , en trom-  
 » pant les ministres de votre majesté  
 » impériale , avec une audace inouïe ,  
 » il ne s'étoit pas fait valoir par le  
 » récit d'exploits qu'il n'a jamais faits.  
 » Si les suites n'en étoient funestes  
 » qu'à lui , nous attendrions avec pa-  
 » tience qu'il se présentât dans nos  
 » contrées ; fanfaronnade , cependant ,  
 » qu'il ne fera jamais que dans ses  
 » écrits. VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE  
 » verra comment il a agi envers  
 » nous. Il a pris des sommes im-  
 » menses qu'il prétend avoir dépen-  
 » sées pour nous : mais nous assu-  
 » rons VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

<sup>1</sup> Cet homme avoit été laquais à Pétersbourg.

1790.

» que ni lui ni aucun des officiers  
 » qu'elle a envoyés vers nous, ne  
 » nous ont donné un seul rouble. La  
 » flottille de Lamhro et nos autres  
 » bâtimens ont été armés à nos frais.  
 » L'un de nous a abandonné son  
 » foyer paisible, pour armer deux  
 » vaisseaux qui lui ont coûté douze  
 » mille sequins<sup>1</sup>, et les Turcs ont  
 » massacré sa mère et son frère, rasé  
 » sa maison et désolé ses terres.

» Nous n'avons jamais demandé de  
 » l'argent; nous n'en demandons pas  
 » encore. Nous désirons seulement  
 » qu'on nous fournisse de la poudre  
 » et des balles, que nous n'avons pas  
 » occasion d'acheter, et qu'on nous  
 » mène au combat. Nous sommes  
 » venus pour offrir nos vies et nos  
 » biens, non pour mendier des tré-  
 » sors.

» Daignez, O GRANDE IMPÉRA-  
 » TRICE ! GLOIRE DE LA FOI GREC-  
 » QUE ! daignez lire notre mémoire.

<sup>1</sup> Le sequin vaut près de douze francs.

» Le ciel a réservé notre délivrance  
 » pour le règne glorieux de VOTRE <sup>1790</sup>  
 » MAJESTÉ IMPÉRIALE : c'est sous vos  
 » auspices que nous espérons d'arra-  
 » cher des mains des barbares maho-  
 » métans, notre empire usurpé, notre  
 » patriarcat et notre sainte religion  
 » insultée. Oui, grâce à vous, nous  
 » délivrerons les descendants d'Athè-  
 » nes et de Lacédémone, du joug ty-  
 » rannique de ces ignorans sauvages,  
 » sous lequel gémit une nation dont  
 » le génie n'est pas éteint, que l'a-  
 » mour de la liberté enflamme, que  
 » le poids de ses chaînes n'a pas avilie,  
 » et qui a toujours présente à ses re-  
 » gards l'image des antiques héros qui  
 » l'ont illustrée et dont les exemples  
 » animent encore ses guerriers.  
 » Nos superbes ruines rappellent à  
 » nos yeux notre ancienne grandeur.  
 » Nos ports nombreux, nos belles  
 » campagnes, le ciel qui sourit sur  
 » nous toute l'année, l'ardeur de notre  
 » jeunesse, et même de nos vieillards,

— 1790. » tout nous dit que la nature nous est  
» aussi propice qu'elle le fut à nos  
» ancêtres. La race de nos empereurs  
» est éteinte; satisfaites le vœu de notre  
» nation : donnez - nous pour souve-  
» rain votre petit-fils Constantin , et  
» nous serons ce que furent nos pre-  
» miers aïeux.

» Nous ne sommes pas de ces gens  
» qui ont osé tromper LA PLUS MAG-  
» NANIME DES SOUVERAINES. Munis  
» de pleins-pouvoirs et d'instructions  
» nécessaires , nous sommes *Députés*  
» des peuples de la Grèce , et comme  
» tels , prosternés au pied du trône de  
» CELLE qu'après Dieu , nous regar-  
» dons comme notre sauveur. Nous  
» protestons d'être , jusqu'à notre der-  
» nier soupir ,  
» DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ,  
» les plus fidèles et les plus dévoués  
» serviteurs ,

» PANO KIRI ,  
» CHRISTO LAZZOTTI ,  
» NICCOLO PANGALO. »

Pétersbourg , le ... avril 1790.

Les trois députés grecs furent favorablement accueillis de l'impératrice. 1790.  
 Ensuite on les conduisit dans l'appartement où étoient ses petits-fils. Ils s'avancèrent pour baiser la main du Grand-Duc Alexandre qui , au lieu de la leur présenter , leur montra son frère Constantin , en disant que c'étoit lui à qui il falloit qu'ils s'adressassent. Alors ils présentèrent leurs hommages au jeune prince , en le nommant leur empereur <sup>1</sup>, et ils lui expliquèrent en grec l'objet de leur mission. Constantin leur répondit dans la même langue : — « Allez , et que tout soit fait suivant vos désirs. »

Ces Grecs remirent aux ministres russes un plan des opérations qu'ils se proposoient d'exécuter. Après avoir reçu de l'impératrice les moyens d'augmenter l'escadre de Lambro-Canziani , avec des canons et des ingénieurs pour entreprendre le siège des places fortes , ils vouloient entrer en campagne

<sup>1</sup> Βασιλεὺς τῶν Ἑλλήνων.



— à Sulli, où étoit leur congrès, et d'où  
 1790. ils entretenoient une correspondance  
 avec toute la Grèce. Dirigeant leurs  
 premiers pas vers Athènes et Livadie,  
 et divisés en deux corps d'armée, ils  
 comptoient être joints, dans leur mar-  
 che, par des troupes de la Morée et de  
 Négrepont<sup>1</sup>, où l'escadre de Lambro  
 devoit se rendre. Réunis ensuite pour  
 entrer dans la Thessalie, ils se flat-  
 toient que la Macédoine leur fourni-  
 roit des renforts considérables, et qu'en  
 arrivant dans les plaines d'Andrinople,  
 leur armée seroit au moins de trois  
 cents mille hommes. Leur projet étoit  
 de se joindre alors aux Russes pour  
 aller s'emparer de Constantinople. Ils  
 espéroient qu'en même temps la flotte  
 russe de la mer Noire iroit attaquer  
 cette ville; et quoi qu'il en pût être,  
 ils se croyoient assez puissans pour

<sup>1</sup> L'île de Négrepont n'est séparée du ter-  
 ritoire de Livadie, que par un petit détroit.  
 C'est, après Candie, la plus belle des îles de  
 la Grèce.

vaincre les Ottomans et les chasser de l'Europe. — 1790.

Ils avoient sagement calculé l'emploi de leurs troupes , leurs approvisionnemens , les moyens de s'assurer une retraite en cas de revers , et généralement toutes leurs ressources , ainsi que les forces que l'ennemi pourroit leur opposer. Catherine , flattée d'un projet si analogue à l'ambition qu'elle avoit de régner un jour dans Byzance , envoya les trois députés en Moldavie , pour qu'ils se conciliassent avec Potemkin. Après leur avoir donné ses instructions , Potemkin les fit partir pour Suli , accompagnés du major-général Tamara , qui devoit surveiller l'expédition de l'armée grecque , et lui fournir les secours dont elle auroit besoin .

Cependant l'assemblément d'une armée de cent cinquante mille prus-

L'impératrice leur fit compter mille ducats pour les frais de leur voyage. Ils quittèrent Pétersbourg le 24 mai 1790.

— siens sur les frontières de la Bohême ,  
 1790. la convention de Reichenbach, signée  
 entre la Prusse et l'Autriche , pour  
 accélérer la paix , et les dispositions  
 ennemies que manifestoit la cour de  
 Londres<sup>2</sup>, firent ralentir l'armement  
 des Grecs. On ne leur remit qu'une  
 faible partie des sommes que l'impéra-  
 trice leur avoit destinées , et on leur  
 recommanda de se tenir prêts à agir ,  
 mais de ne rien entreprendre jusqu'à  
 ce qu'un moment plus favorable fût  
 arrivé.

Lambro dont l'escadré avoit désolé  
 les mers ottomanes , fut enfin contraint  
 de céder au nombre. Attaqué par une  
 flotte considérable il se défendit long-  
 temps avec vigueur , mais tous ses  
 vaisseaux furent coulés à fond , et ce  
 brave marin et un petit nombre de

<sup>1</sup> Le 27 juillet 1790. Le prince Reuss et le  
 baron de Spielmann signèrent pour l'empereur  
 Leopold II ; le baron de Hertzberg signa pour  
 le roi de Prusse.

<sup>2</sup> Elle vouloit envoyer une escadre dans la  
 Baltique , pour agir contre les Russes.

ses compagnons se sauvèrent dans leurs canots à travers les rochers. 1790.

Profitant du crédit de quelques amis, 1791. il arma encore un vaisseau, avec lequel il détruisit quelques navires turcs, mais qui eut enfin le sort qu'avoit eu son escadre. Lambro se sauva de nouveau dans son canot, et se réfugia dans les montagnes de l'Albanie.

Après l'avoir excité à naviguer sous son pavillon, la Russie le laissa déclarer pirate; et les agens de cette puissance ne daignèrent pas le délivrer de la prison où l'avoient fait mettre des dettes contractées pour la défendre. Une contribution volontaire de ses compatriotes l'en fit sortir.

Potemkin ne tarda pas à revenir à Pétersbourg <sup>1</sup> pour jouir de son triomphe. L'impératrice le reçut avec des transports de joie. Elle lui prodigua les fêtes et les présens, et lui donna un palais <sup>2</sup> estimé six cents mille roubles;

<sup>1</sup> Au mois de mars.

<sup>2</sup> Appelé le palais de la Tauride.

— et un habit brodé en diamans , qui en  
 1791. coûtoit deux cents mille. Il étala lui-même un faste qui paroissoit excessif dans la cour la plus fastueuse de l'Europe <sup>1</sup>. Il dépensoit ordinairement pour sa table huit cents roubles par jour : aussi étoit-elle couverte des mets les plus délicats et des fruits les plus rares. Il lui falloit des cerises au cœur de l'hiver , et il les payoit jusqu'à un rouble la pièce. Dans une fête qu'il donna à l'impératrice , il fit jeter beaucoup d'argent au peuple.

Mais bientôt il quitta la capitale pour retourner à l'armée. Rassasié

Par une bizarrerie singulière , cet homme si magnifique payoit très-rarement ses dettes. Lorsqu'on se présentoit chez lui pour demander de l'argent , il disoit à Popoff , son secrétaire intime : — « Pourquoi ne payes-tu pas cet homme ? » — et , par un signe , il lui faisoit entendre la manière dont le créancier devoit être traité. S'il ouvroit la main , Popoff dennoit de l'argent. S'il la fermoit , le créancier n'obtenoit rien.

de grandeurs , de triomphes , de plaisirs , il s'ennuyoit par-tout. Un pressentiment funeste sembloit le poursuivre. Il n'étoit content ni des courtisans adulateurs , ni de la souveraine qui le combloit de bienfaits , ni de lui-même. La présence du nouveau favori , sur-tout , l'importunoit.

Ce favori étoit Platon Zouboff. Des objets plus importans m'ont jusqu'à présent empêché de parler de lui. Je vais brièvement raconter la cause de son élévation , et de la disgrâce de son prédécesseur.

Momonoff étoit très-aimé de l'impératrice , et ne la payoit pas de retour. A l'exemple de Potemkin , non content des magnifiques présens dont le combloit cette princesse , il lui extorquoit frauduleusement des sommes immenses<sup>1</sup>. Mais il vivoit auprès

<sup>1</sup> En avançant en âge , l'impératrice étoit devenue très-foible pour ses amans. Elle avoit donné à Potemkin et à Momonoff la permission de tirer des mandats sur Strelaloff , son trésorier.

1791. d'elle en esclave , que l'or de ses chaînes n'empêche pas d'en sentir le poids , et non en amant flatté de plaire. Son cœur n'étoit pourtant point insensible. Catherine avoit au nombre de ses demoiselles d'honneur , la fille du prince Scherbatoff , jeune personne jolie , spirituelle et ayant beaucoup de penchant à la galanterie. Momonoff ne tarda pas à être épris de ses charmes et à s'en faire aimer. Sa passion n'avoit point encore passé les bornes du respect , lorsqu'un jour il entendit Potemkin vanter les grâces de la princesse Scherbatoff. Momonoff en frémit. Il connoissoit la toute-puissance de Potemkin ; il savoit qu'il lui suffi-

sorier particulier , et ils en abusèrent tellement , que la cassette impériale fut bientôt endettée de cinq millions de roubles. Catherine fit alors quelques reproches à Strekaloff. Celui-ci pour se justifier lui montra une foule de billets de Potemkin et de Momonoff , billets pour la plupart écrits sur des chiffons de papier. Elle en parla à Momonoff qui tourna la chose en galanterie ; et cette princesse lui pardonna.

soit

soit de former des desirs pour les voir accomplis. Il courut se jeter aux pieds de la princesse Scherbatoff, et lui fit part de son inquiétude. Pour le rassurer, elle lui accorda ce qu'il craignoit, de voir enlever par son rival ; mais bientôt il eut de nouvelles raisons d'être tranquille : Potemkin partit pour l'armée.

Cette intrigue dura assez long-tems, Toute la cour la savoit. Catherine seule ne s'en étoit point apperçue. Cependant la jalousie des courtisans fit cesser son aveuglement ; elle fut avertie que Momonoff la trompoit, et bientôt elle en eut des preuves. Quelqu'offensée qu'elle fût de cette découverte, elle dissimula. C'étoit durant l'été de 1789. La cour se trouvoit à Tzarsko-Zélo, et la fille du comte de Bruce, l'une des plus riches héritières de l'empire venoit d'y être présentée.

Catherine saisissant cette occasion, dit à Momonoff qu'elle vouloit lui faire



1791. épouser la jeune comtesse de Bruce. Momonoff la supplia de ne pas l'exiger. L'impératrice lui demanda la raison de son refus. Il fut embarrassé ; elle insista , et il tomba à ses pieds , en lui avouant qu'il avoit donné sa foi à la princesse Scherbatoff. L'impératrice ne voulut point d'autre explication : les deux amans furent fiancés tout de suite , et peu de jours après on les maria dans la chapelle du palais. Le comte Nicolaï Ivanowitch Soltikoff , gouverneur des deux jeunes Grands-Ducs , Alexandre et Constantin , assista à la cérémonie au nom de l'impératrice ; après quoi les nouveaux époux se retirèrent à Moskow. Momonoff auroit dû être reconnaissant des bienfaits de Catherine , et de

En Russie et dans tout le Nord , on donne aux demoiselles le titre de leurs parens. La jeune comtesse de Bruce a épousé le comte de Moussin-Pouschkin , qui a ajouté à son nom celui de Bruce. Il est actuellement ambassadeur de Russie , auprès du roi de Naples.

l'extrême modération dont elle usa —  
 envers lui. Mais on prétend qu'il eut <sup>1791.</sup>  
 l'imprudence de révéler à sa femme  
 le détail de ses entrevues secrètes avec  
 l'impératrice, et que sa femme les di-  
 vulga avec une légèreté offensante  
 pour la souveraine. On ajoute que  
 cette princesse s'en vengea d'une ma-  
 nière terrible. Au moment où Mo-  
 monoff et sa femme étoient couchés,  
 le chef de la police de Moskow entra  
 chez eux ; et après leur avoir montré  
 un ordre de l'impératrice, il les laissa  
 entre les mains de six femmes, et se  
 retira dans un appartement voisin.  
 Alors les six femmes, ou plutôt les six  
 hommes habillés en femmes, saisirent  
 l'indiscrete, et l'ayant mise entièrement  
 nue, la fouettèrent de verges en pré-  
 sence de Momonoff, qu'ils avoient  
 obligé de se tenir à genoux. Lorsque  
 ce châtiment eut été infligé, le chef  
 de la police rentra et dit : — « Voilà  
 » comment l'impératrice punit une  
 » première indiscretion. Pour la se-

— 1791. » conde, on est envoyé en Sibérie. »

Le jour même du mariage de Moumouff, la place de favori fut accordée à Platon Zouboff, officier de la garde à cheval. Potemkin apprit avec beaucoup de peine que le choix de Catherine étoit tombé sur Zouboff. Il en écrivit à cette princesse, et fit tous ses efforts pour la faire changer d'amant. Mais dès les premiers jours de son élévation, Zouboff avoit si bien su plaire, qu'il ne craignoit plus de rivaux. L'impératrice manda à Potemkin, que tant qu'il n'auroit pas de justes raisons de se plaindre de Zouboff, elle ne se résoudroit pas à le congédier. Malgré cela, Potemkin insista encore quelque temps. — « Quand tu verras l'impératrice, dit-il à l'un des courriers qui portoient ses dépêches à la cour, observe-lui que j'ai des dents qui me font beaucoup souffrir, et que je ne serai tranquille que quand on m'en aura délivré. » — C'étoit un mauvais jeu de mots ;

le nom de Zouboff, signifie des dents, 1791.  
 en langue russe.

La mort de l'empereur Joseph II<sup>1</sup> avoit laissé Catherine réduite à ses propres forces pour combattre les Ottomans. Léopold II, cédant aux sollicitations de la Prusse, et plus encore aux besoins de ses peuples que désoloit une guerre injuste et malheureuse, s'étoit empressé de se séparer de la Russie, et, après la convention de Reichenbach, avoit conclu sa paix particulière avec la Porte.

Ce n'étoit plus Frédéric II qui régnoit sur la Prusse. Depuis cinq ans il avoit terminé sa longue et brillante carrière<sup>2</sup>. Doué d'un caractère ferme et d'un esprit flexible, il perfectionna l'un et l'autre par l'étude et la réflexion. Les leçons de l'histoire le rendirent politique profond et général habile; la fréquentation des philosophes et des beaux esprits lui apprit à se

<sup>1</sup> Joseph II mourut le 20 février 1790.

<sup>2</sup> Frédéric II mourut le 17 août 1786.

1791. — placer au rang des écrivains distingués. Tant qu'il ne fut que prince royal , il parut n'ambitionner que la gloire des Antonin et des Marc-Aurèle ; mais à peine se vit-il sur le trône qu'il prit pour modèle les Alexandre et les Philippe. Sorti victorieux de la fameuse guerre de sept ans , guerre qui sembloit devoir consommer sa ruine , il étendit les bornes de ses états , et fit de la puissance secondaire dont il avoit hérité , l'une des puissances les plus imposantes de l'Europe. Aux titres de politique et de conquérant , il sut alors joindre celui de législateur. Le code qui porte son nom lui mérita , à beaucoup d'égards , la reconnaissance de ses sujets. Dédaignant le luxe par goût , et le craignant par économie , il mettoit son faste dans le nombre de ses soldats. Laborieux , vigilant , infatigable , il s'occupa jusqu'aux derniers instans de sa vie de l'administration de son royaume : mais il se montra en même temps plus jaloux de

l'affermissement de son pouvoir et de la prospérité de la Prusse que du bonheur des Prussiens. Lui-même vécut-il heureux ? On peut oser dire que non, puisqu'il ne fut ni époux<sup>1</sup>, ni amant, ni père, et qu'il se laissa souvent entraîner par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice. Il désiroit le surnom de Grand : il l'obtint de son siècle, et sans doute la postérité le lui confirmera.

Mais quoique Frédéric II eût cessé de vivre, le même esprit dirigeoit encore le cabinet de Berlin. Quelques temps avant que Léopold fit la paix avec les Turcs, Frédéric-Guillaume avoit, comme on l'a déjà vu, résolu de leur procurer une diversion. Ainsi Catherine perdit un défenseur et se trouva exposée à avoir bientôt à combattre un nouvel ennemi. Cet ennemi ne tira point l'épée contre elle et ne l'en irrita pas moins. Il profita du mécon-

<sup>1</sup> On sait que, quoique marié, il ne jouit jamais des droits d'époux.

1791. tentement des Polonais pour acquérir parmi eux une grande influence. Il se ligua avec eux par un nouveau traité. Sous prétexte de les défendre, il fit entrer ses armées sur leur territoire, et ce qui peut-être fut encore plus sensible à la cour de Russie, il s'empara des villes de Dantzic et de Thorn.

L'impératrice vit alors que ses victoires étoient ruineuses, et que des conquêtes éloignées pouvoient lui faire perdre les provinces qu'elle possédoit en Pologne. Elle sentit, enfin, la nécessité de faire la paix. Mais elle avoit trop d'orgueil pour la demander. Elle aima mieux continuer à combattre.

Ses armées obtinrent encore des succès. Koutousoff battit les Turcs et les Tartâres réunis à Babada<sup>1</sup>. Repnin, à la tête de quarante mille hommes, mit en déroute plus de cent mille Ottomans qu'il rencontra près de Mat-

<sup>1</sup> Au mois de mai 1791. Babada est en Bulgarie et sur la rive droite du Danube, ainsi que Matzin.

zin<sup>r</sup>, et que commandoit ce même grand-visir Yousouf, fameux par les victoires remportées sur les Autrichiens dans le Bannat. Goudowitz, frère de l'ancien favori de Pierre III, se rendit maître des forteresses de Soudjouk-Kalé et d'Anapa, sur les frontières de la Krimée et du Kuban, et y fit quatorze mille prisonniers, du nombre desquels étoit le Bey-Mansour, ce prétendu prophète dont j'ai déjà parlé.

L'Angleterre qui, pour se venger de l'alliance de la France et de la Russie, avoit excité les Turcs à déclarer la guerre à cette dernière puissance, et leur avoit en vain prodigué le secours de ses armes, de ses munitions et de ses conseils, l'Angleterre voulut profiter de l'instant où la cour de Pé-

\* Au mois de juillet 1791. Ce fut la dernière bataille de cette guerre. On a vu plus haut, qu'au commencement de la même année, le prince Gallitzin avoit battu un corps de Turcs dans le même endroit.



1791. — Péttersbourg se détachoit des Français pour l'engager à se rapprocher d'elle.

L'Angleterre avoit, en outre, de pressantes raisons de se déterminer à ce parti. Elle fut tout-à-coup informée d'un projet qui porta la terreur dans l'ame de ses ministres. Ce projet, l'un des plus hardis qu'ait conçus le génie de Catherine, étoit de faire marcher une armée qui traversât le pays des Usbeks et le royaume de Cachemire, pour relever le trône du Mogol, et chasser les Anglais du Bengale. Quelques français, qui avoient voyagé dans ces contrées et qui étoient alors à Péttersbourg, devoient servir de guides à l'armée russe.

Un si terrible coup, frappé dans l'Inde, se seroit bientôt fait ressentir en Europe et auroit sans doute changé les destinées de ces deux parties du monde. Que dis-je ? la terre entière en éprouveroit les effets. Les Anglais, dont la nature semble avoir voulu borner l'ambition, en les renfermant dans

d'étroites îles , mais à qui le génie du commerce , plus puissant que la nature , donne une si grande influence sur toute l'étendue du globe , les Anglais ne tiendroient pas aujourd'hui les légions russes à leur solde , puisque ces mêmes légions leur auroient enlevé la principale source des trésors avec lesquels ils les payent. 1791.

Heureusement pour l'Angleterre le projet formé contre elle fut découvert par l'un des agens qu'elle entretenoit en Russie ; et afin de prévenir les désastres qui la menaçoient , elle résolut de ne rien négliger pour regagner la bienveillance de Catherine et de Potemkin.

Après avoir prévenu de son dessein les cabinets de Berlin et de la Haye , qui agissoient de concert avec elle depuis le commencement de la guerre<sup>2</sup> , elle s'empressa de proposer sa médiation à l'impératrice.

L'anglais Eton , qui , en servant Potemkin en Turquie , avoit su obtenir sa confiance.

Les trois cours alliées vouloient que la

— 1791. La cour de Londres envoya donc à Pétersbourg Fawkener , secrétaire du conseil privé , et elle le chargea de deux propositions , dont la plus favorable à la Russie ne devoit être connue qu'en cas que l'autre ne fût point acceptée. Fawkener ne manquoit pas d'habileté ; mais il en avoit beaucoup moins que Catherine. Soit que cette princesse eût été secrètement prévenue , par ses émissaires , que l'agent anglais avoit le pouvoir de lui faire une double proposition , soit qu'elle l'eût deviné , elle résolut d'en tirer parti. Satisfaite de conclure la paix avec les Turcs , à quelque prix que ce fût , afin de pouvoir faire replier ses armées en Pologne , elle accueillit Fawkener avec une extrême affabilité. Elle l'admit à sa table à Tzarsko - Zélo , le fit placer vis-à-vis elle , et prit pour base des nouveaux arrangements , le traité de Karnardgi ; ce qu'elle appeloit en termes diplomatiques le *statu quo*.

Il faut observer que , quoiqu'elle l'admit

vis d'elle, s'entretint avec lui pendant tout le repas, causa encore avec lui l'après-dîner, sut tour-à-tour lui faire craindre avec art de voir échouer sa négociation, et lui donner l'espérance de réussir, l'enlaça enfin si bien, qu'il n'eut le courage de proposer que les conditions les plus avantageuses. 179f.

Instruite des dispositions de l'Angleterre, l'impératrice fit remettre un mémoire au ministère danois, en l'engageant à négocier les préliminaires de la paix avec les cabinets de Berlin, de Londres et de la Haye.

Bernstorff étoit digne de voir une si importante cause remise à sa médiation. Il s'empressa de faire connoître aux trois cours alliées les intentions de Catherine. L'accord entre ces puissances et la Russie fut terminé peu de temps après.

à sa table à Tzarsko-Zélo, l'étiquette ne lui auroit permis de le faire manger avec elle ni à Pétersbourg ni à Moskow.

1791. Par cet accord, les trois cours alliées convinrent de proposer à la Porte les conditions de l'impératrice, et déclarèrent que si les Turcs n'acceptoient pas ces conditions, elles abandonneraient leur cause, et les laisseraient continuer seuls la guerre contre la Russie.

Un congrès, d'abord assemblé à Szistowe, fut bientôt après dissous. Les négociateurs qui n'avoient pu s'accorder à Szistowe se transportèrent à Galatza, et les préliminaires de la paix furent enfin signés : par le prince Repnin et le grand-visir Yousouf. Le traité définitif, conclu à Yassy, les suivit de près. Les principaux articles de ce traité portoient :

ART. 1<sup>er</sup>. Qu'une amitié sincère existeroit désormais entre les deux empires ;

II. Que les stipulations des traités qui avoient précédé la dernière rup-

\* Le 9 janvier 1792.

ture reprendroient toute leur force ;

III. Que le Dniester serviroit désormais de limite aux deux empires , et que tout le territoire situé sur la rive droite de ce fleuve seroit restitué à la Porte ;

IV. Que les anciens droits et privilèges des principales villes de la Moldavie et de la Walachie , seroient confirmés ; que les habitans de ces villes resteroient pendant deux ans exempts de tout tribut , et que ceux qui voudroient vendre leurs propriétés , et se retirer ailleurs , le pourroient sans difficulté ;

V. Que la Porte garantissoit désormais la tranquillité du royaume de Georgie et des pays adjacents ;

VI. Qu'elle s'efforceroit d'en faire de même à l'égard du Caucase ;

VII. Qu'elle entreprendroit de faire cesser les pirateries des corsaires barbaresques , et d'indemniser les sujets de la Russie des pertes qu'ils pour-

1792. roient souffrir par l'inexécution des trois articles précédens ;

VIII. Qu'on rendroit la liberté aux prisonniers Russes, Grecs, Moldaves, Polonais et Tartares.

Dans la guerre à laquelle ce traité mit un terme , l'Autriche perdit cent trente mille soldats et dépensa trois cents millions de florins ; la Russie perdit deux cents mille hommes , cinq vaisseaux de ligne , sept frégates , et quatre-vingts bâtimens inférieurs , et elle dépensa deux cents millions de roubles ; les Turcs perdirent trois

Un vaisseau de ligne fut pris sur la Baltique ; trois périrent par accident ; six grosses frégates furent prises , et la plupart des quatre-vingts bâtimens inférieurs détruits. — La Russie perdit sur la mer Noire une grosse frégate , commandée par l'anglais Marshall ; le vaisseau de ligne , *la Magdelaine* , de 66 canons , commandé par l'anglais Tisdale , que la tempête entraîna dans le canal de Constantinople , et la frégate *la Krimée* , de 40 canons , que la même tempête fit couler bas.

cent trente mille hommes , six vaisseaux de ligne , quatre frégates et plusieurs autres bâtimens , et dépensèrent deux cent cinquante millions de piastres ; la Suède dépensa soixante - dix millions de rixdalers et perdit douze vaisseaux de ligne , trois frégates et quarante petits bâtimens de guerre <sup>1</sup>.

Après la signature du traité , Bez-

<sup>2</sup> Six vaisseaux de ligne et deux frégates furent pris , et six vaisseaux de ligne et une frégate furent détruits , ainsi que la plupart des quarante petits bâtimens. — La frégate suédoise *la Vénus* , de 40 canons , se rendit lâchement au brigantin russe , le *Mercur*e , de 22 canons , commandé par l'anglais Crown , qui , devenu capitaine de la *Vénus* , s'empara du vaisseau suédois , le *Rameden* , de 64 canons , après avoir manqué de prendre le yacht l'*Amphion* , sur lequel se trouvoit le roi de Suède. Crown passa en Russie en 1788. Il avoit amené avec lui , sa femme , qui étoit non moins brave que jolie , et l'accompagna dans tous ses voyages. Catherine II , charmée de tout ce qu'on racontoit de cette héroïne , se la fit présenter ,



1792.

borodko déclara que l'impératrice renonçoit aux douze millions de piastres que la Porte venoit de s'engager à lui payer pour l'indemniser des frais de la guerre. Les plénipotentiaires ottomans témoignèrent la juste admiration que devoit leur inspirer cette générosité.

Potemkin n'eut point l'avantage de conclure la paix de la Russie avec la Porte. Il s'étoit rendu au congrès d'Yassi : mais bientôt attaqué de la fièvre épidémique qui y régnoit, il ne put s'occuper que fort peu des négociations. Il avoit auprès de lui les deux meilleurs médecins de Pétersbourg : il dédaigna leurs conseils et ne voulut suivre aucun régime. Intempérant à l'excès, il mangeoit à et la gratifia de son portrait en médaillon garni en brillans, qu'elle lui attacha elle-même avec le cordon de l'ordre de Saint-George. Elle lui fit, en outre, beaucoup d'autres présens.

Les docteurs Timmann et Massot.

son déjeuner une oye entière , un aloyau ou un jambon , buvoit une prodigieuse quantité de vin et de liqueur de Dantzig , et dinoit ensuite avec la même voracité.

1792.

Voyant que sa maladie faisoit des progrès , il crut qu'il guériroit en s'éloignant d'Yassi , et résolut de se rendre à Nicolaeff, ville qu'il avoit fondée au confluent de l'Ingoul et du Bog. Il partit. A peine avoit-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture au milieu du grand chemin , et mourut sous un arbre , dans

\* Potemkin mourut le 15 octobre 1791. Il étoit âgé de cinquante - deux ans. D'Yassi on le transporta à Kherson, où il fut inhumé. L'impératrice a destiné cent mille roubles pour lui faire ériger un mausolée. Il a été souvent question dans cette Histoire des dignités et des titres de Potemkin. En voici un abrégé : — Chevalier des premiers ordres de Prusse , de Suède , de Pologne , et de tous les ordres de Russie ; feld-maréchal , commandant en chef de toutes les armées russes ; chef général de la

— les bras de la princesse Gallitzin ,  
 1792. l'une de ses nièces favorites.

On dit, d'abord, que Potemkin ,  
 avoit été empoisonné. Son corps fut  
 reporté à Yassi; on l'ouvrit, et l'on  
 n'y trouva pas le moindre indice qui  
 justifiait ce soupçon.

Dès que le colosse fut renversé ,  
 la plupart de ceux qui auparavant  
 osoient à peine lever leurs regards jus-  
 qu'à lui, l'examinèrent d'un œil sé-  
 vère, et furent humiliés et surpris  
 du respect qu'il leur avoit imposé. Ils  
 cavalerie; grand amiral des flottes de la mer  
 Noire, de la mer d'Asoph et de la mer Cas-  
 pienne; sénateur et président du collège de  
 la guerre; gouverneur-général d'Ekatarinasloff  
 et de la Tauride; adjudant-général et cham-  
 bellan actuel de l'impératrice; inspecteur gé-  
 néral des armées; colonel des gardes Préobra-  
 ginsky; chef du corps des Gardes à Cheval;  
 colonel du régiment des Cuirassiers de son  
 nom, des dragons de Pétersbourg et des gre-  
 nadiers d'Ekatarinasloff; chef de tous les  
 ateliers d'armes et des fonderies de canons;  
 grand hetman des Kosaques, etc.

ne pouvoient concevoir qu'un homme ———  
 qui pour toute qualité n'avoit que de <sup>1792.</sup>  
 l'audace , pour tout talent que de l'in-  
 trigue, et qui réunissoit tous les vices  
 et tous les défauts , eût si long-temps  
 dominé l'impératrice et l'empire.

Elevé des derniers grades de la  
 garde à cheval au poste brillant de  
 favori et aux premiers emplois du  
 ministère et de l'armée, Potemkin vit  
 changer plusieurs fois le cœur de Ca-  
 therine, sans perdre jamais l'ascendant  
 qu'il avoit sur son esprit. Ses hon-  
 neurs , son crédit , sa fortune , ne  
 cessèrent pas de croître. Presque tous  
 les grands potentats de l'Europe le  
 comblèrent de leurs faveurs et bri-  
 guèrent son appui , sans qu'il en fût  
 reconnoissant. Il se paroît du cordon  
 de leurs ordres, et recevoit leurs pré-  
 sents comme un tribut légitime. Dans  
 ses projets de guerre ou de paix , il ne  
 se laissoit diriger que par sa seule  
 ambition,

\_\_\_\_\_ Mais son ambition étoit inconstante  
 1792. et capricieuse. Il voulut quelque tems  
 être duc de Courlande, et roi de Po-  
 logne. Bientôt après il trouva ces sou-  
 verainetés trop subordonnées, et il  
 leur préféra l'espoir de chasser les Ot-  
 tomans de l'Europe, pour fonder un  
 nouvel empire sur les débris de leurs  
 états, et le gouverner au nom de Ca-  
 therine, ou peut-être s'en rendre  
 maître.

Dès les premiers instans de sa fa-  
 veur, il s'accoutuma à traiter despo-  
 tiquement tout ce qui l'entouroit. Vêtu  
 d'une simple robe de chambre, les  
 jambes nues et étendu sur un canapé,  
 il recevoit les courtisans et les minis-  
 tres étrangers qui lui rendoient visite,  
 sans daigner leur offrir de s'asseoir.  
 Plus d'une fois il se permit de porter  
 une main insolente sur les grands qui  
 ne vouloient pas ramper devant lui.

Magnifique et prodigue par excès  
 d'orgueil, il refusa it de payer à des

malheureux les dettes les plus justes, et regorgeant de trésors, il commettoit des friponneries, des bassesses pour extorquer de petites sommes d'argent<sup>1</sup>. 1792.

L'impératrice qui connoissoit tous ses torts feignoit de les ignorer. Victime d'une première confiance, elle y céda ensuite par habitude, et craignit long-temps qu'il ne fût dangereux pour elle d'y renoncer. Après avoir employé Potemkin à combattre les prétentions d'Orloff, elle crut qu'il lui étoit également nécessaire pour repousser l'ambition soupçonnée du Grand - Duc. Voilà quelles furent les véritables causes de ce grand ascendant qui étonne encore; mais cet ascendant n'existoit

<sup>1</sup> J'ai parlé plus haut, du faux ordre donné au grand trésorier de l'empire. On sait qu'il voulut depuis exécuter le contrat d'une rente de cent roubles, qu'une princesse de Saxe avoit fondée pour l'entretien d'un curé dans une terre qu'il avoit acquise en Pologne,

— déjà plus au moment où Potemkin  
1792. cessa de vivre \*.

\* J'ai placé dans l'Appendice le portrait de Potemkin , que P. L. Ségur , ancien ministre de France à Pétersbourg , me fit l'amitié de tracer pour la première édition de cette Histoire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

T A B L E

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Troisième Volume.

---

### L I V R E N E U V I È M E .

*Relations entre la Russie et le Danemarck. — Conduite impériale des Ministres Russes à Copenhague. — Struensée. Bernstorff. — Cession du Schleswig. — État politique de la Suède. — Gustave III à Pétersbourg. — Traité de Constantinople. — Renvoi du Favori Zoritz. — Rimsky Korzakoff lui succède. — Annemens de la Russie. — Guerre entre la Prusse et l'Autriche. — Paix de Teschen. — Neutralité armée. — Voyage de Catherine II à Mohiloff. — Joseph II à Pétersbourg. — Wédéric Guiljaume à Pétersbourg. — Renvoi de*

Tome III. Q



*Korzakoff. — Voyage du Grand-Duc  
en Europe.* Page 1

## LIVRE DIXIÈME.

*Catherine II offre sa médiation  
pour la paix entre l'Angleterre et la  
Hollande. — Bohrinsky. — Protection  
accordée aux Jésuites. — Invasion  
de la Krimée. — Mort de Panin et  
de Grégoire Orloff. — Relation de  
la Russie avec la Perse, la Chine et  
le Japon. — Catherine veut défendre  
les droits de Joseph II sur l'Escaut,  
— Mort de Kanskoi. — Yermoloff sa-  
vari. — Ligue des Electeurs. — Traité  
de Commerce avec la France. —  
Diné de tolérance. — Momonoff suc-  
cède à Yermoloff. — Catherine achète  
les Bibliothèques de Voltaire et de  
Dalembert.* 100

## LIVRE ONZIÈME.

*Catherine II voyage en Krimée. —  
Assassinat de Pétion-Gherai. — Les*

*Turos déclarent la guerre à la Russie. — Gustave III attaque les Russes. — Bataille navale d'Hogland. — Benzelstierna tente de brûler la flotte russe à Copenhague, — Prise d'Oczakoff. — Paix de Varéla. — Prise d'Ismail. — Disgrace de Momonoff. — Zouboff devient Favori. — Fawkenner à Pétersbourg. — Paix d'Yassi. — Mort de Potemkin.* 218

**Fin de la Table des Chapitres.**